61

IMAGES

No. 679 — LE CAIRE (EGYPTE) 14 SEPTEMBRE 1942

UN LIONCEAU MASCOTTE

Ce jeune fauve, dont les qualités de courage et de bravoure symbolisent les merveilleuses qualités des pilotes de la R.A.F. qui jouent un rôle si important dans la bataille du désert, sert de mascotte à une escadrille de l'air britannique.

DANS CE NUMERO

L'AME de la CHINE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres





HUILE LA FRANÇAISE



Nos lecteurs écrivent..

Mme O... bey (Istamboul)

...Mais l'avarice de mon mari me fait souffrir horriblement. C'est une espèce de maladie qui m'épuise. J'ai aujourd'hui quarante-deux ans, il en a quarante-cinq. Nous avons deux grands enfants, un jeune homme et une jeune fille, mais, dès les premiers mois de notre mariage, il ne comprenait pas qu'une maison avait besoin d'une certaine somme pour pouvoir être dirigée. Bien qu'il fût un négociant aisé, il se lamentait du matin au soir : « Je n'ai plus d'argent, je suis ruiné », clamait-il à tout vent.

● *Ma pauvre amie, je vous plains de tout mon cœur, car je considère l'avarice comme le défaut le plus exécrable. C'est un véritable mal, encore plus pernicieux que le choléra, et ceux qui en sont atteints ne sèment autour d'eux que tristesse et désolation. Je pense que vous devriez faire intervenir un ami de la famille pour faire entendre raison à votre mari qui se doit de vous faire vivre d'une manière décente et donner à vos enfants une instruction et une éducation en rapport avec votre condition sociale. Essayez de le prendre par la douceur et le raisonnement. Puisque, comme vous me le dites, vous n'êtes pas ce que l'on appelle une femme dépensière, demandez-lui de vous faire un budget mensuel qui vous permette une existence moyenne. A vous de vous débrouiller alors et de savoir tirer le maximum de ce qu'il vous accordera.*

Angelo

● *Je sais, je sais, il est très ennuyeux d'être pris à témoin dans des discussions de ménage, surtout quand cela se passe entre une sœur et un beau-frère. Faites-leur bien comprendre une fois pour toutes que vous venez chez eux pour le plaisir de les voir et qu'il vous est très désagréable d'être sans cesse pris à témoin de leurs querelles. Quand vous avez l'occasion d'être seul avec votre sœur, donnez raison à votre beau-frère, et lorsque vous vous trouvez avec celui-ci, dites-lui que c'est lui qui est dans le tort. Peut-être arriverez-vous par ce moyen à faire sentir la culpabilité de l'un envers l'autre et à les rapprocher davantage.*

Bjaffen (Téhéran)

J'ai lu dans un numéro d' « Images » que les statistiques avaient relevé une recrudescence des naissances des garçons en temps de guerre. A ce propos j'ai lu dans un livre d'Edmond Perrier, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, professeur d'anatomie comparée au Muséum d'Histoire Naturelle, ces lignes qui pourraient, il me semble, indiquer la cause principale de la recrudescence du pourcentage mâle dans la natalité :

« Les individus du sexe masculin sont bien réellement affectés soit d'une incapacité nutritive, soit d'une orientation de leur organisme vers une dépense inutile qui nuit à l'accumulation des réserves alimentaires. Qu'ils sont, en somme, des organismes appauvris, dont la pauvreté atteint les éléments reproducteurs eux-mêmes et leur impose leurs caractères spéciaux. La prédominance des mâles dans une population animale serait donc un signe de disette ou de suractivité. »

Cela n'est pas très flatteur pour le sexe dit fort, mais ce sont là des constatations faites par des savants et dont je ne suis nullement responsable.

● *Messieurs les papas, ne vous montrez dorénavant plus si fiers quand la nurse viendra vous annoncer d'un air triomphant : « C'est un garçon ! »*

E.F.... c/o Tea Island

Nous nous connaissons depuis trois ans. Une affection tendre, profonde, sincère, nous unit pendant toute cette période durant laquelle nous nous fréquentions assidûment, à défaut de quoi nous correspondions presque journellement. Tous deux, cependant, entrevoyions une ombre qui devait, tôt ou tard, mettre un terme à notre idylle : des considérations impérieuses, d'ordre religieux, devaient s'opposer au déroulement naturel des choses. Un jour, à une fête, je la rencontre par hasard avec un autre qu'elle me présente comme son fiancé. Je passe outre à la première secousse que je ressentis et à la suite de laquelle je pris la ferme résolution de disparaître de la circulation en prenant, bien qu'il m'en coûtât beaucoup, le parti de la résignation. Un an passe. La voilà qui revient à la charge et me donne rendez-vous. J'hésite, elle insiste, et aujourd'hui nous nous voyons presque régulièrement. Mon attitude réservée des premières rencontres a fait place aux épanchements d'avant ses fiançailles. Je suis repris, bien malgré moi, mais ma conscience n'est pas tranquille. J'attends impatiemment que vous me disiez l'attitude que je dois prendre à l'avenir.

● *Dans quel pétrin vous êtes-vous donc remis, mon bon ami ! Mais n'avouez-vous pas que vous n'avez jamais pu l'oublier malgré tous vos efforts d'autosuggestion, etc... Dans ce cas, il n'y a plus qu'un parti à prendre : faites rompre des fiançailles qui ne tiennent qu'à un fil et épousez-la. Bien que de religion différente, vous pouvez fort bien connaître une existence conjugale des plus heureuses. Je trouve que cela est beaucoup plus honnête que de continuer à fréquenter une personne fiancée à un autre et qui ne ressent pour son futur conjoint aucun des sentiments d'affection et de tendresse qu'elle vous porte.*

La guigne

● *La timidité peut être vaincue par l'autosuggestion. Dites-vous bien que rien ne doit vous arrêter pour arriver à un résultat quelconque. Essayez de prendre parfois des initiatives osées. Exercez-vous, chez vous, entre quatre murs, et devant un miroir, à dire avec assurance ce que vous avez à déclarer à telle ou telle personne. Ayez sans cesse en vous le spectacle ridicule qu'offre un homme timide lorsqu'il se trouve en société. Et quel sérieux handicap dans la vie ! Cependant, si vous réfléchissiez un peu combien votre réserve excessive peut vous causer du tort, je suis sûr que vous parviendrez par étape à remporter une victoire sur vous-même. Tentez une expérience aujourd'hui même. Composez-vous un visage décidé. La tenue a une grande influence sur le moral. Ayez une attitude énergique, ferme. Vous verrez, je suis sûr, que dans très peu de temps vous deviendrez un autre homme.*

HORATIUS

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 130**
Autres pays .... **P.T. 160**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Vos vêtements coûtent cher !

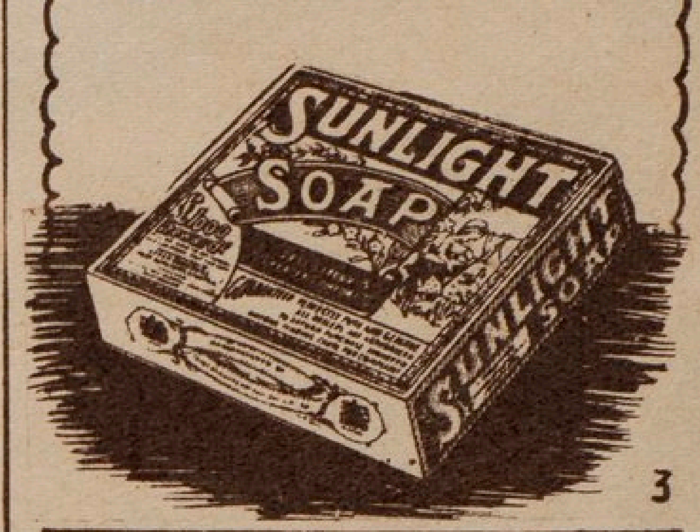


Le savon ordinaire rogne progressivement les tissus et les abîmes rapidement. Ce qui signifie l'achat de nouveaux vêtements.

Préservez vos vêtements par l'emploi du

SAVON
SUNLIGHT

dont la pureté extraordinaire laisse intacts, après la lessive, les filés les plus fins.



3

LEVER BROTHERS LTD. PORT SUNLIGHT

COMMENT LES FEMMES ATTIRENT LES HOMMES ET LES HOMMES

le Respect d'autres Hommes

Si votre foie ne déverse pas chaque jour un litre de bile dans l'intestin, vos aliments se décomposent ; cette putréfaction répand les toxines dans tout votre organisme. Vous avez la langue chargée, le teint jaune, des boutons au visage, les yeux morts, mauvaise haleine, mauvaise bouche ; des gaz vous gonflent, vous avez des vertiges, des maux de tête. Vous devenez laid, grognon, amer, abattu. Tout le monde vous fuit.

Les laxatifs ne suffisent pas, car ils ne dégagent que la fin de l'intestin, mais n'éliminent pas les toxines.

Seul le libre écoulement de bile éliminera les toxines de votre intestin. Les Petites Pilules Carters, végétales, douces, font couler la bile. Pas de calomel dans Carters. Rien que des extraits végétaux, fins et doux. Pour retrouver votre charme personnel prenez les Petites Pilules Carters pour le Foie, selon les instructions. Prix P.T. 5.5.

R. C. 137 Caire 2



GOYA

CRÉATEUR DE PARFUMS DE LUXE

GARDENIA,
STUDIO,
NO. 5,
ENGLISH ROSE,
HEATHER

POUDRE — ROUGE À LEVRES

CONCESSIONAIRES: JACQUES M. BEINISCH
5, RUE CHAWARBI PACHA, CAIRO



PICCADILLY, LONDRES W. I

L'ÉCRAN de la Semaine

Sagesse et réalisme

L'important discours prononcé cette semaine aux Communes par M. Churchill nous éclaire sur bien des aspects des événements actuels dont nous ne saisissions pas toujours ni l'exacte signification ni la réelle portée. Il est heureux que la voix du Premier Ministre britannique, lequel n'est pas suspect de vain optimisme, se soit enfin fait entendre. Cela nous change de certains commentateurs trop zélés pour qui la chute éventuelle de Stalingrad, par exemple, serait sans importance puisqu'elle se produirait de plusieurs semaines en retard sur l'horaire fixé par l'ennemi. Ce raisonnement, qui peut parfois avoir une certaine valeur, ne saurait toutefois nous faire illusion, car il aboutirait à dire, si l'on en faisait un emploi systématique, que dans le cas où Hitler gagnerait la guerre avec un ou deux mois de retard, il serait... fichu ! Fort heureusement, M. Churchill, qui ne craint pas de regarder les réalités en face, est conscient de l'évolution d'une situation qui ne permet aucun relâchement dans l'effort, et c'est pourquoi sa sincérité devant les événements, favorables ou non, nous inspire la plus entière et la plus saine confiance.

Que les puissances de l'Axe aient connu des contretemps et aient commis des erreurs, cela ne saurait faire de doute. Le déclenchement prématuré de la révolte irakienne, il y a plus d'un an, en est une des preuves les plus évidentes. Hitler pensait alors atteindre le Caucase et son échec lui a coûté un terrible hiver ainsi qu'une grave hypothèque au profit du Japon. Mais les retards que peuvent subir les armées de l'Axe ne sont pas de nature à endormir les Alliés dans une douce quiétude. Le passage du discours relatif au raid sur Dieppe prouve assez que le Premier anglais est attentif à tous les développements possibles de la situation. « Je considère l'attaque sur Dieppe, a-t-il dit, comme une opération préliminaire indispensable aux opérations futures d'une plus grande étendue. » Voilà enfin précisée pour la première fois de façon concrète l'idée du second front telle qu'elle est conçue par les dirigeants britanniques responsables. Ce fameux raid dont les résultats ont été satisfaisants puisque « l'ennemi subit peut-être autant de pertes que l'envahisseur » permet d'envisager, en effet, une entreprise de bien plus vaste envergure le jour où les Alliés auront complété leurs préparatifs. Ce jour, s'il faut en croire la promesse de M. Churchill à Staline d'aider les Russes le plus efficacement possible sans prendre en considération ni les sacrifices ni les pertes, ne paraît plus très éloigné.

Les îles Galapagos

PROTÈGENT LE CANAL DE PANAMA



Les Etats-Unis, auxquels revient en premier lieu la charge de défendre le continent américain, ont pris pied cette semaine dans les îles Galapagos, situées au large de l'Equateur. Santa Elena a également été occupée. Ainsi que l'a déclaré M. Carlo Guerrero, ministre de la Défense Nationale dans le gouvernement de l'Equateur, ce débarquement complète efficacement le système établi pour la défense de l'hémisphère. Le canal de Panama, en particulier, se trouve de ce fait flanqué d'un bastion qui s'opposerait aux éventuelles attaques dirigées contre lui dans le Pacifique. Avec l'autorisation de l'Equateur, les Américains ont déjà établi une base avancée sur les îles, qui par leur position, relativement proche du littoral et de Panama (600 et 1.000 milles), présentent un intérêt considérable du point de vue stratégique.

Il y a longtemps que la marine des Etats-Unis désirait se faire accorder des « facilités » navales et aériennes pour ses patrouilles dans ces parages. Des négociations, dans ce sens, intervenaient périodiquement entre les gouvernements intéressés. En mai 1941, il avait été annoncé que deux bâtiments du service américain des garde-côtes allaient être transférés à l'Equateur, lequel s'en serait servi pour le contrôle de la navigation entre son littoral, le canal de Panama et les îles Galapagos. C'était un premier résultat. La guerre a porté les uns et les autres aux solutions radicales : la U.S.A. Navy s'installe carrément dans la place.

Cela dit, que représentent ces nouvelles bases ?

Santa Elena est le point le plus occidental de la côte de l'Equateur. Mais l'archipel des Galapagos est curieux. Il s'appelle aussi l'archipel des Tortues, et a un chef-lieu dont le nom est un programme : Progreso ! Cela n'empêche pas que ce pays retarde un peu sur le reste du monde : pas de boutiques ni de magasins dans les îles, pas d'hôtel, pas de radio, pas de courrier — si, une fois par mois — et plus fort que tout : pas de monnaie en circulation. Du troc. Les habitants vivent des fruits qu'une terre indisciplinée leur fournit, de la chasse et de la pêche. Ils ne sont d'ailleurs pas très nombreux : 600 à Albermarle, 300 à Chatham et 100 à Infatigable. C'est un paradis, proclamait Darwin. Peut-être, mais à la condition que ces insulaires n'aient pas pris le caractère tumultueux et violent de leur territoire : les Galapagos sont des îlots volcaniques.



M. WILLKIE PARLE DE LA SITUATION DANS LE DESERT

Au cours de son récent séjour dans le Moyen-Orient, M. Wendell Willkie, représentant personnel du président Roosevelt, a effectué une tournée parmi les troupes combattantes du désert. Le voici faisant un speech devant les pilotes de la R.A.F. qui lui ont réservé l'accueil le plus enthousiaste. Arrivé à Ankara, voici ce que le leader du parti républicain a déclaré aux correspondants de presse : « L'étendue de la grande victoire britannique en Egypte n'a pas encore été pleinement exposée. Néanmoins je connais les faits parce que je viens du champ de bataille, et je peux vous dire que Rommel a cherché à s'emparer de l'Egypte. Il a mis en jeu toutes les ressources dont il disposait, mais il fut arrêté. Il a été battu et il s'est retiré sur les lignes qu'il occupait auparavant. »



CALVITIE VOLONTAIRE

L'entretien de la chevelure est un encombrement en temps de guerre, dont ont jugé bon de se défaire ces soldats américains voyageant dans un convoi, quelque part dans le Pacifique. Ils ne paraissent pas le moins du monde ennuyés d'avoir passé leur tête sous la tondeuse.

L'Azhar

A MILLE ANS

Le 7 du mois de Ramadan (jeudi), l'Université d'El Azhar aura mille années d'existence. Si les circonstances nées de la guerre n'ont pas permis au gouvernement égyptien de célébrer ce millénaire avec le faste qui convenait, il n'est pas un habitant de l'Egypte qui demeure insensible aux dix siècles de prestige que la célèbre institution a accumulés pour son pays.

L'Azhar, qui est le centre d'enseignement le plus important du monde islamique, a été fondé en l'année 361 de l'Hégire par Djanhar, vizir du sultan Mo'izz. Les études y commencèrent en 365, puis la mosquée fut transformée en université par le calife Aziz Billah sur le conseil de son vizir Aboulfaradj Yacoub. Ainsi constitué, le nouvel établissement absorba rapidement le Dar el Ilm (Maison de la Science) qui, fondé après lui, dispensait des sciences plus profanes : droit, médecine, philosophie, astronomie, grammaire. Les bâtiments de l'Azhar furent dotés et élargis par les divers gouvernements d'Egypte. Négligée par Saladin, la mosquée fut rétablie dans sa dignité en 1268. Des pensions furent établies. Des restaurations importantes furent entreprises dans les temps modernes sous l'auguste dynastie de Mohamed Aly. Saïd pacha, le khédive Tewfick et le grand roi Fouad resteront toujours comme les bienfaiteurs de l'Université.

C'est qu'ils se rendaient compte du rayonnement universel que l'Egypte gagnait par elle. Le cheikh de l'Azhar eut toujours une énorme influence. Lorsque Bonaparte entra au Caire, il négligea les gouvernants de ce pays et c'est au cheikh de l'Azhar qu'il s'adressa pour correspondre avec ses habitants. Aujourd'hui l'Université abrite des milliers d'étudiants, dont plusieurs centaines représentent tous les continents, à l'exception peut-être de l'Amérique. Mais de partout où l'Islam a pénétré en Afrique du Nord comme en Chine et au Japon, en passant par les contrées de l'océan Indien, une jeunesse studieuse regarde vers Le Caire. Il n'est pas jusqu'à l'Europe qui n'y délègue ses enfants. L'Azhar a des étudiants bulgares, yougoslaves, albanais et polonais. Ces peuples d'Islam ont eu des fortunes diverses au cours de leur histoire. Leurs vicissitudes n'ont pas altéré leur fidélité. L'Egypte est le pays de l'Azhar : cela leur suffit.

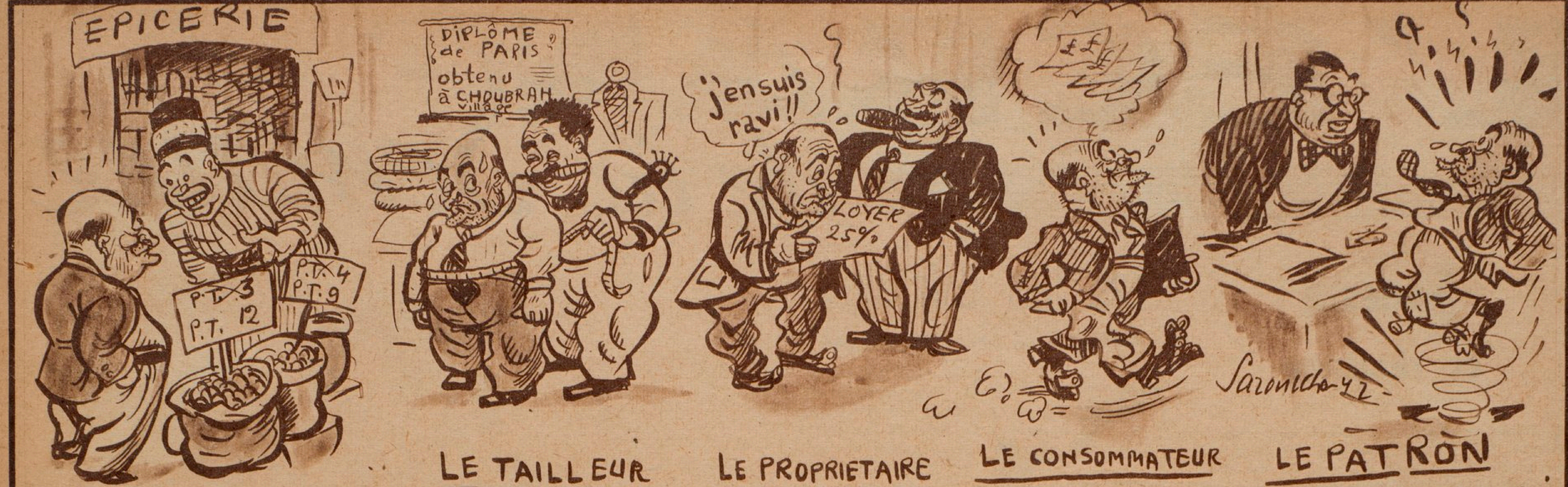
Le Luxembourg

FAIT LA GRÈVE GÉNÉRALE

Plus que dans celle d'aucun autre pays au monde, c'est dans l'histoire moderne du Luxembourg surtout qu'interviennent les actes diplomatiques. Traités et conventions, accords et arrangements essaient de régler « définitivement » le statut du petit territoire autour duquel s'empressent Français, Hollandais, Belges et Allemands. Le grand-duché faisait partie intégrante de la Confédération germanique. Lorsque celle-ci fut remplacée au lendemain de Sadowa par celle de l'Allemagne du Nord, Napoléon III fit des offres d'achat au grand-duc Guillaume. Bismarck se fit alors violemment interpeller au Reichstag afin que la France ne pût acquérir une citadelle fédérale toujours occupée par une garnison prussienne. Il en résulta une grave tension diplomatique qui provoqua non la guerre, mais la réunion à Londres (en 1867) d'une conférence internationale dont tout le monde, semble-t-il, sortit satisfait : le Luxembourg fut, comme il se souhaitait, proclamé indépendant. La forteresse fut démantelée, ce qui donnait satisfaction à la France, et le grand-duché, reconnu neutre, fut placé sous la garantie des puissances, ce qui contentait les Prussiens.

Le Luxembourg put ainsi traverser sans dommage la guerre de 1870-1871. Mais il fut occupé par l'Allemagne le 2 août 1914 et ne constitua plus pendant toute la durée de la guerre qu'une annexe administrative de l'Empire allemand. Après l'armistice, les Américains et les Français y pénétrèrent à leur tour. Les graves difficultés économiques nées de la rupture des relations avec l'Allemagne provoquèrent des troubles politiques. La Chambre des représentants ayant proclamé la république, et organisé un Comité de Salut Public, la grande-duchesse Marie-Adélaïde abdiqua en janvier 1919. Sa sœur Charlotte rétablit heureusement la situation sur la base de l'indépendance et de la souveraineté du Luxembourg, lequel ne serait attaché à la Belgique que par les liens d'une union douanière. Tel qu'il se reconstitua, le Luxembourg entretint des relations économiques très étroites avec la France qui, jusqu'en 1939, resta son principal fournisseur.

Incorporé au Reich, le Luxembourg fait aujourd'hui la grève générale, disent les télégrammes, en signe de protestation contre la mesure qui l'incorpore à l'Allemagne.



LE CONSOMMATEUR, ÉTERNELLE VICTIME, par Saroukhan

Pierre de Yougoslavie

A CÉLÉBRÉ SA MAJORITÉ

C'est par sa grand'mère, la reine Marie de Roumanie, que Pierre de Yougoslavie apprit la mort de son père. La pauvre reine ne savait comment s'y prendre pour lui annoncer la terrible nouvelle. Elle lui dit enfin :

— Tu sais, Pierre, dorénavant les gens ne t'appelleront plus que « Votre Majesté ».

Il comprit aussitôt, et fondant en larmes :

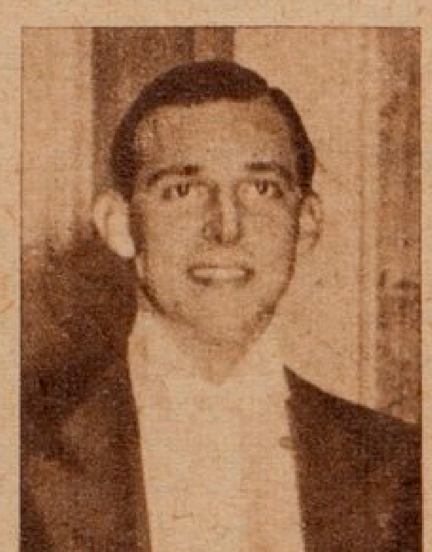
— Grand'mère, grand'mère, je suis trop jeune pour être roi !

Les temps que nous vivons ont cela précisément d'inhumain qu'il est de moins en moins possible aux enfants de rester enfants. Celui qui réalisait son immense détresse dans un mot navrant vient d'atteindre sa majorité. Il y avait longtemps que Pierre de Yougoslavie était majeur. On ne le connaît que par les portraits. Le visage est grave, la volonté tendre, et sans l'énergie que reflètent les yeux, c'est encore une poignante mélancolie qui se dégagerait du regard. Il a eu beaucoup trop tôt conscience de ses responsabilités. Trop tôt aussi, cet enfant a porté des charges dont le poids eût fait reculer plus d'un homme. Sa vie, tout le monde la connaît. Jusqu'à la guerre, elle était divisée en deux chapitres : avant Alexandre, après Alexandre. Elle s'était déroulée entre sa nurse anglaise à Belgrade, ses camarades de collège en Angleterre et, après le drame, son précepteur Parrott. Il était rentré dans son pays, parce que la Constitution prescrit au roi de séjourner dans ses Etats. Il régnait déjà, mais « gouverné » par un régent dont il devait se défaire pour prendre — troisième chapitre — le chemin de l'exil.

Le cabinet yougoslave siège officiellement à Londres. C'est en Grande-Bretagne que le roi a fixé sa résidence, près de ses ministres. Mais il n'y est pas toujours demeuré. Il a suivi son armée dans ses pérégrinations. Dans le Proche-Orient, Pierre II avait inspecté les forces yougoslaves. Il a effectué un voyage au Canada, il est allé aux Etats-Unis voir le président Roosevelt, il est enfin rentré à Londres. C'est de la capitale britannique qu'à son jour anniversaire il s'est adressé par radio aux Yougoslaves du monde.

L'Espagne

FERA-T-ELLE APPEL A SON ROI?



« Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon. Il faut un chef. Un roi. » Devant les difficultés de toutes sortes que la guerre pourrait faire renaître en Espagne, le Caudillo s'est-il répété ces jours-ci la parole fameuse d'Ulysse, « le plus sensé de tous les Grecs » ?

Que l'idée d'une restauration nationale par la monarchie fasse son chemin dans la Péninsule, il n'est plus permis d'en douter. Le général Franco ne cache plus, en ce qui le concerne, qu'il est en principe acquis au retour du roi à Madrid puisqu'il vient de déléguer à Lausanne les hommes qui parleront en son nom à l'infant Don Juan, prétendant au trône. On observait ici même, il y a quelques semaines, ce qu'on pouvait tenir pour des coïncidences ou des signes annonciateurs. Franco fait de plus en plus appel à l'union de tous ses compatriotes. Il rétablit l'hymne de la monarchie traditionnelle. Il entretient des rapports cordiaux avec les milieux espagnols de Rome, royalistes, on le sait, de toujours. Le dernier remaniement de son cabinet enfin, en mettant au pas les éléments trop peu dociles de la Phalange, resserre autour de lui les chefs militaires — qui lui apportent la collaboration de l'armée — en même temps qu'il le rapproche des évêques et du Vatican, inquiétés ces temps-ci par les tendances matérialistes du mouvement de M. Suner. Le général, manifestement, préparait quelque chose. Et de très bien : le roi.

Celui qui monterait éventuellement sur le trône n'aurait certes pas la partie aisée. Alphonse XIII avait déjà dit quel dur « métier » les monarques d'aujourd'hui ont à faire. Il semble pourtant que pour Don Juan de grandes complications puissent être évitées.

« Prétendant » au trône, c'est vrai, ce prétendant n'a rien d'un quémandeur et encore moins d'un intrigant. Eduqué au fameux collège naval anglais de Dartmouth, il aime la tradition du «service silencieux». Il s'est tranquillement installé en Suisse, et plutôt que de fomenter un coup d'Etat — ou une simple agitation — qui lui permît de rentrer à Madrid, il aura attendu que l'Espagne vînt le prier de revenir. Il a ensuite pour lui la consécration du testament par lequel son père le désigne comme son héritier (Don Juan est le plus jeune des quatre fils d'Alphonse XIII). Reste pourtant l'opposition que les Carlistes, conduits par le prince Xavier de Bourbon-Parme, pourraient faire à son retour. Les Carlistes sont très puissants en Argentine. Un peu moins, certainement, en Espagne même. On peut supposer soit que le général Franco, maître incontesté de l'opinion nationale, soit parvenu à réaliser un accord avec eux, soit qu'il se sente assez fort pour redonner à l'Espagne son roi : Don Juan.

Scutari

LA GENÈVE DES BALKANS

Une nouvelle de Turquie nous informe que les patriotes albanais ont fait sauter la citadelle de Scutari.

Si l'information est exacte, l'une des plus légendaires forteresses des Balkans aura vécu.

Scutari d'Albanie — dénommée ainsi pour la distinguer de la Scutari d'Asie, sur le Bosphore — est une ville aux noms multiples. Les Romains, lorsqu'ils la conquirent en l'an 168 avant J.-C., la désignent par le nom qu'elle portait à l'époque : Skodra. Elle fut successivement occupée par les Grecs, les Goths, les Serbes, les Vénitiens, les Hongrois, les Vénitiens de nouveau, les Turcs en 1799 — mais demeura toujours essentiellement albanaise.

Les Serbes l'appellent toujours Skodra ; les Turcs Ashkoudra et parfois Iskendrié ; les Albanais Skadar et les Européens Scutari.

La ville est située dans une plaine, sur la rivière Bojana qui sort du lac de Scutari. Les habitants sont en majorité musulmans.

Le lac qui se trouve tout près de la ville et qui porte son nom, la rivière qui la traverse et descend du lac, les montagnes qui l'encadrent, tout cela rappelle le site de Genève. C'est pourquoi on appelle parfois la ville de Scutari « la Genève des Balkans ».

Lorsque les Serbes occupèrent Skodra, ils construisirent, sur l'emplacement d'une vieille forteresse en ruine, une citadelle qui devait jouer par la suite un rôle de premier plan dans les guerres de l'indépendance soutenues par les Albanais ainsi que dans toutes les campagnes militaires dont l'Albanie fut le théâtre. Cette citadelle fut baptisée par les Serbes du nom de « Rosapha » et surplombe la ville d'une hauteur de 150 mètres, d'où l'on découvre un panorama superbe.

Des sièges mémorables furent soutenus dans cette citadelle par les Serbes, les Albanais, les Turcs, les uns contre les autres. Du temps du héros albanais Scanderbeg, la citadelle fut l'objet d'attaques et le théâtre de luttes sanglantes.

Aujourd'hui, les Albanais font sauter leur citadelle historique et légendaire, où les Italiens s'étaient installés avec arrogance depuis qu'ils occupèrent l'Albanie. Avec « Rosapha », l'une des plus belles pages de l'histoire des Balkans est pliée.

La Suisse

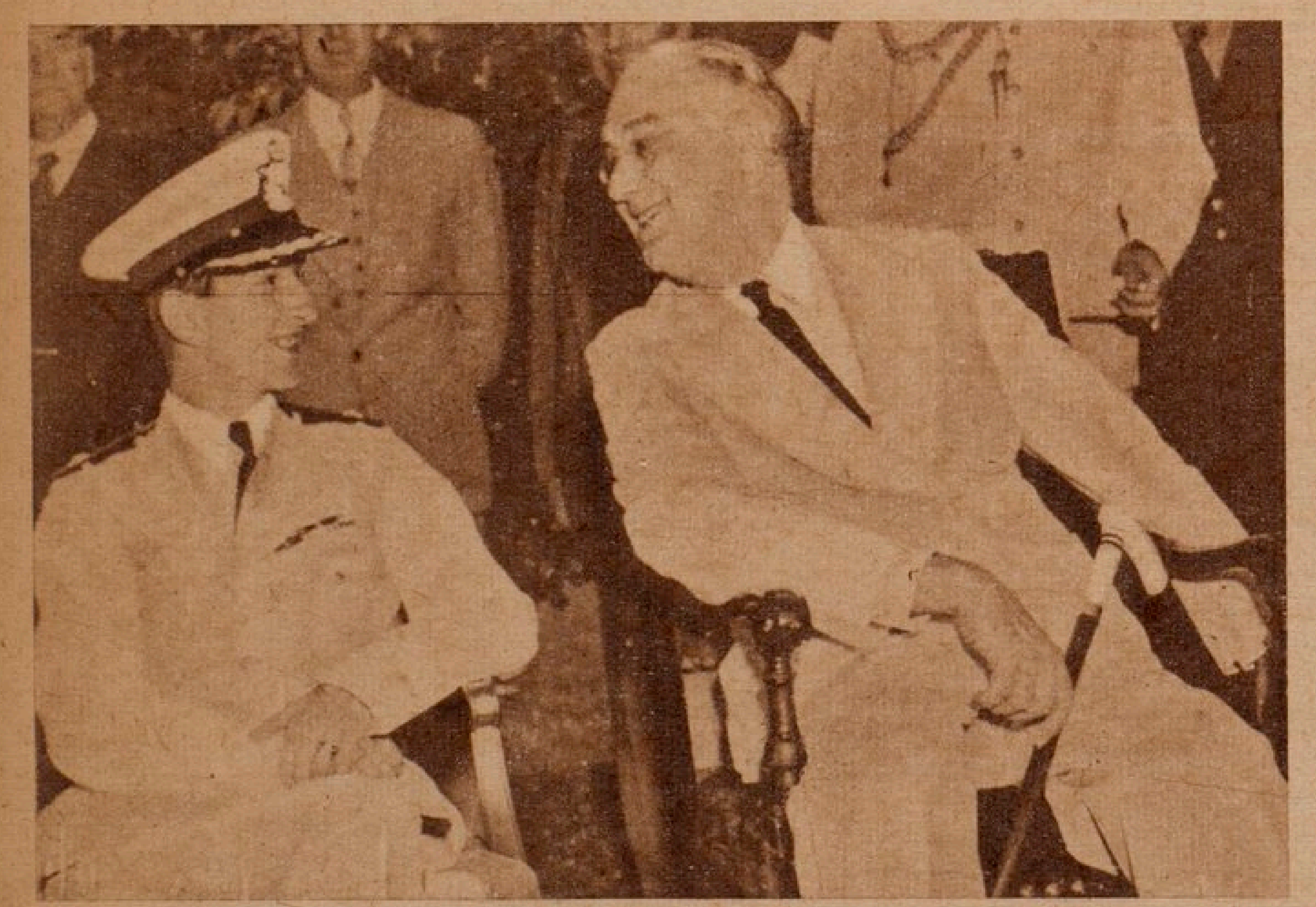
ET LES RÉFUGIÉS

Pays à l'hospitalité traditionnelle, la Suisse demeure l'asile où, en temps troublés, les réfugiés de partout laissent passer l'orage. Située au carrefour des grandes routes inter-européennes, limitrophe par ailleurs aux trois principaux Etats d'Occident — France, Allemagne, Italie — la Suisse était la seule puissance qui admît tous les étrangers (ou presque) sur son territoire, sans les astreindre à la formalité du visa consulaire de passeport. Arrivé à la frontière suisse, on tendait son titre de voyage à un fonctionnaire en casquette qui, d'un geste automatique, le tamponnait dans le compartiment d'un train en marche. C'était le doux régime du temps de paix.

Les nouveaux « touristes » qui aujourd'hui affluent en Suisse n'utilisent malheureusement pas tous les voies ferrées. Il devient de plus en plus difficile d'exercer sur eux le moindre contrôle à l'entrée. On ne songe même pas à les dénombrer. Ce sont des réfugiés qui, ayant fui leurs pays dévastés par la guerre, essaient par tous les moyens de gagner le territoire fédéral. Jusqu'à ce jour, le gouvernement suisse n'avait pas cru devoir leur en autoriser l'accès. Mais il vient de prendre, il y a quelques jours, une décision qui leur est favorable : ils seront recueillis aux frontières par les services de police institués à cet effet. Une fois déterminée la situation de chacun, les autorités frontalières les répartiront entre les diverses régions de la Confédération, non sans avoir consulté au préalable à leur sujet l'administration du canton qui les hébergera.

Au Congrès récemment tenu à Lausanne par les agents de la Sûreté suisse, M. Steeger, ministre de la Justice, a clairement expliqué dans quel esprit les nouvelles mesures avaient été prises. Quels que soient, a-t-il dit, la rigueur des règlements et les soucis naturels de sa sécurité, la Suisse désire trouver une formule qui, tout en lui assurant l'ordre sur son territoire, corresponde à son idéal humanitaire. Cette tradition d'accueil fait partie du patrimoine spirituel de la Suisse, a conclu le ministre.

Aux nombreux services que par leur neutralité elles ont déjà rendus au monde en guerre, les autorités helvétiques en ajoutent un aujourd'hui que le monde entier appréciera.



LE ROI PIERRE II A LA MAISON-BLANCHE

Durant son séjour à Washington, le roi Pierre II de Yougoslavie a rendu visite au président Roosevelt avec lequel il a eu l'entretien le plus cordial. On voit ici le jeune souverain qui vient de fêter sa majorité en conversation avec M. Roosevelt dans les jardins de la Maison-Blanche.



ANNIVERSAIRE YOUGOSLAVE

Les troupes de la garde royale yougoslave ont fêté, récemment, quelque part dans le Moyen-Orient, l'anniversaire de la fondation de la garde royale de Belgrade. A cette occasion, le colonel Rakitch, commandant en chef des troupes yougoslaves, a remis aux troupes le drapeau de la garde royale, de la part de S.M. le Roi Pierre II.

Le Kenya

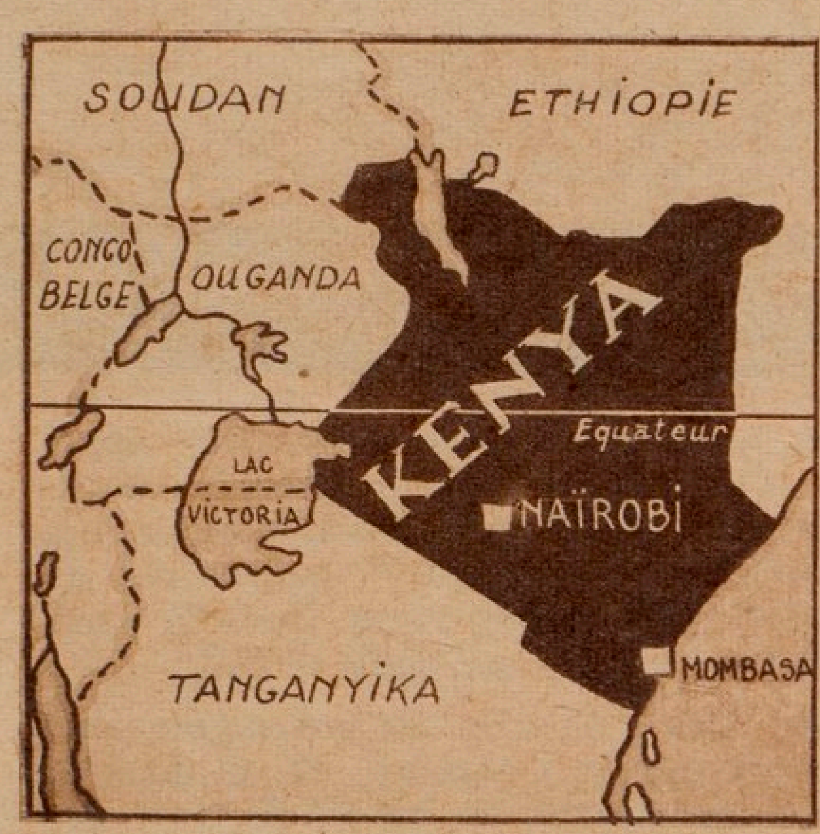
POURRA NOURRIR TOUT L'ORIENT

Le gouvernement anglais, d'accord avec les autorités locales, vient de décider la culture en céréales d'un million d'hectares de terre dans le Kenya. Cette information, passée presque inaperçue, est pourtant de nature à changer la face de tout le système d'approvisionnement en Orient. Une telle mesure pourrait, en effet, rien moins que nourrir le Proche et le Moyen-Orient.

C'est d'une montagne volcanique que toute cette contrée tire maintenant son nom. Le mont « Kenya », à l'Est du lac Victoria, est situé presque sur la ligne de l'équateur. Il fut découvert par Krapf en 1849 et gravi jusqu'au sommet en 1899 par Mackinder, qui en a déterminé l'altitude exacte : 5.200 mètres. Autour du sommet où la neige ne peut subsister, s'étendent quinze glaciers, qui comptent parmi les plus beaux du monde. Les forêts couvrent ses flancs jusqu'à plus de 4.000 mètres.

Le Kenya compte environ trois millions d'habitants, dont de nombreux Arabes et de musulmans. Sa capitale, Naïrobi, est une ville de 32.000 âmes. Mais Mombassa, le port, est plus grand et plus connu et comprend 48.000 habitants.

Depuis le début de cette guerre, le Kenya a acquis une importance particulière, étant donné qu'il se trouve sur la route Le Caire-Le Cap, et qu'il est limitrophe de l'Ethiopie et de la Somalie italienne. Il devint, pour les Anglais, un arsenal, un terrain d'entraînement pour les troupes, un camp de concentration pour prisonniers civils et militaires, un grenier, enfin une base d'opérations contre l'Afrique Orientale italienne.



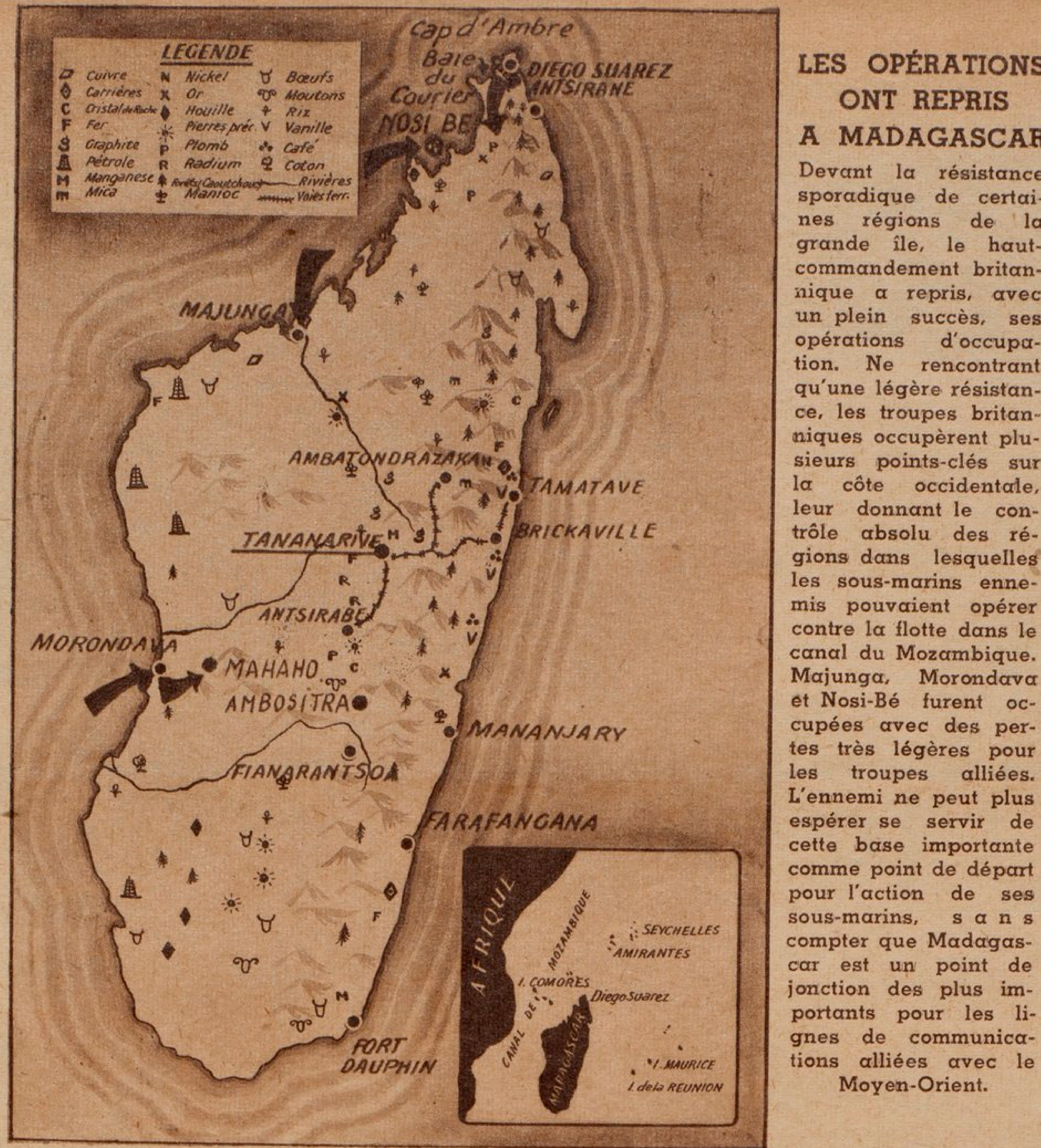
C'est l'un des pays les plus riches d'Afrique, mais encore mal exploité.

C'est qu'il y a, au Kenya, d'immenses étendues de terres en friche, dont l'exploitation avancerait singulièrement la solution du problème de l'approvisionnement, non seulement en Afrique, mais aussi en Asie Occidentale.

Détail curieux : les habitants du Kenya, dont le pays fournira bientôt du blé pour les autres, ne se nourrissent pas de pain de blé !

Le projet, dont l'exécution vient d'être décidée par les autorités britanniques, consiste à cultiver, comme nous l'avons dit, un million d'hectares de céréales, notamment de blé. La production sera suffisante au point de rendre superflu l'envoi de blé d'Amérique, d'Australie ou d'ailleurs pour la consommation de l'Egypte, de la Palestine, de la Syrie, du Liban, de l'Iran, etc...

Mais l'exécution de ce projet ne se fera pas sans difficultés, dont la principale est la protection des cultures contre les bêtes sauvages qui pullulent dans cette contrée. D'immenses murs et haies de protection seront construits autour des enclos où la culture des céréales sera pratiquée.



LES OPÉRATIONS ONT REPRIS A MADAGASCAR

Devant la résistance sporadique de certaines régions de la grande île, le haut-commandement britannique a repris, avec un plein succès, ses opérations d'occupation. Ne rencontrant qu'une légère résistance, les troupes britanniques occupèrent plusieurs points-clés sur la côte occidentale, leur donnant le contrôle absolu des régions dans lesquelles les sous-marins ennemis pouvaient opérer contre la flotte dans le canal du Mozambique. Majunga, Morondava et Nosi-Bé furent occupées avec des pertes très légères pour les troupes alliées. L'ennemi ne peut plus espérer se servir de cette base importante comme point de départ pour l'action de ses sous-marins, sans compter que Madagascar est un point de jonction des plus importants pour les lignes de communications alliées avec le Moyen-Orient.

Les Américaines

AIMENT LEURS SOLDATS

Il était question l'autre jour ici même de la contribution fournie par les femmes des Etats-Unis à l'effort de guerre de leur pays. Toutes les Américaines ne sont pas mobilisées, tant s'en faut, mais toutes, directement ou indirectement, veulent « faire quelque chose » pour leur armée. On a lu cette semaine que Hedy Lamarr, par exemple, a présidé un banquet « colossal » qui a coûté cinq mille dollars à chacun des participants. Cinq mille dollars, c'est beaucoup pour le meilleur dîner : il s'agissait aussi bien de souscrire pour ce montant aux bons de la Défense Nationale. Deux cents places, ajoutaient les télégrammes, avaient été retenues à l'avance.

Dès les premiers jours de la guerre, semble-t-il, les militaires se sont rendu compte du parti que la propagande pouvait tirer de la sympathie que rencontrent les vedettes de Hollywood. Il y a six ans, Paulette Goddard avait lié connaissance en Chine avec un pilote, Jack Evans, qui lui avait sauvé la vie. Evans avait été mobilisé dans le rang des « Tigres volants » en Birmanie. Il écrivit un jour à Paulette : « Nous nous battons à 1 contre 30 avec les Japonais. Lancez un appel par la radio au peuple d'Amérique ». Mais quand elle reçut son message, Evans était déjà tué à l'ennemi. Paulette Goddard se rendit alors à Washington pour faire « presser le mouvement » de secours aux volontaires américains de Birmanie.

Joan Crawford, de son côté, avait offert pour les œuvres de bienfaisance militaire les 28.000 dollars que lui avait rapportés son film « He kissed the bride ». Mais la palme de l'originalité revient sans conteste à Marylin Hare, qui décida d'embrasser 10.000 soldats en une journée. Escortée d'un cameraman, cette jeune artiste se rendit dans un camp de la Californie du Sud. Elle embrassait tous les hommes en uniforme, interrompait — pour les embrasser — les mécaniciens au travail, se précipitait au cou des marmitons, grimpait jusqu'aux chauffeurs des camions les plus hauts, ou tirait des entrailles de leurs engins les mécaniciens en salopette. Hélas ! embrasser n'est pas en principe une opération rapide. Il faut croire au surplus que cette jolie fille mettait du cœur à l'ouvrage et que, de leur côté, ses... interlocuteurs s'y prêtaient volontiers. Sur les 10.000 héros prévus, Marylin Hare n'en avait embrassé que ~~733~~ à la fin de sa journée !

Les coureurs de trône

ATTENDENT ET ESPÈRENT...

Suivant de récentes dépêches, le général Franco aurait l'intention de faire monter sur le trône d'Espagne le prince Juan de Bourbon, troisième fils d'Alphonse XIII.

Au cours de la guerre civile qui a déchiré son pays, le prince Juan gagna les sympathies des monarchistes en offrant de se joindre aux forces du général Franco, mais le Caudillo dut décliner cette offre, car, à l'instar de son frère aîné, le prince Juan avait renoncé à ses droits en épousant une bourgeoise cubaine, brunette, mais de souche trop commune pour un héritier dynastique.

L'Espagne n'est toutefois pas le seul pays à avoir des candidats au trône. Il y en a, de par le monde, près d'une bonne douzaine qui doivent suivre les événements de cette guerre avec une fiévreuse attention, car il y va de l'avenir de leur couronne. Ce sont tous des fils ou des petits-fils d'anciens monarques, pour qui le dénouement de la guerre signifiera le palais ou la petite maison bourgeoise.

L'archiduc Otto de Habsbourg, délogé de son château flamand, mit pied en Amérique avec l'aplomb de celui qui se sent devoir être une éminente figure historique. Même ses frères et sœurs l'ont toujours appelé « Majesté ». Aujourd'hui il est le seul prétendant au trône de la Vienne impériale et il compte encore de nombreux partisans.

Un autre candidat au trône, estimant ses chances très grandes, est le comte de Paris, lequel, se considérant comme « l'héritier des cent rois qui, en mille ans, firent la France », s'est déjà proclamé Henri VIII. Bien que le gouvernement Pétain ait abrogé la loi interdisant au comte et à sa famille de résider en territoire français, la perspective d'un retour monarchique, à en croire le journaliste vichyste Alfred Fabre-Luce, serait cependant un véritable cauchemar pour la majorité des Français.

Il faut citer enfin, parmi les autres « coureurs » de trône, le prince Louis-Ferdinand de Prusse, fils de l'ex-kronprinz, qui se tint toujours à l'écart du parti nazi, et le prince Rupprecht de Bavière qui, à l'égal du précédent, met sans doute tous ses espoirs dans une défaite de l'hitlérisme pour recouvrer son trône vacant.



L'HOMME INVISIBLE

Grâce à cet habile camouflage, ce soldat américain pourra passer inaperçu à travers les feuillages environnants dont il semble faire partie.

MASCOTTES dans le désert



Servant de mascotte à une escadrille de l'air, cette tortue s'est laissé peindre sa carapace aux couleurs de la R.A.F. qu'elle promène fièrement à travers les sables.



Avec pour mascotte son chien qu'il transporte dans tous ses déplacements, ce soldat d'un bataillon du désert a confiance en son étoile.



« Myrtyle » se sent à l'aise n'importe où, même perchée sur le casque de ce soldat qu'elle semble protéger contre toute attaque ennemie.



Ce merveilleux coq, acheté l'année dernière en Abyssinie pour être servi aux troupes britanniques, dut la vie à son aspect vraiment martial. On l'adopta pour mascotte et, depuis, Michael, c'est son nom, est le favori d'un bataillon qui l'entoure des soins les plus tendres.

LES RUSSES TIENNENT BON SUR TOUTES LES PARTIES DU FRONT ET, DANS CERTAINS SECTEURS, ILS ONT INFLIGE DE LOURDES PERTES A L'ADVERSAIRE. VOICI UNE TROUPE SOVIETIQUE MONTANT A L'ATTAQUE D'UNE POSITION ENNEMIE.

STALINE NE VEUT PAS DE PAIX AVEC HITLER

par **JOSEPH E. DAVIES**

ancien ambassadeur des Etats-Unis à Moscou

Pendant deux ans, Joseph E. Davies a occupé le poste d'ambassadeur des Etats-Unis à Moscou. Il a rencontré plusieurs fois Staline, ainsi que tous les dirigeants de l'U.R.S.S.

Nul autre que M. Davies n'est mieux placé pour donner une idée exacte de la situation en Russie.

Dans ses réponses au questionnaire que nous tirons du magazine américain « Look », M. Joseph E. Davies touche à tous les problèmes d'actualité, susceptibles d'éveiller l'intérêt général du monde.

Pensez-vous que la Russie a une chance de battre l'Allemagne cette année ?

Oui. Mais pour donner à l'U.R.S.S. cette chance, nous devons obliger Hitler à détourner du front oriental une bonne partie de ses effectifs. Si cet objectif n'est pas atteint, il est peu probable que les Russes remportent un succès rapide, à moins que le front intérieur de l'Allemagne ne s'écroule subitement, ce qui est peu vraisemblable. Rappelez-vous que Staline a déclaré que l'Allemagne peut être battue cette année à la condition que la Russie reçoive des Alliés une aide efficace.

Quelle serait, d'après vous, « l'aide efficace » qui permettrait à l'U.R.S.S. de remporter la victoire cette année ?

L'ouverture d'un second front en Europe, qui mettrait le haut commandement allemand dans l'obligation de faire la guerre sur deux fronts simultanément.

Les Soviets sont l'objet d'une pression particulièrement dure. Au cours des derniers mois, ils ont supporté à eux seuls tout le poids de la puissance nazie. Il est naturel qu'ils demandent avec insistance une diversion par la création d'un nouveau front, ce qui leur permettrait de souffler.

Le déclenchement d'opérations de grande envergure dans l'Ouest européen présente pour nous de gros risques, si notre préparation n'a pas été achevée. Mais, à mon avis, et tout en prenant en considération que je ne suis pas un expert militaire, une tentative soutenue d'envahir l'Europe vaut la peine qu'on risque la moitié des armées qui sont prêtes actuellement dans les Iles Britanniques.

Cette tentative, même en cas d'échec, ne laisserait pas la Grande-Bretagne sans défense. Si un million et demi d'hommes ne peuvent pas empêcher Hitler d'envahir l'Angleterre, il est probable que trois millions de soldats ne le pourront pas non plus.

Alors qu'il est clair, qu'en adoptant cette tactique, « la guerre peut être perdue en une après-midi », il est également évident que pour remporter la victoire, il faut accepter d'assumer de grands risques. Une offensive contre Hitler serait dans tous les cas avantageuse.

On a prétendu que Staline songeait à négocier une paix séparée avec l'Allemagne. Pensez-vous que ces allégations soient vraies ?

D'après moi, il ne faut pas s'arrêter un seul instant à la possibilité que les Russes traitent séparément avec l'ennemi, que nous ouvrions un second front ou pas. Ils ne seraient pas capables d'une action pareille. Hitler n'a pas réussi à détruire les armées rouges l'année dernière, alors que tous les avantages de la surprise et de la trahison étaient de son côté. Il est condamné à échouer également cette année. D'après moi, le seul cas où Staline ferait une paix séparée avec l'Allemagne serait après que tout espoir aurait disparu, et que seul un compromis, permettant à l'U.R.S.S. de survivre et de reprendre la lutte plus tard, pourrait sauver la situation.

Que pensez-vous de la propagande soviétique à l'égard de l'Allemagne ?

En ce qui concerne les aspects psychologiques de la guerre, les Russes ont tiré de la propagande un meilleur parti que les Nazis. Hitler et Gœbbels proclament continuellement à la face du peuple allemand qu'ils doivent ou bien gagner cette guerre ou périr. Ils emploient le désespoir comme préventif contre toute velléité de révolte. La crainte d'un soulèvement populaire empêche Hitler de dormir.

La contre-propagande de Staline suit des lignes wilsoniennes. Elle ne manque pas de faire la distinction entre les Nazis et le peuple allemand, et, par ce fait, attaque la propagande nazie sur son point le plus faible.

En partant de la déclaration de Staline affirmant que la Russie mène une guerre de libération, pensez-vous qu'une contre-offensive soviétique victorieuse s'arrêterait à la frontière allemande ?

Staline a publiquement exprimé que son premier objectif est de libérer définitivement l'Europe d'une menace future de la paix, constituée par le militarisme allemand. S'il est nécessaire pour cela de poursuivre l'armée allemande au delà des frontières du Reich, la politique réaliste des Soviets sera de porter la guerre sur le territoire allemand.

Mais cela ne voudrait pas dire, d'après moi, que les armées russes s'établiront en Allemagne et essayeront d'imposer un gouvernement communiste au peuple allemand. Les nations alliées auront toutes leur mot à dire, en ce qui concerne l'organisation future de l'Allemagne.

A part l'ouverture d'un second front en Europe, voyez-vous un moyen de venir en aide efficacement à la Russie ?

La Grande-Bretagne et nous-mêmes devons fournir aux armées russes une quantité énorme de matériel. Cette nécessité est urgente. Il y a eu bien des problèmes dans ce domaine. Nos grandes difficultés ont été les constructions navales. Mais, actuellement, les ravitaillements à l'U.R.S.S. se poursuivent d'une façon régulière et toujours croissante.

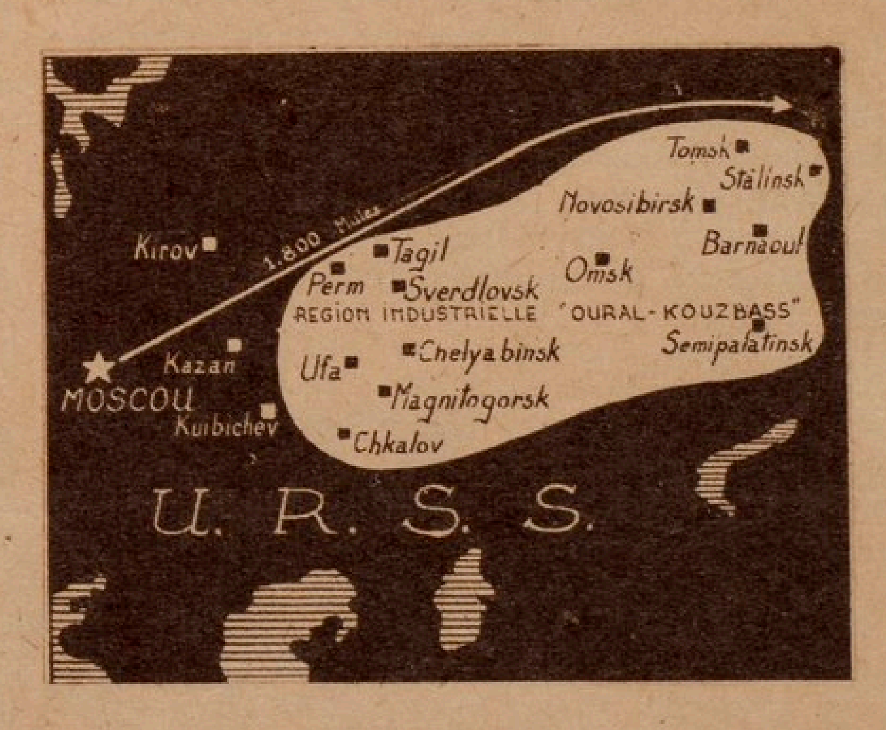
Quels sont les renseignements que vous possédez au sujet de la puissance industrielle de la Russie ?

Malgré les pertes, j'estime que les 60 pour cent des industries de guerre russes sont toujours productifs. S'étendant sur 1.800 milles au nord et à l'est de Moscou, dans les monts Ourals et au delà, la grande région industrielle appelée « Ural Kuzbass Combinat » bourdonne d'activité. Ce territoire est en contact avec les districts industriels de l'Oural qui vont de Perm, dans le nord, jusqu'à Chelyabinsk, dans le sud.

En 1939, d'après les renseignements fournis par la Chambre de Commerce russo-américaine, les usines de tracteurs établies à Chelyabinsk produisaient annuellement 15.000 appareils. Depuis cette date, il est hors de doute que ce débit a été substantiellement augmenté.

Les usines Ufa produisaient 10.000 moteurs par an. Dans ce même district, à Perm, de très grands établissements produisent des moteurs d'avions du type « Wright Cyclone » ; d'autres installations ont une capacité de production qui leur permet de fabriquer 10.000 tanks par année.

Sverdlovsk, capitale de ce district, est outillée d'immenses usines de machines et d'armements. En 1938, les techniciens soviétiques proclamèrent que leurs établissements pouvaient tenir avantageusement tête aux fameuses usines Krupp.



En 1938 également, les établissements de Magnitogorsk (ainsi appelée à cause du voisinage des montagnes qui contiennent en grandes quantités de fer magnétique) débitèrent 1.800.000 tonnes de fer brut, 1.600.000 tonnes d'acier et 1.260.000 tonnes de produits en acier.

Il ne faut pas perdre de vue que, depuis la guerre, ces établissements ont été étendus, et que leur production a été augmentée considérablement. Tous sont indépendants des industries établies à l'Ouest et au Sud. Il y a quelques années, Hitler lui-même a déclaré à lord Londonderry que les industries soviétiques étaient pratiquement hors d'atteinte de toute attaque, terrestre ou aérienne.

Staline pense, selon toute évidence, que la situation intérieure de l'Allemagne est précaire. Etes-vous de la même opinion ?

Oui. Il est certain que la situation intérieure de l'Allemagne est sérieuse. Mais le mécontentement populaire, la révolte même, ne peuvent être efficaces, vu l'organisation parfaite de la police secrète, l'armée bien équipée et l'ensemble de la machine de terreur montée par les Nazis. Je suis convaincu que Staline est au courant de tout cela, car, d'après moi, ses services secrets connaissent les conditions de vie en Allemagne mieux que ceux de n'importe quel autre pays allié.

Qu'il y ait de sérieuses divergences et un mécontentement général en Allemagne, j'en suis convaincu. Mais je ne pourrais pas dire pendant combien de temps encore la révolte pourra être maîtrisée. Avant que le peuple ne se soulève, il faudrait que de graves scissions s'opèrent dans les rangs des dirigeants du parti ou de l'armée.

Il est possible que le Japon attaque l'U.R.S.S. en Extrême-Orient. Dans quelle mesure pensez-vous que la Russie puisse prévenir cette attaque et frapper en premier ?

Si un second front européen était ouvert contre Hitler, la Russie pourrait abroger son pacte de non-agression et attaquer le Japon. Ce serait là la meilleure défense contre la menace d'agression constituée par la présence des Nippons en Asie Continentale.

Les dirigeants soviétiques apprécient mieux que quiconque la valeur de l'initiative et de l'audace. Je suis sûr que Staline s'attend à une attaque japonaise, dès que les armées du Mikado auront « consolidé leurs gains dans le Pacifique » et stabilisé le front chinois. Mais ce serait une folie, de la part de la Russie, que de provoquer des hostilités avec le Japon, alors que la pression allemande est tellement forte.

Est-ce qu'une action offensive menée par les Nations Unies contre le Japon apporterait une aide à la Russie en lui permettant de libérer ses effectifs de Sibérie? Cette action serait-elle aussi efficace que l'ouverture d'un second front ?

Pour aider la Russie, les Nations Unies devraient attaquer le Japon, de sorte que ses armées ne puissent plus attaquer la frontière sibérienne. En d'autres termes, il faurait que les effectifs nippons fussent bloqués dans leurs îles.

Mais même la réussite d'une pareille entreprise ne soulagerait pas les Russes autant que l'ouverture d'un front dans l'ouest ou le sud de l'Europe. Ce qu'il faut, c'est obliger Hitler à retirer une partie de ses forces qui combattent actuellement sur le front russe.

Quelles sont les caractéristiques de l'armée rouge ? Dans quels domaines est-elle particulièrement forte ? Où réside sa faiblesse ?

C'est l'attaché militaire allemand à Moscou, que j'eus l'occasion de rencontrer, qui répondra à cette question. Il me dit que l'armée rouge était généralement bonne ; les effectifs humains étaient excellents, physiquement forts, courageux, en un mot de parfaits soldats. Les forces mécanisées également étaient excellentes.

Il pensait que l'aviation russe était numériquement très forte, que ses appareils de combat et de reconnaissance étaient bons, mais que les bombardiers laissaient à désirer. Pourtant, à part la question de la supériorité numérique, l'aviation russe ne pouvait songer à se comparer à la Luftwaffe. Néanmoins, il admit que les aviateurs soviétiques étaient les meilleurs du monde et que les parachutistes russes étaient excellents.

A mon avis, la faiblesse de l'armée rouge serait le manque de munitions et les difficultés de remplacer les pertes en unités mécanisées. C'est pour cette raison que la nécessité de l'aide anglo-américaine est impérieuse.

Mais, dans tous les cas, même si le pire se produit (pour ma part je ne le crois pas), je pense qu'à la fin de cette année les armées soviétiques ne seront pas détruites et que le gouvernement des Soviets sera intact.

L'immensité de la Russie finira par vaincre Hitler aussi bien que les Japonais. Comme le disait le tsar Alexandre Ier à l'ambassadeur de Napoléon Caulaincourt : « Les armées d'invasion pourront gagner des batailles, mais non pas la guerre. » La Russie ne sera pas conquise.

A la Chambre des Communes CHURCHILL A DIT :



Le convoi de Malte

Depuis le jour où la Chambre est entrée en vacances, plusieurs opérations militaires ont eu lieu. La première fut l'envoi à Malte d'un convoi de ravitaillements pour assurer la vie et la résistance de l'héroïque île-forteresse pour un grand nombre de mois à venir.

Dans ce but, de puissantes escadres de bataille ont été mises en mouvement à travers le détroit de Gibraltar.

Le convoi réussit à se frayer un chemin malgré les risques extraordinaires qui se dressaient sur son passage, de la Sardaigne et plus en avant. Le convoi subit des pertes graves, ainsi que sa flotte d'escorte. Mais ce prix ne fut pas excessif pour le résultat acquis, car l'action effective de Malte contre les communications de l'ennemi avec la Libye et l'Egypte est essentielle à l'ensemble de la position stratégique dans le Moyen-Orient.



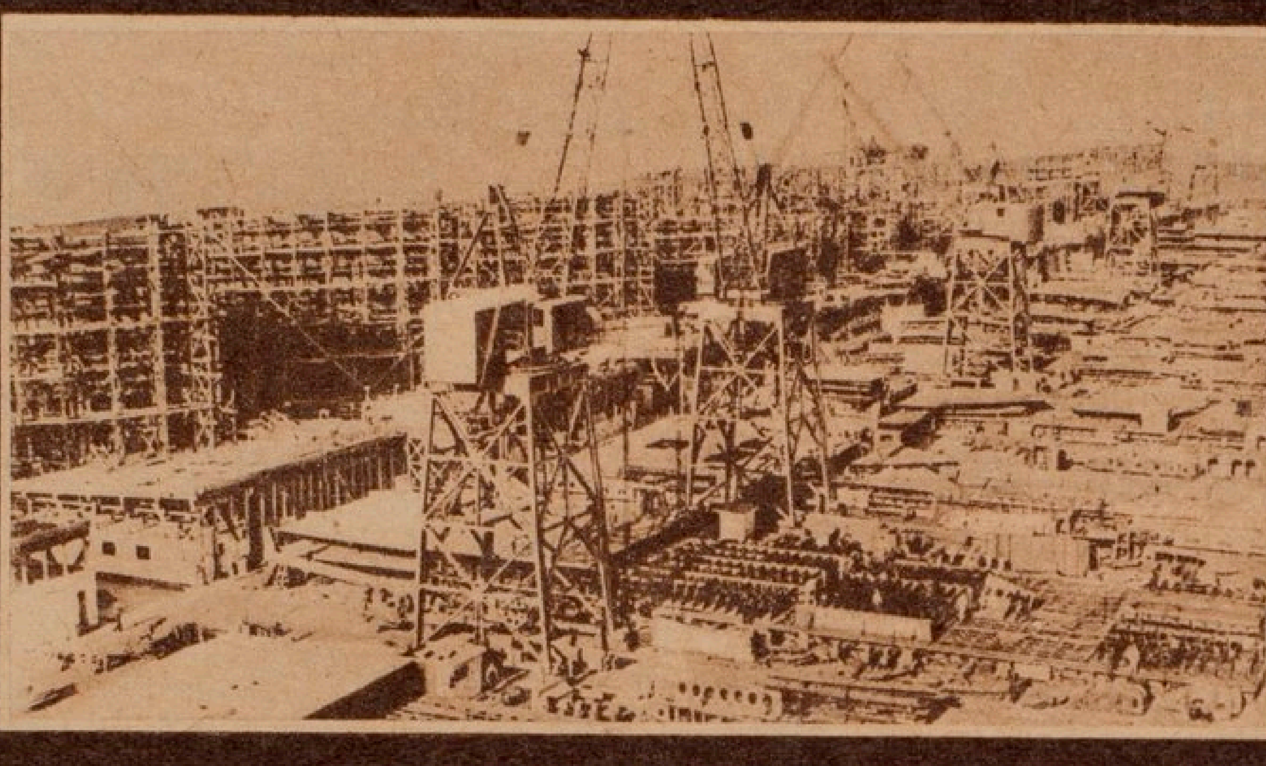
Le raid de Dieppe

La seconde opération importante fut l'attaque contre Dieppe. Les honneurs militaires pour cette opération des plus courageuses vont aux troupes canadiennes qui constituaient les cinq sixièmes des forces d'assaut, et à la Marine Royale qui les a transportés là-bas.

Le raid fut considéré comme « une reconnaissance armée ». Ce fut un choc dur, sauvage. Il y en aura d'autres plus durs et plus nombreux, au fur et à mesure que la guerre se développera.

Je considère l'attaque sur Dieppe comme une opération préliminaire indispensable aux opérations futures.

L'ennemi est au courant de l'afflux rapide en Grande-Bretagne des divisions américaines et d'autres troupes. Ce qu'il ne sait pas, c'est quand, où, avec quelles forces et dans quelle mesure il sera attaqué.



La bataille de l'Atlantique

Les pertes en mer sont encore très lourdes. Mais les mois de juillet, d'août et de septembre montrent une amélioration certaine par rapport aux mois passés. Cela est dû notamment au développement continuel et à la mise au point du système des convois au large de la côte américaine. Cette amélioration a été constante malgré les lourdes pertes éprouvées au cours des opérations telles que celles qui ont nécessité l'envoi des convois à Malte et en Russie.

Au cours des mêmes mois, le nombre des nouveaux navires construits a dépassé celui des unités coulées. Notre lutte contre les sous-marins a été plus efficace qu'à n'importe quelle période précédente de cette guerre. Je ne peux pas dire si la perte des sous-marins ennemis a eu lieu sur le même rythme que la construction des nouveaux sous-marins.



Ravitaillement pour le Moyen-Orient

En mars dernier, j'avais demandé au président Roosevelt de nous prêter des bateaux pour le transport en Moyen-Orient de près de 40.000 ou 50.000 hommes, afin que nous ayons à notre disposition la force nécessaire pour nous tourner vers n'importe quel théâtre d'opérations. Le Président acquiesça et, en conséquence, au moment critique, nous avions autour du Cap une force très importante, bien équipée, qui pouvait être immédiatement dirigée vers l'Egypte. Une vague croissante d'équipements de tanks, de canons et de véhicules de toutes sortes s'est également déversée de l'Angleterre et des Etats-Unis vers le Moyen-Orient.

Je me sens en mesure d'assurer à la Chambre des Communes qu'elle peut être confiante dans notre capacité de maintenir avec succès la défense de l'Egypte pour plusieurs mois à venir. Je dis « mois », mais je peux dire encore davantage.



Le haut commandement du M.-O.

Le moral des troupes fut admirable, mais il m'apparut clair que des changements draconiens devraient être faits au sein du haut commandement.

Le général Gott, en qui les troupes avaient une entière confiance, devait prendre le commandement de la Huitième Armée. Le Cabinet était en train d'endosser ces recommandations qui avaient été câblées lorsque le général Gott fut tué en action par l'ennemi.

Le général Montgomery, qui commande aujourd'hui la Huitième Armée, est un de nos soldats les plus accomplis, et nous avions besoin de lui pour certaines tâches, ici, en Angleterre. Cependant, la menace imminente de la bataille au désert ne nous laissait pas le choix : nous dûmes faire appel à lui. Avec le général Mac-Creery, comme chef de l'état-major, je suis satisfait du fait que nous avons une équipe bien adaptée à nos besoins, et la meilleure qui soit à notre disposition en ce moment.

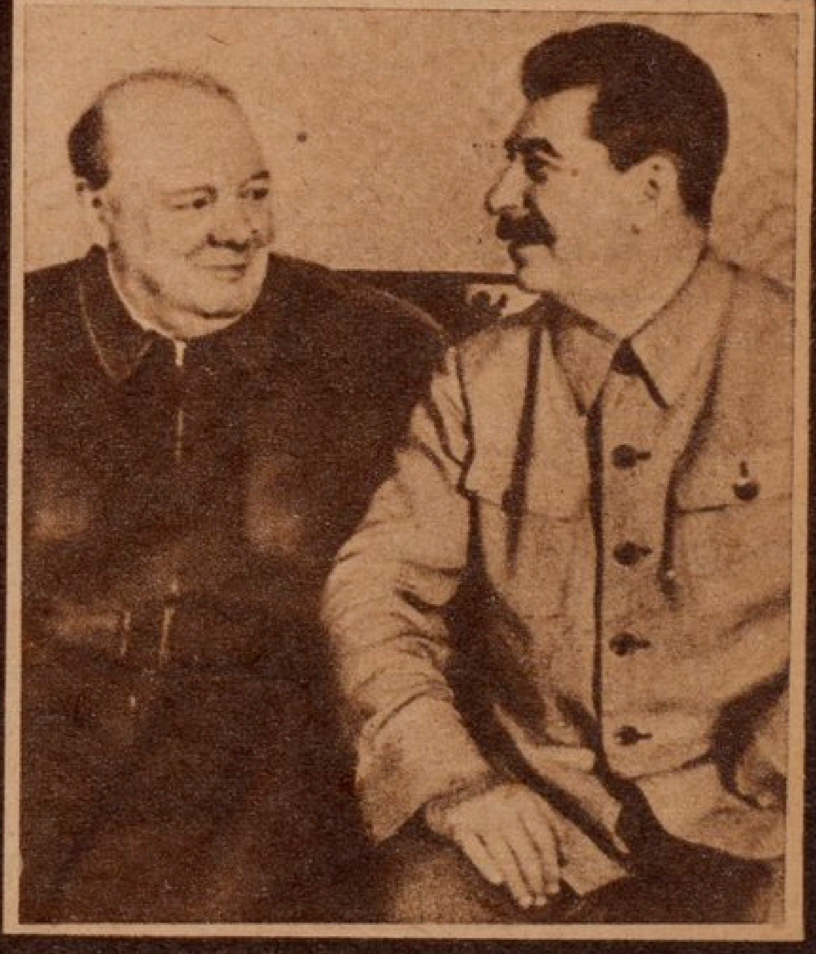


La « reconnaissance » de Rommel

Le maréchal Rommel a été fortement handicapé par la perte de tant de ses bateaux de ravitaillements. Gêné du fait de la pression qui s'exerçait sur lui, il contourna notre flanc sud, le lundi de la semaine dernière, dans une offensive majeure avec tout l'Afrika Korps allemand et une importante partie du 20ème corps motorisé italien.

Nous n'avions pas besoin de maintenir notre flanc gauche sur la dépression de Kattara, qui prend fin sur ce point, en direction de l'est, et il y avait beaucoup de place pour effectuer un tel mouvement tournant.

L'armée du désert, sous son nouveau commandement, avait été réorganisée en profondeur et renforcée par chaque brigade, tank et canon qui avaient pu être dépêchés vers la ligne du front. Je dois dire qu'il me semble très aimable de la part de Rommel d'être venu vers nous juste là où tous les préparatifs avaient été faits pour lui réserver un accueil cordial.



L'aide à la Russie

Les Russes ne pensaient pas que nous, ou les Américains, faisions assez pour les soulager du poids qui pèse sur eux. Et ceci n'est pas surprenant en raison des terribles attaques qu'ils ont subies. Mais nous avons pu convaincre leurs chefs de notre résolution loyale de les aider le plus rapidement possible sans prendre en considération les sacrifices et les pertes que nous encourrons.

Le but de ma visite était d'établir des relations de confiance, et je crois que nous avons réussi dans une mesure considérable.

Il est très heureux pour la Russie d'avoir ce grand chef à sa tête. Staline est une personnalité massive et puissante, bien en rapport avec les temps orageux qu'il a traversés. C'est un homme d'un courage et d'une volonté infinis, un homme à langage direct et franc. Je crois que je lui ai fait comprendre que nous étions de bons et fidèles camarades dans cette guerre, mais que les faits et non pas les mots le prouveront.



RETROSPECTIVE DE BATAILLE

par **AUBREY HAMMOND**

Correspondant de guerre de l'Allied Newspapers

Un soleil de feu est au zénith. L'horizon brille d'une lumière argentée, aveuglante, sur laquelle semblent flotter des objets à la forme étrange. Mirage. Des images, dues à l'illusion, nous plongent dans un monde irréel.

La bataille s'approche, et puis, soudain, le fracas s'estompe et s'évanouit ; une paix sereine règne aujourd'hui, là où, hier encore, le chaos de l'empoignade retentissait jusqu'à la voûte du ciel ; et la plate-forme de sable, sur laquelle, il y a quelques heures, des dizaines de milliers de véhicules évoluaient dans une symphonie métallique, n'est plus qu'un plateau silencieux qui sert de nécropole à des cadavres et des carcasses fumantes de tanks et d'autos blindées.

Mais à quelques mètres de ce qui fut le champ de bataille, quelques heures à peine après le choc, la mémoire a effacé le souvenir des combats de Ruweisat et de Ragil. On oublie que des combats se sont déroulés, qu'une victoire a été remportée.

La bataille qui eut lieu sur le front méridional du désert n'a rien eu de spectaculaire. Même ceux qui y prirent part ne se sont rendu compte qu'à moitié qu'une opération majeure s'était développée. L'ennemi avança : il fut martelé, bombardé, harassé ; il dut se retirer après avoir essuyé des pertes sérieuses, « avec le bout du nez saignant », comme disent les combattants dans leur langage imagé. Et ce fut tout.

Cette fréquente allusion à l'appendice nasal est fréquente dans l'idiome des soldats de la VIIIe armée. Plus je fréquente ces hommes, plus je suis surpris du nombre de mots pittoresques et de métaphores amusantes qu'ils emploient. En écoutant la remarque d'un officier supérieur des tanks, qui était assis, l'autre jour, à côté de moi, sur la plate-forme d'un char, j'ai compris que les gars d'Angleterre ne perdent jamais le sens de l'humour. Ces chevaliers modernes, enfermés dans d'épaisses armures roulantes, sont des individualistes téméraires. Il est difficile de les trouver d'humeur sérieuse, et l'on est médusé de les entendre parler d'exploits à faire dresser les cheveux sur la tête, comme « de petites parties amusantes ». Tant que cet état d'esprit existera, nous ne perdrons jamais la bataille décisive. Aujourd'hui, ces hommes ont à faire face à toute la puissance, tant vantée, des panzers. Mais ces guerriers des panzers n'ont pas l'air tellement terribles, lorsqu'on les voit un à un, fatigués, démoralisés, heureux d'avoir été pris, vaincus. Lorsqu'ils se trouvent derrière les barreaux d'une cage, les soldats allemands perdent une bonne partie de leur prestige. On peut les opposer d'une façon significative aux fantassins de Grande-Bretagne que j'ai vus hier se baigner dans les flots bleus de la Méditerranée. Pendant des années, ces hommes ont croupi dans l'inaction, avec la seule tâche de garder notre île contre une tentative éventuelle d'invasion. Maintenant, ils ont connu la présence de l'ennemi, ils ont combattu et ils ont contribué à la défaite de l'envahisseur.

Les bombardiers Baltimore pilonnent sans arrêt les transports ennemis acheminés vers les premières lignes du front. Jour après jour, avec une régularité d'horloge, les gros appareils effectuent une besogne des plus efficaces. Voici un Baltimore faisant son plein d'essence avant un raid sur les lignes ennemies.

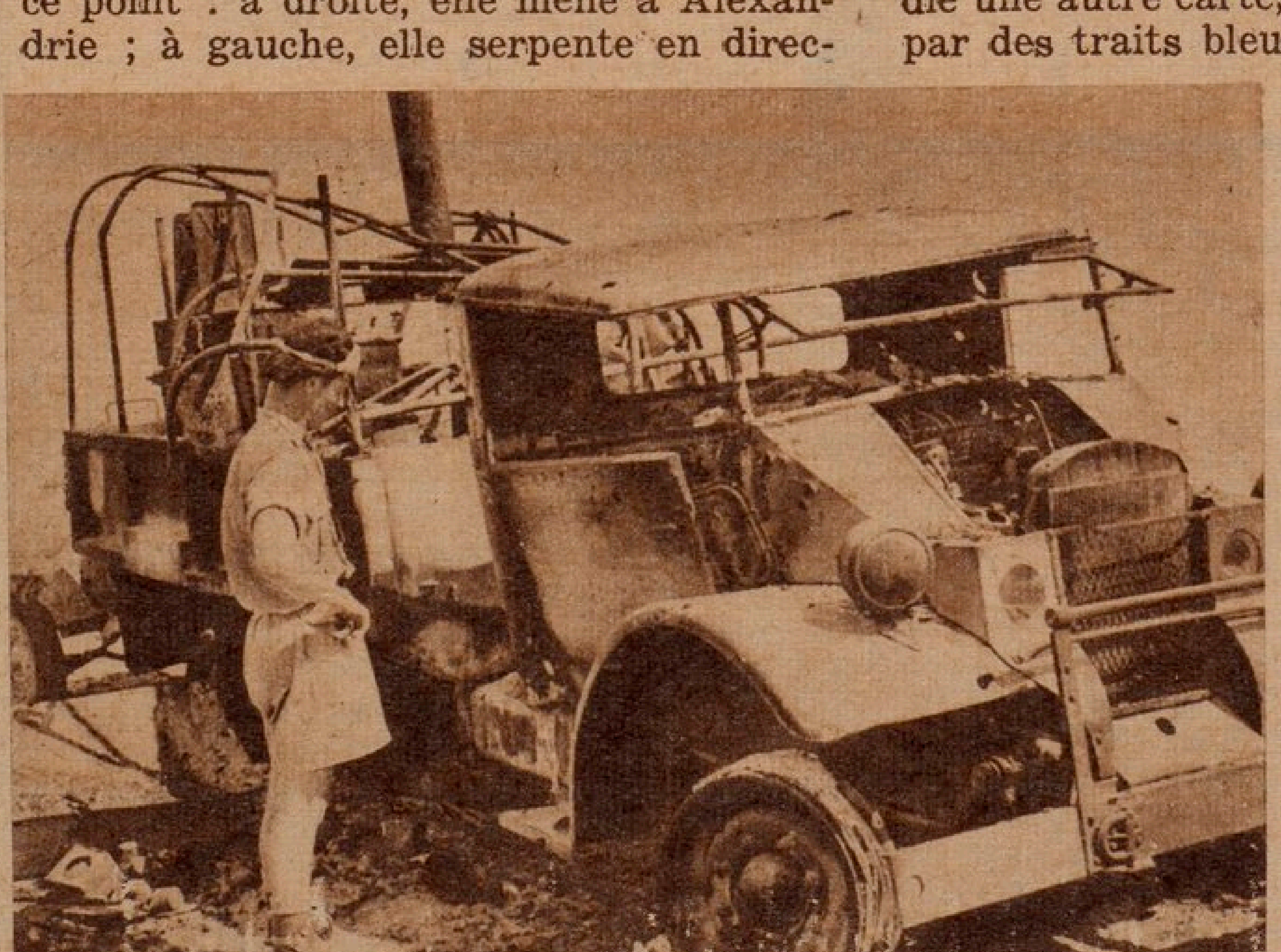
Revenons aux tanks : nos gros chars, aux tourelles qui pointent la gueule de leurs canons menaçants, sont concentrés dans une dépression du terrain. On attend le prochain mouvement de l'ennemi avec beaucoup plus de curiosité que d'appréhension. La direction empruntée par les forces de l'Axe est facile à déterminer, mais il vaut mieux attendre. Quoiqu'on ne puisse pas dire que Rommel se soit fourvoyé lorsqu'il a déclenché sa dernière poussée, il est évident que cette fois-ci il n'a pas fait preuve de qualités inhérentes à sa position de grand chef militaire. Avec une supériorité effective de tanks, d'artillerie et d'avions sur l'ennemi, on peut aller loin. Sans disposer de ces éléments, on est condamné à l'échec. La guerre du désert est une question de mécanique, d'arithmétique, de chance et d'une quantité raisonnable de précautions en vue d'éviter les embûches.

Un jour avant la bataille, je quittai Le Caire à l'aube. Le camion qui me transportait dépassa les Pyramides et dévala à travers le désert immense. J'effectuai un voyage ennuyeux au possible, laissant mon œil indifférent se poser sur un paysage que j'avais vu bien des fois : des tentes, des véhicules, de la poussière, des pierres, échelonnés sur des milles et des milles. Au bout d'un certain temps, nous arrivons devant une maisonnette en maçonnerie, dernier jalon de civilisation. La route bifurque en ce point : à droite, elle mène à Alexandrie ; à gauche, elle serpente en direction du front. Le soleil darde des rayons insupportables, une fine poussière vous crible le visage, un vent fou soulève des tonnes de sable. Les lèvres se dessèchent, les yeux se remplissent de larmes. Lorsqu'on quitte finalement la route, les choses se gâtent encore plus. Si vous cherchez un quartier général, vous n'en croirez rien lorsque vous l'aurez atteint. Peut-être arrivez-vous à temps pour assister à une conférence. Dans ce cas, vous voyez surgir du tréfond d'un véhicule à moitié démoli un colonel qui déploie une carte marquée au crayon rouge et bleu. Assis dans le sable qui cuit au soleil, l'officier expose la situation, donne des ordres. Vous partez vers un autre quartier général. Vous parcourez des milles et des milles : un major étudie une autre carte, encore plus marquée, par des traits bleus et rouges ; il entre dans les détails. Ensuite, en route vers les divisions, les brigades, les bataillons, ou ce que vous voulez, et vous êtes aussi près de l'ennemi que vous le désirez.

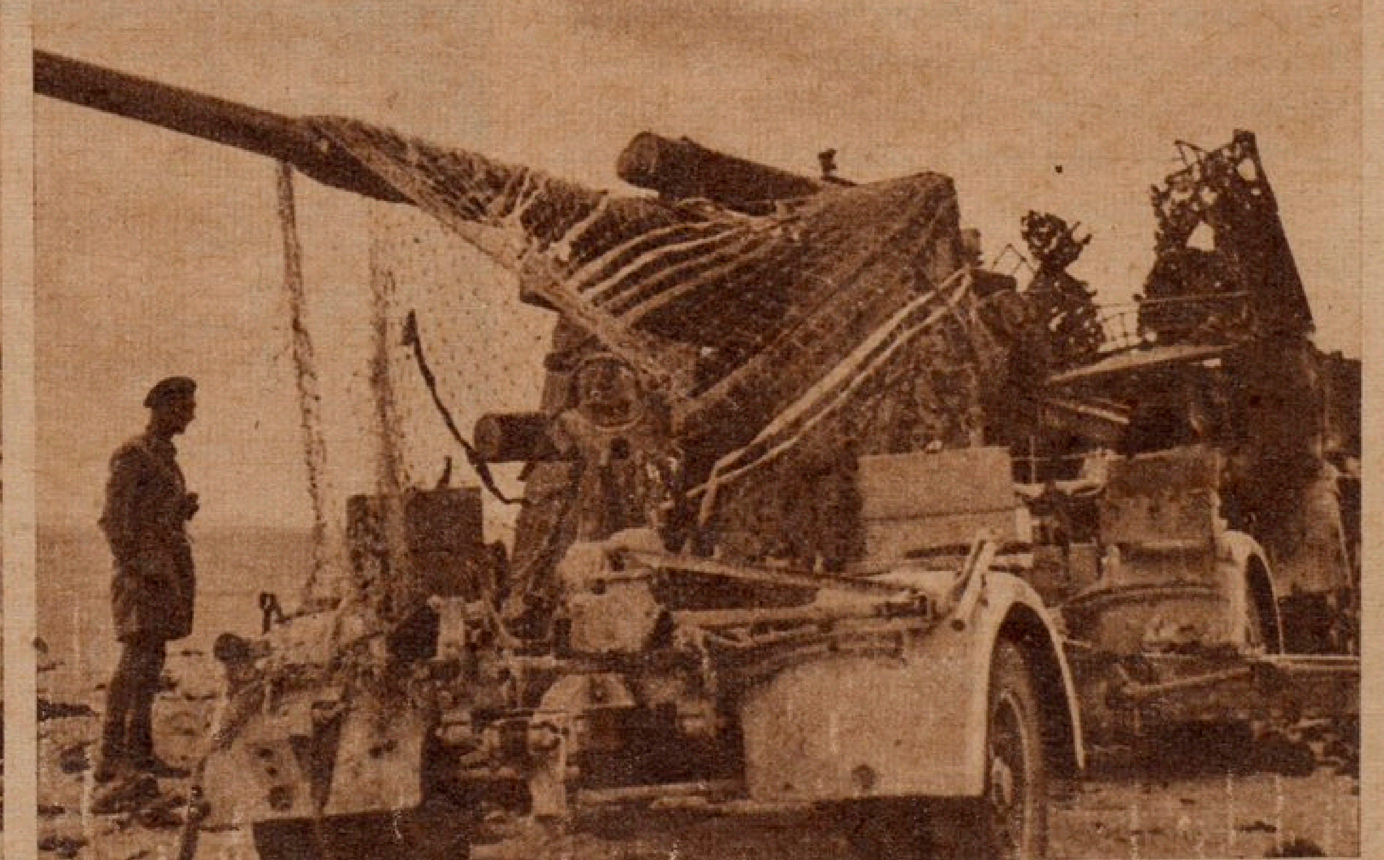
Au cours des 9 jours d'opérations qui viennent de s'écouler, vous n'auriez pas vu grand'chose : quelques points noirs se mouvant dans le lointain, les panaches de sable soulevés par les obus explosant autour d'eux. Mais là, tout près, les canons de 25 livres tirent sans arrêt avec un fracas de tonnerre ; des escadrilles bourdonnantes de nos bombardiers passent au-dessus de notre tête. Par à-coups, vous les voyez plonger vers une tranchée sur laquelle s'acharne un Stuka. Avec un peu plus d'expérience, vous vous rendrez compte que les coups des oiseaux nazis ne sont pas tellement terribles.

Pendant une pause, je pars vers l'arrière et je rencontre l'infatigable Alice Delysia. Dans son uniforme bleu, elle vient de parcourir sept milles à pied. Tous les soirs, elle chante pour les troupes dans le désert. Les soldats lui demandent : « J'attendrai », la « Madelon » ou la « Marseillaise ». Son auto rase de près les champs de mines, mais elle accomplit sa tâche inlassablement, même par les nuits les plus noires. Elle chante pour les hommes de l'armée et de l'aviation, pour les soldats français aussi bien que britanniques. L'autre soir, des bombes vinrent exploser tout près de la tente dans laquelle l'artiste chantait. On joua le « God save the King ». Et bien que la situation parût loin d'être confortable, personne, parmi l'assistance, ne broncha. Je fus très heureux de l'avoir rencontrée.

Ensuite, je retournai au front, où je recommençai à vivre des nuits sous les étoiles impassibles, mais les oreilles bourdonnant continuellement du roulement sourd des explosions. Maintenant, tout est calme ici. Rommel a rebroussé chemin. Modestement, prudemment comme toujours, nous évitons de parler de victoire, nous contentant de mentionner les « nez saignants ». Mais, croyez-moi, le jour n'est pas loin où nous pourrons nous vanter à la face du monde.



Après la récente bataille du désert, au cours de laquelle l'ennemi fut si sévèrement défait, le champ de bataille était parsemé de toutes sortes d'engins et de véhicules que l'adversaire abandonna dans sa retraite. Voici un camion ennemi ayant subi les durs assauts des pilotes de la R.A.F.



Les pilotes de la R.A.F. se sont montrés particulièrement actifs dans la dernière bataille du désert. Nombre d'effectifs ennemis ont été mis hors de combat et un matériel considérable a passé aux mains de la Huitième Armée. Voici un canon de 88 m/m laissé sur place par les troupes ennemies en retraite.



Tendre, affectueuse, sans cesse absorbée par les soins de son enfant, Lady Lampson enseigne au jeune Victor l'art de se tenir en équilibre sur un cheval de bois.

L'ambassadeur britannique passe la totalité de ses moments de loisirs en compagnie de son jeune garçon.

De tout l'enthousiasme de ses 12 mois

Victor Lampson sourit à la vie



Le jeune Victor aime la vie, le mouvement, l'animation. Sa vivacité n'a d'égale que sa bonne humeur.

Sur la grande pelouse d'émeraude s'ébat un enfant aux yeux bleus, si bleus, qu'ils semblent refléter les espoirs du monde. Sa petite tête est couverte d'un fin duvet blond. Il est heureux.

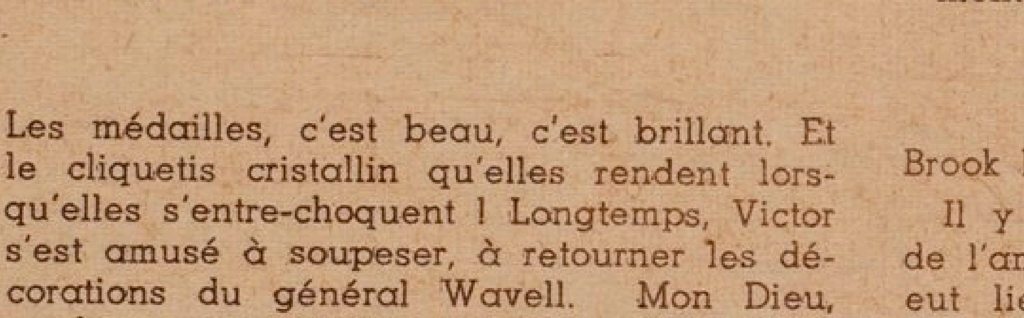
Aujourd'hui, 9 septembre, Victor Lampson fête son premier anniversaire de naissance. Il accueille nos vœux avec une dignité contenue. Est-il effarouché, par un visage qui lui est étranger ? Manifeste-t-il une appréhension quelconque lorsque l'objectif froid et impersonnel de l'appareil photographique se braque sur lui ? Pas le moins du monde !

Victor Lampson aime la société, l'animation, la trépidation de la grande ville dans laquelle, il y a un an, il a vu le jour. C'est un véritable enfant du siècle.

Que d'événements sont venus peupler sa jeune existence ! Il a connu les grands personnages de l'histoire contemporaine. Des souverains, des hommes d'Etat, de grands chefs militaires lui ont serré la menotte.

Il s'est longuement entretenu avec le maréchal Smuts, ce grand-père soldat, venu en Egypte apporter aux combattants sud-africains le message des leurs, là-bas, à l'autre bout du continent. Longuement, il a admiré l'uniforme de feld-maréchal que « Janie » porte avec verdeur. Victor a un faible pour les uniformes. Chaque fois qu'il part en promenade, lorsque l'auto franchit les grilles de l'ambassade, il se penche à la portière et contemple en connaisseur le « kilt » pittoresque des sentinelles écossaises, la blancheur éclatante des tenues des chaouiches. Les gardes, raidis dans un garde-à-vous impeccable, saluent gravement. Joyeux, Victor répond en agitant les mains.

Il a joué avec les médailles qui barrent la poitrine des grands chefs qu'il a connus.



Les médailles, c'est beau, c'est brillant. Et le cliquetis cristallin qu'elles rendent lorsqu'elles s'entre-choquent ! Longtemps, Victor s'est amusé à soupeser, à retourner les décorations du général Wavell. Mon Dieu, combien en avait-il ! Celles de Sir Alan Brook l'ont intéressé tout autant.

Il y a environ un mois, dans les jardins de l'ambassade, une rencontre mémorable eut lieu. Winston Churchill, l'indomptable Premier Ministre de Grande-Bretagne, lors de sa visite en Egypte, a fait la connaissance du jeune Victor Lampson. Au moindre instant de répit que lui permettait le programme surchargé de sa visite officielle, Churchill allait prendre Victor dans ses bras et se promenait, avec lui, à travers les pelouses. Ils eurent vite fait de devenir une paire d'excellents amis. L'agent principal de la sympathie qui se développa entre l'homme d'Etat et l'enfant fut l'inénarrable collection de chapeaux que possède le Premier Ministre. Eperdu d'admiration, Victor ne quittait pas des yeux le magnifique sombrero que M. Churchill avait rapporté d'Amérique, le casque en liège qui l'abritait contre les rayons ardents du soleil d'Afrique, et toute la série des couvre-chefs qu'il arbora au cours de son séjour parmi nous.

A son tour, non sans fierté, Victor exhiba son beau canotier, et surtout... surtout son merveilleux petit chapeau bleu ciel, dont le bord, fièrement relevé sur le devant, est orné d'un « V » triomphant. Victor a un faible pour cette lettre laquelle est en même temps l'initiale de son prénom et le symbole de l'espérance du monde civilisé.

●

Nous devrons bientôt nous retirer, car Victor a faim. Son solide appétit lui fait absorber trois « square meals » (repas pleins) par jour. Mange-t-il de tout ? Euh ! bien sûr, mais il a déjà ses préférences. Il aime les douceurs, et surtout le miel. Mais lorsque Victor Lampson n'aime pas un mets, alors... il ne l'aime pas, et préfère ne pas discuter là-dessus. Car il a déjà sa petite volonté.

— Allons, dit Lady Lampson, nurse t'attend pour le dîner. Ensuite, tu iras faire dodo...

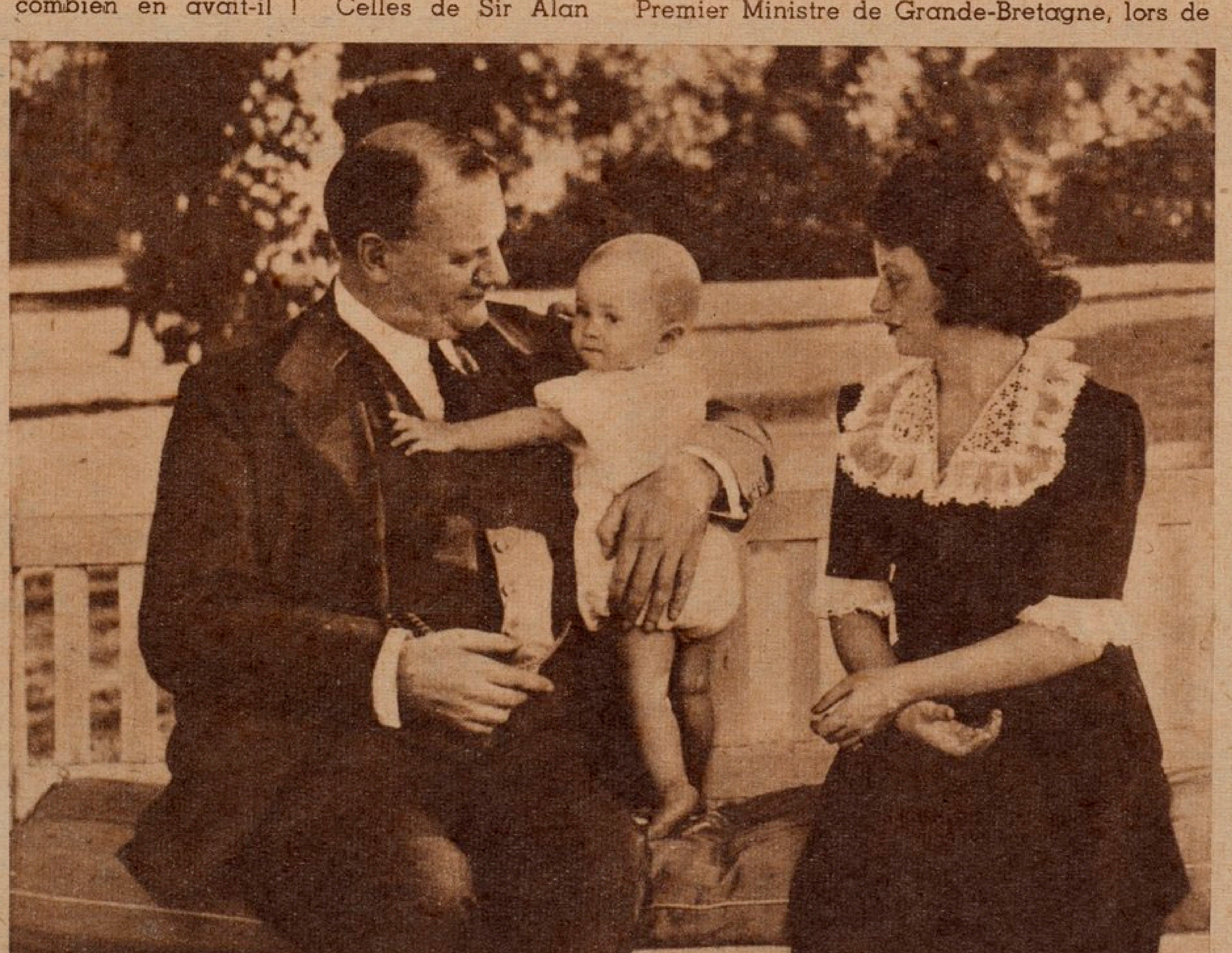
Pardon. Les alertes ? Oh ! que c'est amusant ! Dans le silence de la nuit, les sirènes qui mugissent l'éveillent, c'est vrai, mais il aime leur son. Il aime le bruit, quelle que soit sa source, il aime la vie qui se manifeste par le son et le mouvement. Sa maman arrive tout de suite à son chevet. C'est une occasion magnifique pour faire des cabrioles sur le tapis. Parfois, il descend à l'abri. Il écoute alors avec un intérêt dénué de toute crainte les gros canons qui aboyent vers le ciel...

Aujourd'hui, Victor est doublement content. Non seulement c'est sa fête, mais il a reçu, à l'occasion de son anniversaire, des dizaines de lettres que lui ont adressées ses amis des quatre coins de l'Egypte.

— Au revoir !

Dans les bras de sa nurse anglaise, la dévouée Miss Jackson, Victor nous salue de la main. Dans une heure, il dormira dans son petit lit.

X X X



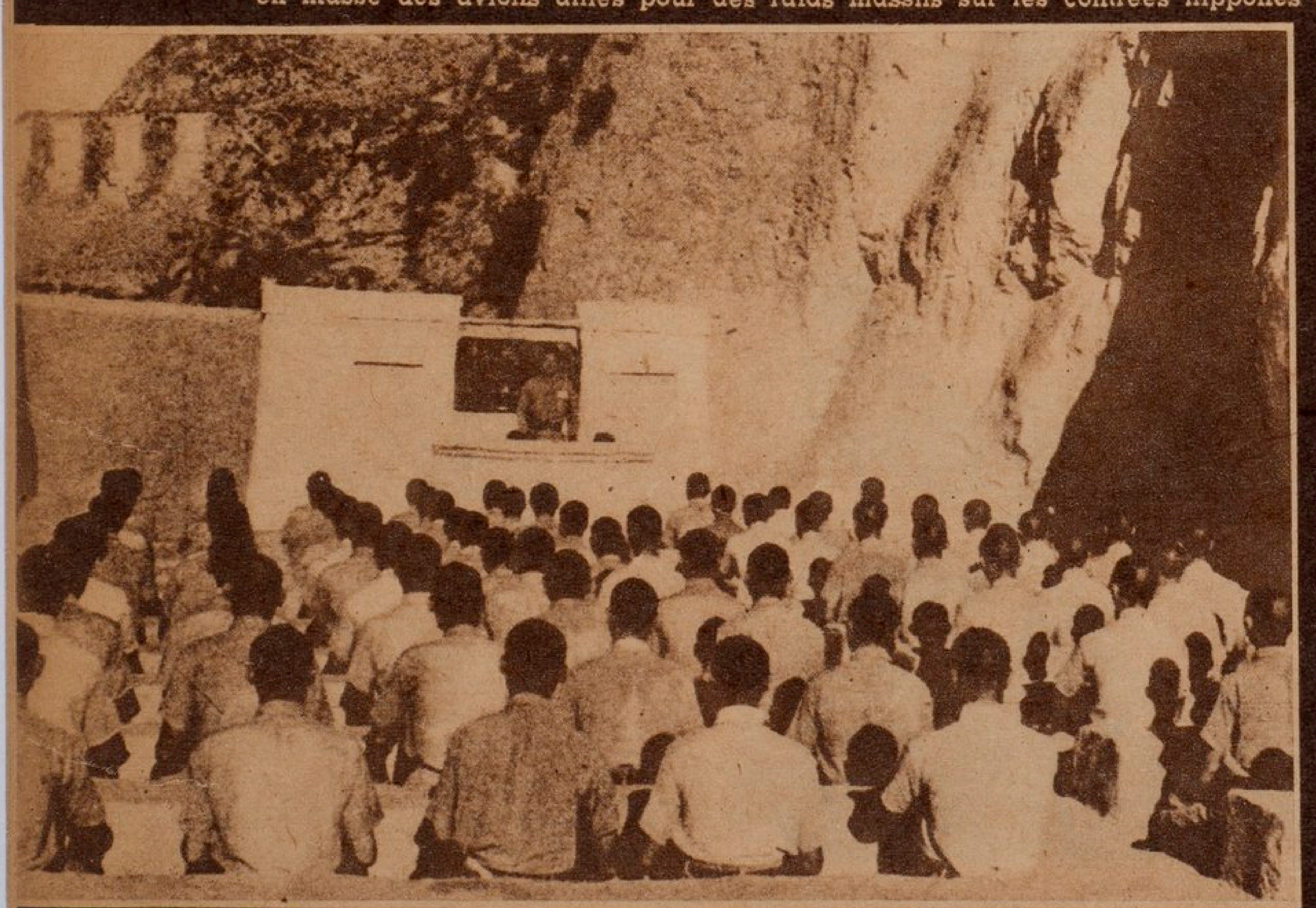
Réunis dans les jardins de l'ambassade britannique, Sir Miles et Lady Lampson n'ont de plus grande joie que d'être en compagnie de leur enfant.

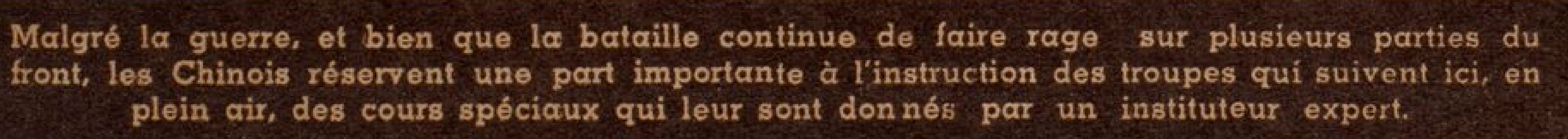
TCHANG-KAI-CHEK CONTRE-ATTAQUE...

U. R. S. S.
MANCHOURIE
KIRIN
MONGOLIE
DESERT du GOBI
SINKIANG
DESERT de TAKLA MAKAN
MONGOLIE MERIDIONALE
NINGSIA
JEHOL
LIAONING
MER du JAPON
COREE
JAPON
CHINGHAÏ
SHANSI
SHANTUNG
MER JAUNE
CHINE
SIKANG
HONAN
KIANGSU
HUPEH
SZECHWAN
CHEKIANG
INDES
BIRMANIE
HUNAN
KIANGSI
KWEICHOW
YUNNAN
KWANGSI
FUKIEN
KWANGTUNG
MER de CHINE
FORMOSE (TAIWAN)
INDO CHINE
HAÏNAN
GOLFE du BENGALE
THAÏLAND
LUZON
Vladivostok
Nagasaki
Shanghaï
Kinhwa
Chungking
Hankow
Nanking
Peiping
Tientsin
Port Arthur
Canton
Hong-Kong
Hanoï
Haïphong
Rangoun
Mandalay
Lhasa
650 Milles
1450 Milles
600 Milles

LEGENDE
OCCUPATION JAPONAISE
CHEMINS DE FER
ROUTES PRINCIPALES
FLEUVES
FRONTIÈRES
LE GRAND CANAL
LA GRANDE MURAILLE

Carte de la Chine représentant la situation réciproque des troupes du maréchal Tchang-Kaï-Chek et de celles du Japon. Les hachures indiquent les territoires occupés par les Nippons. Les troupes chinoises ont lancé dans la région de Kinhwa, capitale de Chekiang, une vigoureuse contre-offensive tendant à l'occupation de cette ville d'une importance stratégique primordiale. En effet, la distance qui sépare Kinhwa de Nagasaki est sensiblement plus courte que celle allant de Vladivostok à la grande ville japonaise. C'est donc de là que pourraient partir en masse des avions alliés pour des raids massifs sur les contrées nippones qui seraient, ainsi, sans cesse soumises à la menace de raids aériens d'envergure.





Malgré la guerre, et bien que la bataille continue de faire rage sur plusieurs parties du front, les Chinois réservent une part importante à l'instruction des troupes qui suivent ici, en plein air, des cours spéciaux qui leur sont donnés par un instituteur expert.



Des troupes chinoises, sous le commandement du lieutenant général américain Joseph Stilwell, défendent hardiment, d'une tranchée, le passage d'une rivière par les troupes ennemies.

L'AME DE LA CHINE

Owen Lattimore, auteur du passionnant article que nous reproduisons de l'« American Magazine », est un expert des questions chinoises. Le président Roosevelt l'a désigné pour occuper le poste de conseiller politique auprès du généralissime Tchang-Kaï-Chek. Lattimore fut élevé en Chine, où son père, un professeur, s'était installé depuis de longues années. Il y a passé la plus grande partie de son existence. Homme d'affaires et journaliste, Owen Lattimore connaît à la perfection le chinois ainsi que plusieurs dialectes qui sont parlés dans cet immense pays. Dans les lignes qui vont suivre, il apporte au monde européen le message le plus vibrant de cette guerre.

Nous avons souvent sous-estimé la Chine, et cela nous a coûté cher. Nous nous sommes dit à plus d'une reprise : « Si le Japon n'est même pas capable de venir à bout de la Chine, comment peut-on penser un seul instant qu'il osera s'attaquer à la puissance des Etats-Unis ? » Avec une mentalité pareille, nous nous sommes directement acheminés vers les désastres de Pearl Harbour et du Pacifique sud.

Ne recommençons pas les mêmes fautes. Nous devrions étudier de près cette vieille nation, qui actuellement combat avec l'énergie d'un géant blessé qui s'éveille.

La Chine, dont la surface est d'un tiers plus grande que celle des Etats-Unis, a une population de 450 millions d'âmes. Un pays immense, portant partout les marques d'une civilisation antique, mais, hélas ! non préparé pour la guerre moderne. Une contrée comptant des milliers de fermes rudimentaires, mais ne possédant que quelques usines, presque toutes concentrées près des villes côtières, actuellement contrôlées par les Japonais.

L'« INCIDENT » SINO-JAPONAIS

En 1937, deux ans avant la déclaration de guerre en Europe, le Japon lâcha son armée mécanisée contre un voisin apparemment désarmé. Ce fut la première **blitzkrieg**. Très vite, l'armée du Mikado s'empara de plus d'un quart du territoire chinois, peuplé de près de la moitié de la population, comprenant toutes les grandes villes, les terres les plus riches, et pratiquement la totalité des installations industrielles et des voies ferrées. Les armées chinoises qui se battaient désespérément furent battues et rejetées en arrière ; l'aviation chinoise fut balayée du ciel ; les richesses chinoises furent saccagées et ravies.

Le Japon s'attendait à voir la Chine s'effondrer. Le reste du monde également prévoyait une fin rapide. Mais la vaillante nation continua à combattre. Des millions d'hommes, presque sans armes, surent découvrir et appliquer une méthode adéquate de défense. Graduellement, l'invincible avance ennemie fut freinée ; la puissante armée japonaise dut un beau jour s'arrêter, pour être ensuite légèrement repoussée.

La Chine a accompli cet exploit incroyable. Ce fut là un des actes les plus héroïques et dramatiques de l'histoire humaine.

Des installations entières furent transportées vers l'intérieur, à l'aide de moyens de communications des plus rudimentaires ; des migrations en masse furent effectuées à travers tout le pays ; des guérillas sans fin harcelèrent les arrières des lignes ennemies ; des techniciens réussirent à découvrir de nouvelles sources de richesses naturelles ; des centaines de petites « usines de poche » furent créées dans des cavernes ou des forêts ; des dizaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants acceptèrent un sacrifice total pour assurer la renaissance de la Chine.

UNE RESOLUTION FAROUCHE

Récemment, quelque part en Chine du Sud, je regardais des hommes qui fabriquaient des fusils dans une caverne. Avec les fréquentes incursions aériennes ennemies, c'était là le seul endroit qui mît les machines à l'abri. Les parois de la caverne étaient suintantes d'humidité. Les hommes étaient obligés de travailler sous des bâches.

L'un des ouvriers les plus adroits était un jeune garçon de 14 ans. Il me raconta qu'il était venu d'une ferme située dans le nord-est de la Chine. Il y a deux ans, les Japonais envahirent la région. La ferme fut incendiée, ses parents tués. Le jeune homme réussit à s'enfuir. Il rampa à travers les lignes ennemies et, après une marche de 3.200 kilomètres, réussit à atteindre l'endroit où nous nous trouvions.

Aujourd'hui, cet ancien garçon de ferme est parvenu, par sa seule volonté, à devenir un mécanicien de première force. Pendant la nuit, il étudie la mécanique, à l'école instituée par le gouvernement. Chaque petite usine de Chine est actuellement un institut d'entraînement technique.

Ce garçon, avec son expérience, est une expression vivante de la Chine d'aujourd'hui. Des millions d'autres jeunes gens ont, comme lui, traversé les lignes japonaises pour venir s'enrôler ou bien prendre part à la production d'armements. Des millions d'hommes, violant l'impénétrabilité des régions jusqu'alors inexplorées de la Chine occidentale, ont découvert des nouvelles sources de charbon, de pétrole, de fer et de métaux qui permirent la continuation de la guerre.

Les Japonais se sont emparés de toutes les régions industrielles de la Chine. Mais ils ne sont pas parvenus à mettre la main sur toutes les usines chinoises. 150.000 tonnes de machines et d'outillage industriel furent transportées dans la partie du pays non occupée. Halées au long des fleuves, chargées sur des véhicules rudimentaires, transportées par-dessus les montagnes, portées à dos d'homme, ces installations vitales purent être finalement placées en lieu sûr.

La Chine s'en servit comme d'un noyau autour duquel vint se cristalliser la nouvelle industrie nationale. Le gouvernement chinois a encouragé la création de milliers de petits établissements, employant un personnel allant de six à une centaine d'ouvriers. C'est ainsi que du néant, en pleine guerre, à l'ombre de la défaite, la Chine a accompli le tour de force de donner naissance à une industrie capable d'entretenir une armée de 3.000.000 d'hommes.

L'ARMEE DE TCHANG

Cette armée, ne pouvant opposer aux tanks et aux avions japonais que des fusils et des baïonnettes, souffrit des défaites cruelles et des pertes énormes. Mais, grâce à la stratégie et à la sagesse de commandement de Tchang-Kaï-Chek, elle ne fut jamais détruite ou mise en déroute. Elle ne fut jamais la proie de la panique. Elle ne fut jamais encerclée.

Tchang se rendit parfaitement compte qu'avec les armes dont ils disposaient, ses soldats ne pouvaient songer à tenir tête à l'envahisseur dans les plaines côtières de la Chine. Il combattit, effectua des retraites, « écorcha la terre » (les Russes ont pris là de fameuses leçons) et continua à combattre. Comme il aime dire : « J'ai échangé de l'espace contre du temps ».

Puis, quand il eut atteint les collines et les montagnes aux flancs boisés, où les tanks et les camions japonais ne pouvaient pas opérer, où ses hommes pouvaient s'abriter contre les essaims d'avions ennemis, il tint bon. Il tient toujours, immobilisant des effectifs ennemis imposants. Mais il est incapable de déclencher une grande contre-offensive faute de tanks, d'avions et d'artillerie. Il est en mesure, néanmoins, de lancer des offensives locales. Il y a quelques mois, à Changsha, il infligea aux Japonais leur plus sanglante défaite de cette guerre.

Il montra comment il fallait s'y prendre pour briser net les attaques d'infiltration chères aux Nippons ; il transforma les avances ennemies en pièges où les soldats du Japon mouraient par milliers. Lentement, il apprit à connaître les méthodes, les habitudes et les faiblesses de la machine militaire japonaise.

Mais ce n'est pas seulement la capacité du commandement qui sauva la Chine. Elle aurait été irrémédiablement perdue si son peuple n'avait pas été uni et encouragé par la doctrine de base de Tchang :

« Un homme combat mieux pour acquérir quelque chose que pour conserver un bien déjà acquis. L'objectif doit être un idéal simple et compréhensible, comme la liberté. »

Il n'est pas possible de défendre un territoire si les forces armées et la population civile ne coopèrent pas, ayant le sentiment d'une pleine solidarité et participant à parts égales à la défense.

La politique de Tchang a été telle que chaque Chinois, soldat ou civil, sent qu'il combat pour quelque chose, pour une Chine meilleure, pour une vie plus décente que celle qu'il a connue jusqu'à maintenant, pour lui-même et pour ses descendants, pour le bonheur du monde. Chaque citoyen chinois sent que la grande cause dont il a pris la défense est positive, et se considère comme honoré d'avoir le privilège de combattre pour cet idéal.

LE GENIE CONSTRUCTEUR DE LA CHINE

Plusieurs Occidentaux considèrent les Chinois comme « une race à part ». Certains prétendent que les Chinois ne peuvent pas comprendre la mécanique, qu'ils ne peuvent pas combattre sous la pluie, ou bien qu'ils sont incapables d'effectuer un travail à rebours.

Ces idées préconçues sont insipides. J'ai passé toute ma jeunesse avec des Chinois. Plus tard j'ai travaillé parmi eux comme homme d'affaires et comme journaliste. Avec eux, j'ai voyagé sur les routes et les pistes qui mènent aux Indes et en Russie. Je n'ai jamais eu l'occasion de découvrir une différence quelconque avec nous. J'ai connu des Chinois agriculteurs, professeurs, hommes d'Etat, soldats et savants. Ils sont aussi bien doués que leurs collègues du reste du monde.

Mais ce n'est que lorsqu'ils se sont trouvés devant les dures réalités de la guerre que les Chinois ont compris que leur nation était condamnée s'ils ne faisaient un gros effort vers la science et la technique moderne. La Chine veut préserver les traditions de sa philosophie antique, mais en même temps tirer profit des derniers perfectionnements dûs à la science.

Avec les moyens dont elle dispose, elle a fait des miracles. Malgré la carence de son industrie, elle fournit à ses armées de la nourriture, des vêtements, des couvertures, des fusils, des mitrailleuses, des grenades à main et des mortiers de tranchées. Elle ne possède pas d'outillage pour la construction d'avions, de tanks et d'artillerie lourde, qui lui permettraient de prendre l'offensive contre l'armée mécanisée du Japon.

La Chine a été obligée de créer de toutes pièces les installations productives dont elle dispose à l'heure actuelle. Cela laisse à méditer sur ce que nous pourrions accomplir si nous étions animés du même esprit.

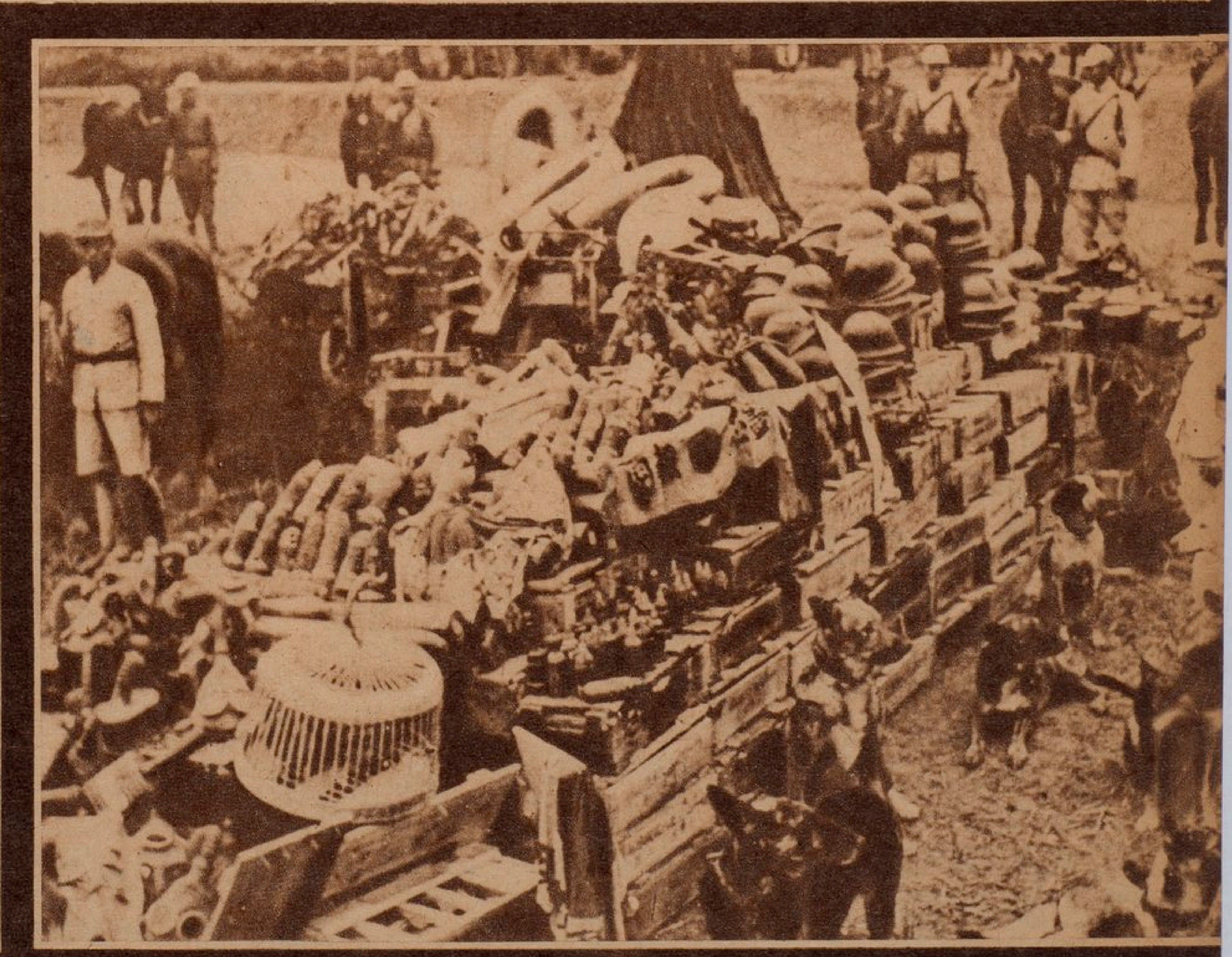
La Chine s'est particulièrement distinguée par les exploits effectués par sa main-d'œuvre humaine. Des centaines, des milliers, des millions de travailleurs chinois sont capables d'accomplir de grandes choses, en ne disposant que de pics, de pelles, de carrioles et de paniers. C'est ce génie constructeur, combiné avec une volonté de fer, qui a sauvé la Chine.

Pendant que l'armée et la flotte japonaises s'emparaient de tout le littoral chinois, le gouvernement de Tchang-Kaï-Chek, se rendant compte que le pays allait être coupé du reste du monde, eut l'idée d'aménager la

(Lire la suite en page 12)



Depuis plus de cinq ans, les Chinois résistent d'une manière admirable aux assauts répétés des troupes nippones. Et le drapeau chinois flotte encore fièrement dans de vastes contrées que l'adversaire n'a pu, malgré tous ses efforts, conquérir.



Dans la lutte qu'ils mènent âprement contre l'envahisseur, les Chinois assènent de rudes coups à l'adversaire. Voici un riche butin pris à l'ennemi par les troupes du maréchal Tchang-Kaï-Chek.



TCHANG-KAI-CHEK POETE !

Le leader de la Chine libre, Tchang-Kaï-Chek, est poète à ses heures. On cite souvent de lui, en Chine, des vers qu'il écrivit au bas de l'une de ses photos offerte à un cousin. Tchang-Kaï-Chek était alors un jeune officier qui rêvait de libérer ses compatriotes du joug de la monarchie absolue. Il partit pour le Japon où il poursuivit ses études militaires. Un cousin lui demanda sa photo. Il la lui adressa avec des vers dont voici la traduction :

« Je n'ai aucune ambition personnelle ;
« Je ne brigue aucun honneur ou grade militaire ;
« Mais mon voyage à l'étranger n'a qu'un but,
« Un seul but : servir la Chine,
« Et revenir avec un espoir de plus à mettre au service de ma Patrie bien-aimée ! »
Le patriote perçait donc toujours derrière le poète et l'officier.

fameuse route de Birmanie. Les ingénieurs européens et américains jugèrent la tâche au-dessus des forces du peuple chinois et fixèrent la durée des travaux à trois ou quatre ans au minimum.

— Nous ne pouvons pas attendre, dit Tchang-Kaï-Chek.

Quelques semaines plus tard, les travailleurs chinois prirent possession par milliers de la jungle et des montagnes.

Ils étaient mal nourris et mal protégés. Des milliers moururent dans des accidents ou à la suite des fièvres pernicieuses qui infestaient la région. Ils travaillèrent sans outils. Ils arrosèrent littéralement la route de leur sueur et de leur sang.

Mais la route de Birmanie fut achevée en seize mois, la moitié du temps prévu par les experts étrangers.

Aujourd'hui, la route de Birmanie est perdue. Les ravitaillements voyagent péniblement à travers les jungles qui couvrent le nord de l'Inde. Entre temps, les Chinois, patiemment mais avec une énergie égale, se sont attelés à la construction d'une nouvelle route passant par la province d'Assam, qui est sur le point d'être terminée.

UNE BASE CONTRE LE JAPON

Est-ce que la Chine peut combattre sans la route de Birmanie et sans la route de l'Assam ? Certainement. Elle peut continuer à combattre indéfiniment, tant qu'elle se cantonne dans une guerre défensive. Mais, dans ce cas, elle ne pourra pas nous aider, car elle se trouvera dans l'impossibilité, vu le manque d'armements modernes, de lancer une grande offensive contre le Japon.

Si un jour nous devons bombarder le Japon à partir de la Chine, nous aurons besoin d'aérodromes parfaitement aménagés. Est-ce que les Chinois sont capables de construire ces bases ?

Tchoung-King, la capitale de la Chine en guerre, se trouve perchée dans une région montagneuse. La ville ne possédant pas de voie ferrée, l'aménagement des aérodromes fut, depuis le premier jour, absolument indispensable. Il fut très difficile de trouver une surface plane. Le seul emplacement disponible était une étendue de sable près de la rivière, souvent immergée par le flux. C'était là un problème à première vue insoluble. Les Chinois en vinrent à bout : ils pavèrent l'étendue de sable avec de gros blocs d'un mètre cube chacun qu'ils transportèrent à dos d'homme des carrières. La montée de l'eau couvre parfois la surface d'atterrissage, mais elle ne peut pas ébranler les gros blocs. L'aérodrome est là, toujours solide, lorsque l'eau se retire.

En d'autres régions, les Chinois ont établi des terrains d'aviation à flanc de montagne. Une colline se dresse sur la route des ouvriers chinois ? Qu'à cela ne tienne. Cinq mille, dix mille hommes prennent d'assaut la hauteur, piochent, bêchent, et la transportent ailleurs dans des paniers !

Fournissons les avions, la Chine se chargera de nous fournir les bases. Ceux qui rêvent de pouvoir employer Vladivostok oublient que les bases chinoises se trouvent à moins de cinq cents milles de Nagasaki et à portée de Tokio. **Les bases de Chine sont bien meilleures que celles de l'U.R.S.S., parce qu'elles sont situées sur le flanc de toutes les lignes de navigation permettant aux Japonais de communiquer avec le Pacifique sud.**

Cette guerre a déraciné des populations entières, elle a détruit des familles, elle a tué ou blessé des millions de Chinois. Mais elle a contribué à la création de l'unité chinoise. Les grands mouvements migrateurs de civils et de troupes ont permis à toutes les populations du grand empire de se connaître.

L'AME DE LA CHINE

Les Chinois ont acquis une nouvelle attitude de responsabilité solidaire et de discipline unitaire. Leurs âmes se sont trempées. L'année dernière, à Tchoung-King, nous avons connu huit jours de bombardements aériens ininterrompus. Je n'ai jamais vu un peuple aussi calme et aussi courageux. A chaque alerte, même les petits enfants rassemblaient leurs biens et allaient tranquillement occuper les places qui leur étaient assignées. Pas une plainte, pas un cri, lorsque les bombes sifflaient et explosaient sourdement.

Ces gens-là sont décidés. Ils savent que de terribles épreuves les attendent encore. Ils se souviennent des paroles du généralissime après les premiers revers essuyés par les Nations Unies : « Vous avez souffert pendant quatre années et demie pour vous-mêmes. Préparez-vous à souffrir encore plus longtemps pour vos alliés. » Ils ont accepté cette proposition parce qu'ils savent qu'ils combattent pour une Chine meilleure et un monde meilleur.

Lorsque, le 8 décembre 1941, Tchang-Kaï-Chek apprit l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la Hollande à ses côtés, il ne dit pas : « Maintenant, je pourrai avoir de l'aide », mais : « Comment pourrai-je aider mes nouveaux alliés ? »

Voici quel est l'esprit qui règne en Chine. Il est très proche du nôtre, et nous ne devons pas cesser de l'honorer le jour où nous vaincrons la guerre. Il nous aidera à l'élaboration d'une paix vraiment équitable.

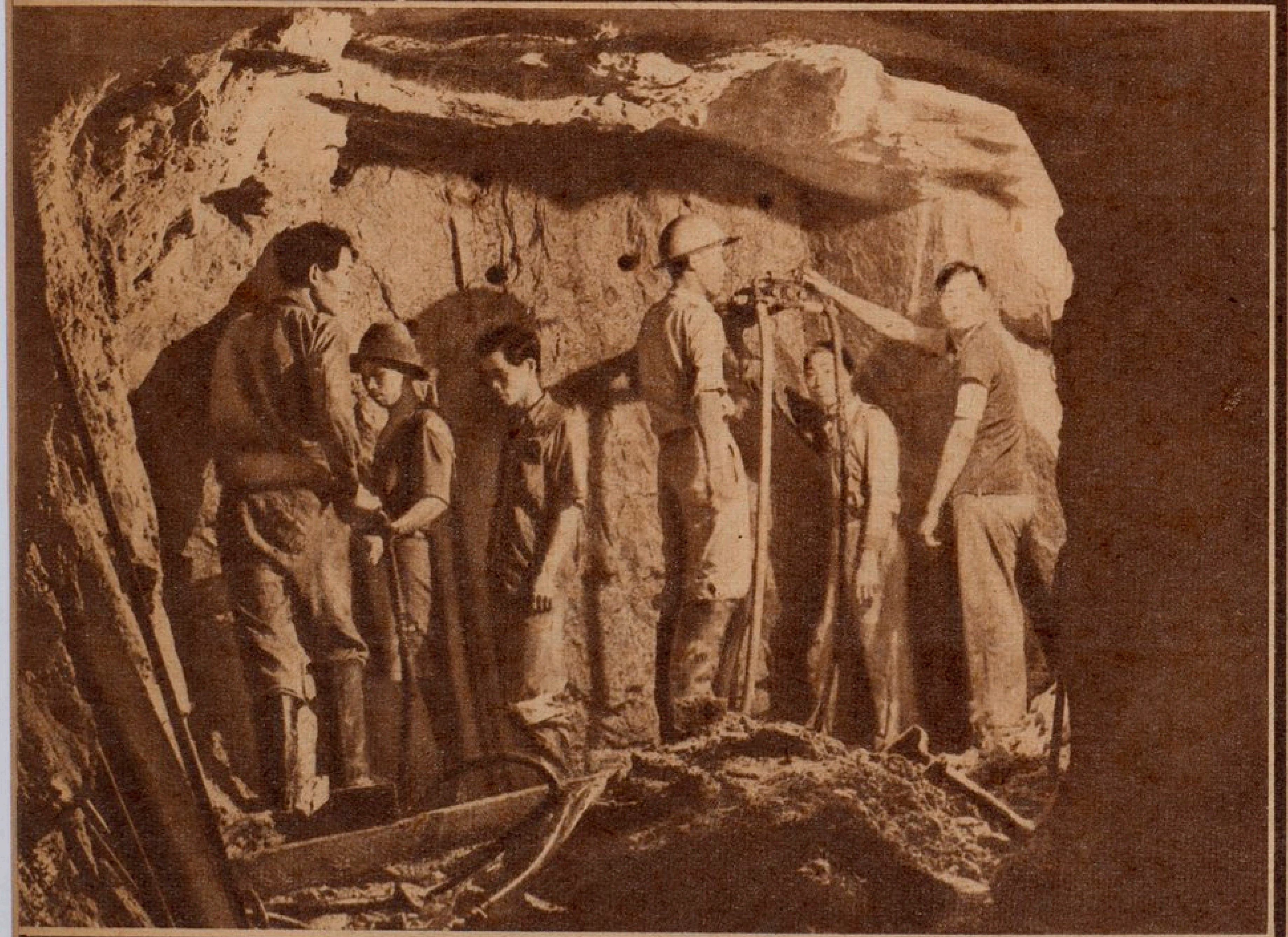
COMMENT L'ANGLETERRE SAUVA SUN-YAT-SEN

Que serait devenue la Chine si son rénovateur Sun-Yat-Sen n'avait pas réussi son coup d'Etat et fait de son pays un Etat moderne ? Et que serait devenu Sun-Yat-Sen si le gouvernement anglais ne lui avait pas sauvé la vie ?

Sun-Yat-Sen se trouvait à Londres, au début de ce siècle, lorsque le gouvernement chinois, ou plutôt l'Empereur, décida de le supprimer. Un ordre secret fut envoyé à l'ambassade de Chine à Londres, qui manda Sun-Yat-Sen et l'arrêta. Le gouvernement anglais intervint pour empêcher que le jeune homme fût expédié en Chine où l'attendait une mort certaine. Les démarches du Cabinet britannique aboutirent à sa mise en liberté.

C'est en 1911 que Sun-Yat-Sen rentra de son propre gré en Chine où il fomenta la révolution qui devait amener l'instauration de la République.

Tchang-Kaï-Chek était alors un étudiant plein d'enthousiasme et d'idéal patriotique. Il se rallia au leader républicain, épousa sa belle-sœur et le voilà aujourd'hui continuant l'œuvre de son maître.



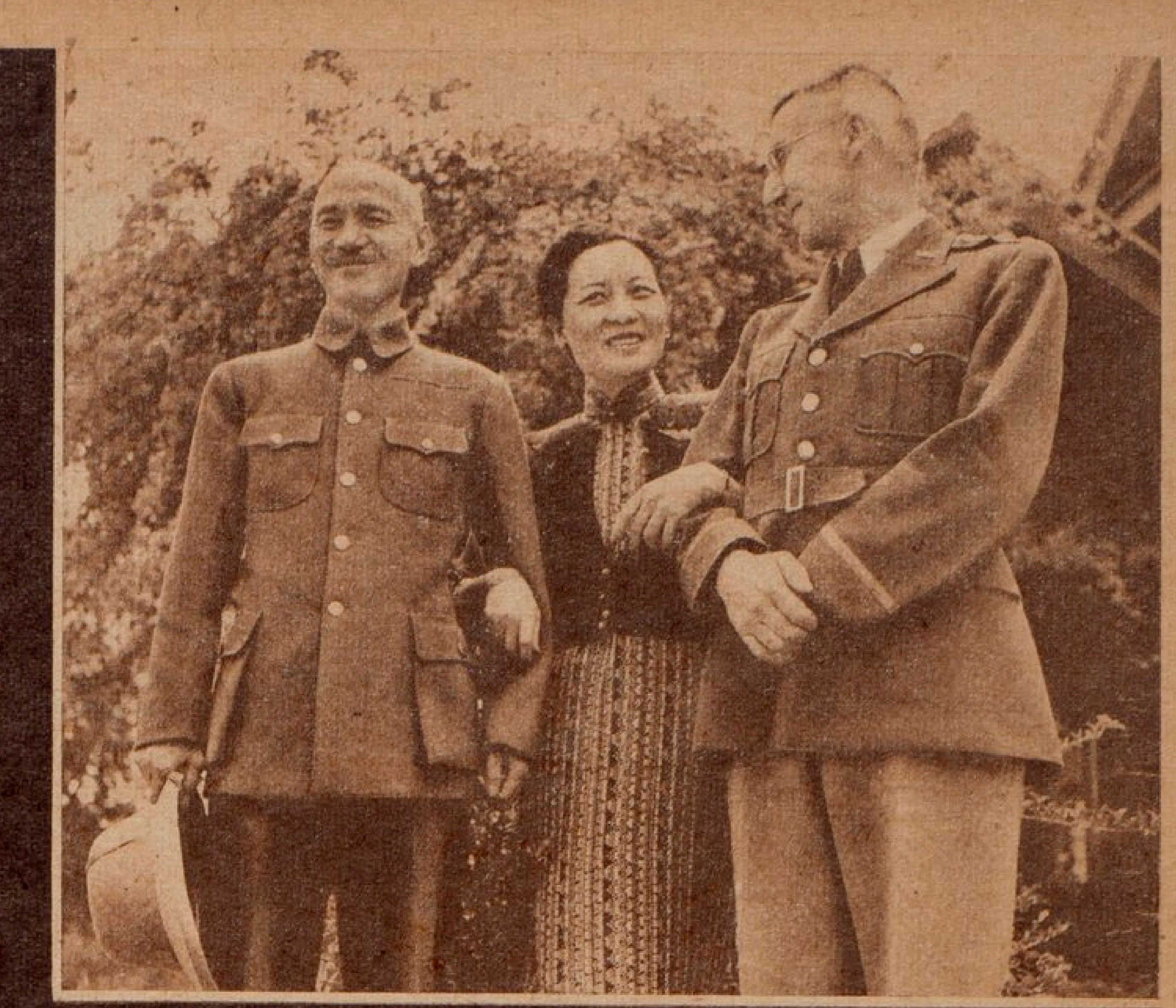
Les Chinois se servent des rochers comme abris contre les raids effectués par l'aviation ennemie. C'est là que la population civile pourra se réfugier efficacement durant les alertes. Quelques soldats chinois en train de creuser dans le roc des cavernes protectrices.



Les troupes chinoises, dans un magnifique mouvement de contre-offensive, ont infligé de rudes coups à l'adversaire et, sur toutes les parties du champ de bataille, lui ont fait subir de lourdes pertes. Voici quelques artilleurs chinois sur une partie avancée du front.



Ce jeune pilote chinois, le premier à être entraîné aux Etats-Unis, est un symbole bien vivant de la volonté des Chinois de combattre jusqu'à la libération de leur territoire. Debout devant son avion d'entraînement américain, il n'a qu'un désir : celui de voler au plus tôt au-dessus des villes japonaises



Mme Tchang-Kaï-Chek, entre le généralissime des forces armées chinoises et le lieutenant général Stilwell, commandant des forces alliées en Birmanie et en Chine du Sud.

LA CHINE A MONTRE LE CHEMIN...

nous dit M. TANG WU

CHARGE D'AFFAIRES DE CHINE EN EGYPTE

Lorsqu'il parle de son pays, M. Tang Wu, chargé d'affaires de Chine en Egypte, ne parvient plus à conserver son impassibilité orientale. L'intonation de sa voix, la chaleur inaccoutumée de ses gestes laissent transparaître l'émotion. A l'instar de quatre cent cinquante millions d'hommes qui peuplent l'immense territoire chinois et qui combattent sous les ordres du généralissime Tchang-Kaï-Chek, M. Tang Wu aime passionnément sa patrie, et il est clair qu'il est prêt à tout sacrifier pour la libération du sol chinois foulé par la botte japonaise.

— Pensez-vous, Excellence, que la Chine pourrait empêcher le Japon d'attaquer l'U.R.S.S., si les Nations Unies parvenaient à augmenter considérablement l'importance des renforts qu'elles font parvenir au généralissime ?

— Avant de répondre directement à votre question, permettez-moi d'attirer votre attention sur un fait existant : la Chine empêche déjà le Japon de lancer son armée de la Mandchourie à travers la frontière sibérienne. Depuis plus de cinq ans, plus d'un million de soldats du Mikado sont cloués au sol chinois, ayant à faire face au continuel harcèlement de nos armées. Mais il est évident que si une quantité toujours croissante d'armements modernes nous parvenait, nous pourrions rendre impossible toute action nippone dans le nord de l'Asie.

— Qu'entendez-vous par « armements modernes » ?

— Avions, artillerie lourde et tanks. Les récentes victoires de Kiang-Si et de Chekiang, remportées par les armées chinoises, ont démontré toute la valeur d'un appui aérien adéquat. L'aviation américaine est intervenue efficacement dans ces combats et a contribué dans une certaine mesure au succès.

— Pensez-vous qu'au cas de guerre entre le Japon et l'U.R.S.S., les armées chinoises attaqueraient la Mandchourie ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Et il est plus que probable que Tokio hésite à donner l'ordre de marche à son armée mandchoue, de peur d'ouvrir un théâtre d'opérations à double front.

— Vous avez tout à l'heure parlé de l'importance de l'aide aérienne. Pouvez-vous nous donner quelques renseignements au sujet des aviateurs chinois et de leurs aptitudes ?

— Je suis particulièrement heureux que vous m'ayez posé cette question. Il y a quelque temps, plus de cent jeunes gens chinois furent envoyés aux Etats-Unis, où ils reçurent un entraînement intense. Ils suivirent tous les cours que l'armée américaine donne aux cadets aviateurs des Etats-Unis. Leur instruction terminée, ils rentrèrent en Chine, en passant par Le Caire. J'eus ainsi l'occasion de m'entretenir avec eux. L'un de leurs chefs m'apprit que sur 50 candidats qui se présentèrent aux épreuves finales, un seul fut éliminé, et pour cause de maladie. Songez que le pourcentage moyen d'échecs, à ces épreuves extrêmement dures, varie de 25 à 35 pour cent. Dans un autre centre d'entraînement, toujours aux Etats-Unis, une équipe chinoise remporta le premier prix de tir aérien.

Nos aviateurs sont aussi bons que ceux qui servent dans les rangs de n'importe quelle aviation, alliée ou ennemie. Ils s'adaptent très rapidement aux appareils les plus modernes et difficiles à manier. D'ailleurs, il ne se passe pas de jour que l'aviation chinoise ne se couvre de gloire dans le ciel d'Extrême-Orient.

— Est-ce que les effectifs de bombardement qui opèrent en Chine sont uniquement chinois ?

— En très grande partie. Actuellement, quelques escadrilles américaines et un groupe de la R.A.F. coopèrent avec notre aviation de bombardement. Nos appareils de chasse sont pilotés également par un grand nombre de jeunes Chinois, qui combattent aux côtés des « Tigres Volants » de Claire Chenault.

— Pensez-vous que les récentes victoires remportées par les Chinois permettront aux Nations Unies d'entreprendre une guerre aérienne totale dirigée contre les îles japonaises elles-mêmes ?

— Certainement, et je dois ajouter que les Chinois ont déjà mené à bonne fin une grande partie de la besogne. Tous les emplacements reconquis, dans la région de Kinhwa, se trouvent à moins de 600 milles de l'archipel nippon.

— La Chine a lié son sort à celui des démocraties. Ses gouvernants mettent en application les fameux principes de Sun-Yat-Sen. Mais pourriez-vous nous indiquer quelles sont actuellement les tendances politiques des masses chinoises ?

— Eh bien, aussi paradoxal que cela puisse paraître, voici plus de vingt siècles que la Chine connaît les bienfaits du régime démocratique. Je sais, vous objecterez que l'autorité exercée par les empereurs n'avait rien de bien démocratique. Mais c'est justement là que réside le paradoxe. Car, depuis deux mille ans, la Chine vit démocratiquement sous des gouvernements apparemment autoritaires ; le grand principe de l'égalité a existé chez nous de tout temps. N'importe quel citoyen, quelle que soit sa condition, peut aspirer aux plus hautes charges, pourvu qu'il fasse preuve de qualités indispensables. Les emplois publics ont toujours été attribués, en Chine, à la suite d'examens impartiaux.

L'actuel gouvernement chinois continue à tendre vers la démocratie, en s'efforçant de la moderniser. Malgré les exigences de la guerre, le pouvoir exécutif est entouré de conseillers élus parmi toutes les classes de la population, et formant un Conseil Politique du Peuple. Cette organisation n'a pas de pouvoir législatif, mais ses avis sont toujours pris en considération par les gouvernants.

Et si vous étudiez un tant soit peu l'organisation politique de la Chine, vous constaterez que ces mêmes assemblées populaires élues se retrouvent dans toutes les subdivisions administratives du pays, jusqu'aux circonscriptions les plus petites : provinces, départements, districts, villes, villages et même hameaux.

— Quelles seront, d'après vous, les tendances économiques de la Chine après cette guerre ?

— Avec tous les malheurs qu'elle nous a apportés, la guerre a été pour la Chine un puissant stimulant. Les populations de l'immense nation ont appris, au gré des migrations, à se connaître, à réaliser l'importance d'une unité nationale absolument solidaire. Après la conclusion de ce conflit, après que les envahisseurs auront été refoulés vers la mer, le monde connaîtra bien d'exploits incroyables, dûs aux efforts patients et soutenus des Chinois. La Chine a finalement découvert l'importance des richesses naturelles dont son sol et son sous-sol abondent. Les industries créées à la faveur de la guerre connaîtront un développement considérable. Le niveau général de la vie connaîtra une amélioration telle que le paysan, le coolie, l'ouvrier chinois vivront sur le même pied que le paysan, le débardeur, l'ouvrier européens ou américains. Dépositaire d'une civilisation millénaire, la Chine est en pleine renaissance, et seule la guerre l'empêche de procéder actuellement à une reconstruction nationale sur une grande échelle.

— Quelles sont les garanties que la Chine demandera au Japon, après la victoire, pour assurer sa sécurité et empêcher toute nouvelle agression à l'avenir ?

M. Tang Wu réfléchit quelques instants avant de répondre à cette question.

— Lorsqu'en 1937 les Japonais se lancèrent à l'assaut de mon pays, le rideau fut levé sur le premier acte de la grande tragédie qui ensanglante le monde. Mais la résistance chinoise fut également le prélude à la résistance organisée que toutes les nations civilisées entreprirent quelques années plus tard pour s'opposer aux forces brutales du fascisme et du nazisme.

Si la Chine a combattu seule pendant quatre ans et demi avec tant d'acharnement, si elle est parvenue à tenir tête à un adversaire qui s'était préparé pendant deux décades à la guerre, ce fut grâce à sa foi inébranlable en la démocratie et en la justice. Au nom de la Démocratie, au nom de la Justice, le jour du règlement des comptes, la Chine prendra place parmi les Nations Unies victorieuses et, de concert avec elles, prendra part à l'organisation politique nouvelle du monde.

— Quelles sont les relations actuelles de la Chine avec le gouvernement de Vichy, après l'affaire indo-chinoise ?

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que les relations diplomatiques entre les deux gouvernements existent toujours.

— Dans quelle mesure, après la perte de la Birmanie, les ravitaillements alliés à la Chine continuent-ils à parvenir ?

— La route d'Assam, qui a été construite en un temps record, sera bientôt ouverte. Mais, entre temps, le trafic aérien entre l'Inde et la Chine a pris une extension considérable. Ne vous étonnez pas si je vous affirme que les quantités de matériel, transportées actuellement par avion jusqu'en Chine sont au moins égales à celles qui passaient à travers les lacets de la route de Birmanie.

Oui, l'avenir est à l'aviation. La conquête du ciel permettra à l'humanité d'accomplir vraiment de grandes choses...



M. Tang Wu, chargé d'affaires de Chine au Caire. Au mur, un portrait du maréchal Tchang-Kaï-Chek.



La végétation est rare dans la dépression de Kattara. Seules poussent de mauvaises herbes parsemées à travers les sables.



Le sol en est boueux et la vase n'est pas propice à la circulation de lourds véhi-



Deux soldats montent la garde dans une partie de la dépression que nul véhicule

LA DEPRESSION DE KATTARA

DEFENSE NATURELLE DE L'EGYPTE

Il est rare qu'un communiqué officiel paraisse sans citer la dépression de Kattara, qui joue, par sa position, un rôle capital dans le développement des opérations à l'Ouest.

Qu'est-ce donc que cette dépression à laquelle l'Egypte doit en grande partie son salut ?

Elle est située à mi-chemin, entre la vallée du Nil et les frontières de la Libye. Sa superficie est de 19.500 kilomètres carrés, soit à peu près celle de la Basse-Egypte et des lacs. La profondeur moyenne de la dépression est de 60 mètres, mais elle atteint, dans certains endroits, 134 mètres. C'est la plus grande dépression au-dessous du niveau de la mer qu'on ait connue en Afrique.



La dépression de Kattara, qui s'étend sur une longueur de 100 kilomètres, offre un barrage naturel protecteur contre l'envahisseur. Située à une soixantaine de kilomètres au-dessous d'El-Alamein, elle est impraticable pour les véhicules et même pour les troupes.

La dépression de Kattara semble être l'œuvre des vents. Les sables ont été emportés au loin, et formèrent une suite de dunes immenses, dont quelques-unes constituent des chaînes ininterrompues n'ayant pas moins de 100 kilomètres de longueur. Autour de la dépression, et lui servant de cadre, sont demeurés les rochers et les calcaires dont quelques-uns s'élèvent à plus de 300 mètres au-dessus du fond de la dépression. C'est surtout au nord et à l'ouest que ces falaises revêtent un aspect des plus impressionnants.

On sait que S.E. Hussein Sirry pacha, ancien Président du Conseil, lorsqu'il était encore sous-secrétaire d'Etat aux Travaux Publics, a conçu un projet audacieux, tendant à exploiter la dépression de Kattara dans un but d'utilité publique. Il s'agissait de faire parvenir l'eau de la mer, par deux canaux, jusqu'à la dépression, et d'en tirer aussi une force électrique suffisante pour faire fonctionner les pompes, les chemins de fer, les moteurs des fabriques, etc., dans le Delta et dans une partie de la Moyenne-Egypte, et de fournir aussi le courant nécessaire pour l'éclairage électrique.

La distance de la mer à la dépression de Kattara, dans sa partie est, n'est que de 65 kilomètres. Cette partie du désert forme un goulot qui a permis au général Auchinleck d'arrêter la ruée des troupes de l'Axe vers la vallée du Nil, dans les premiers jours de juillet dernier.



Parfois l'on rencontre un sol rocailleux et ingrat à côté de dunes surélevées.



Même à pied, un homme ne peut circuler à travers la dépression sans voir ses

J'AI SAUVE L'OR DE LA NORVEGE

Le premier réfugié à être évacué des pays qui furent successivement envahis par les armées allemandes fut l'or, qui constitue la richesse essentielle de chaque nation. Les lingots appartenant à la Pologne, au Danemark, à la Hollande furent mis en sûreté avant le commencement des opérations contre ces pays. L'or norvégien voyagea à travers tout le territoire, avant de pouvoir être embarqué sur un croiseur britannique qui le transporta jusqu'en Angleterre.

Bien avant le déclenchement des hostilités, les réserves d'or de l'Europe avaient été enfouies dans des caveaux voûtés, renforcés de béton et d'acier, pouvant défier impunément le choc de toutes les bombes.

Les lingots de la Banque de France se trouvaient placés dans une série de chambres fortes, aménagées à 25 mètres sous terre. La Banque Nationale de Belgique avait fait construire, à Ostende, des voûtes capables de résister à une bombe de 250 kilos. La Banque Nationale de Suisse enterra plus de 125 millions de livres sterling d'or, dans les flancs inaccessibles des Alpes.

Dix volontaires se chargèrent de transporter hors de Pologne les réserves de cette nation, se montant à Lst. 21.000.000. C'étaient de simples soldats, des employés, des mécaniciens, tous très jeunes. Faute de moyens de transports, ils durent charger leurs lingots précieux à bord d'autobus presque hors d'usage et, avec leur précieuse cargaison, se dirigèrent vers la frontière orientale. Ils voyageaient seulement de nuit, afin d'échapper à l'aviation et aux patrouilles allemandes. Arrivés à Brest-Litovsk, ils apprenaient par la radio que la Gestapo était sur leurs traces, que la route devant eux avait été bloquée. Ils revinrent à Varsovie. Vingt autres volontaires s'offrirent à transporter le précieux chargement jusqu'à la frontière roumaine. Mais leur itinéraire fut bientôt découvert et les routes qu'ils suivaient devinrent la cible des bombardiers à croix gammée. Ils quittèrent les grandes routes et se frayèrent un chemin à travers les champs. Ils franchirent un petit pont qui donnait accès au territoire roumain, avec seulement une demi-heure d'avance sur leurs poursuivants.

Finalement, ils parvinrent à faire pénétrer leurs lingots en Turquie. Là, les autorités leur demandèrent 6.000 livres sterling pour mettre à leur disposition un train spécial et une garde. Une société américaine accepta d'avancer la somme, l'or fut expédié en Syrie et, de là, embarqué sur des navires de guerre français.

C'est ainsi que les vingt et un millions de livres d'or de la Pologne purent échapper aux convoitises allemandes et arriver jusqu'en France.

Lorsque les armées de Hitler occupèrent Paris, l'or avait quitté les caveaux secrets de la Banque de France. Plus de 100.000.000 de livres voyagèrent à destination de l'Amérique à bord du croiseur « Vincennes » de la marine des Etats-Unis.

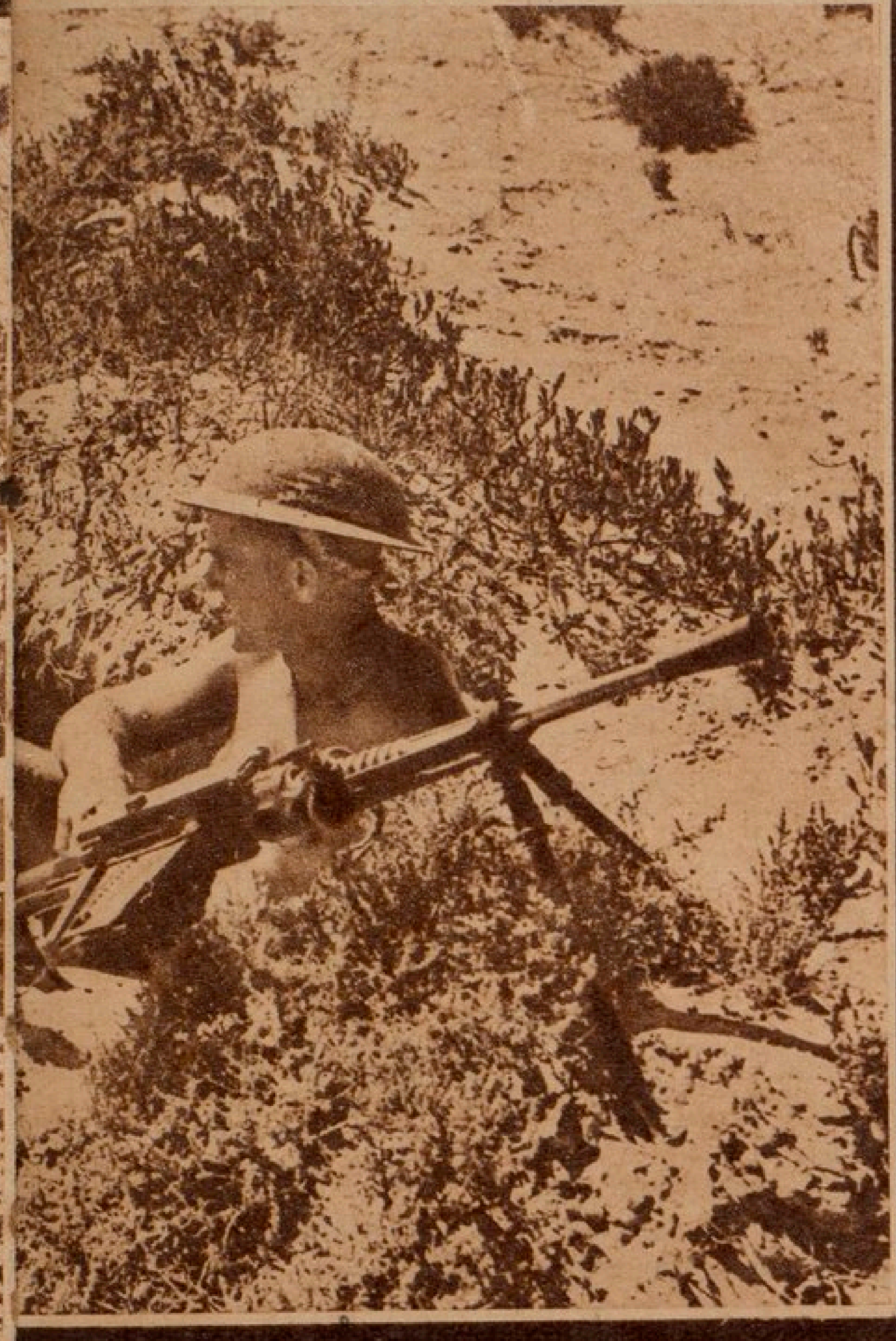
L'exode de l'or norvégien constitua une véritable épopée. Jusqu'à récemment, on ne sut pas exactement comment les réserves de la Banque de Norvège avaient pu quitter le pays soumis au contrôle total des Allemands.

Aujourd'hui, pour la première fois, un des hommes qui jouèrent un rôle actif dans cette aventure, Frédéric Haslund, raconte par le détail les péripéties des 1.500 caisses de lingots d'or, qui traversèrent le territoire norvégien dans toute sa longueur, avant de pouvoir être embarquées sur des navires britanniques, à destination de l'Angleterre.

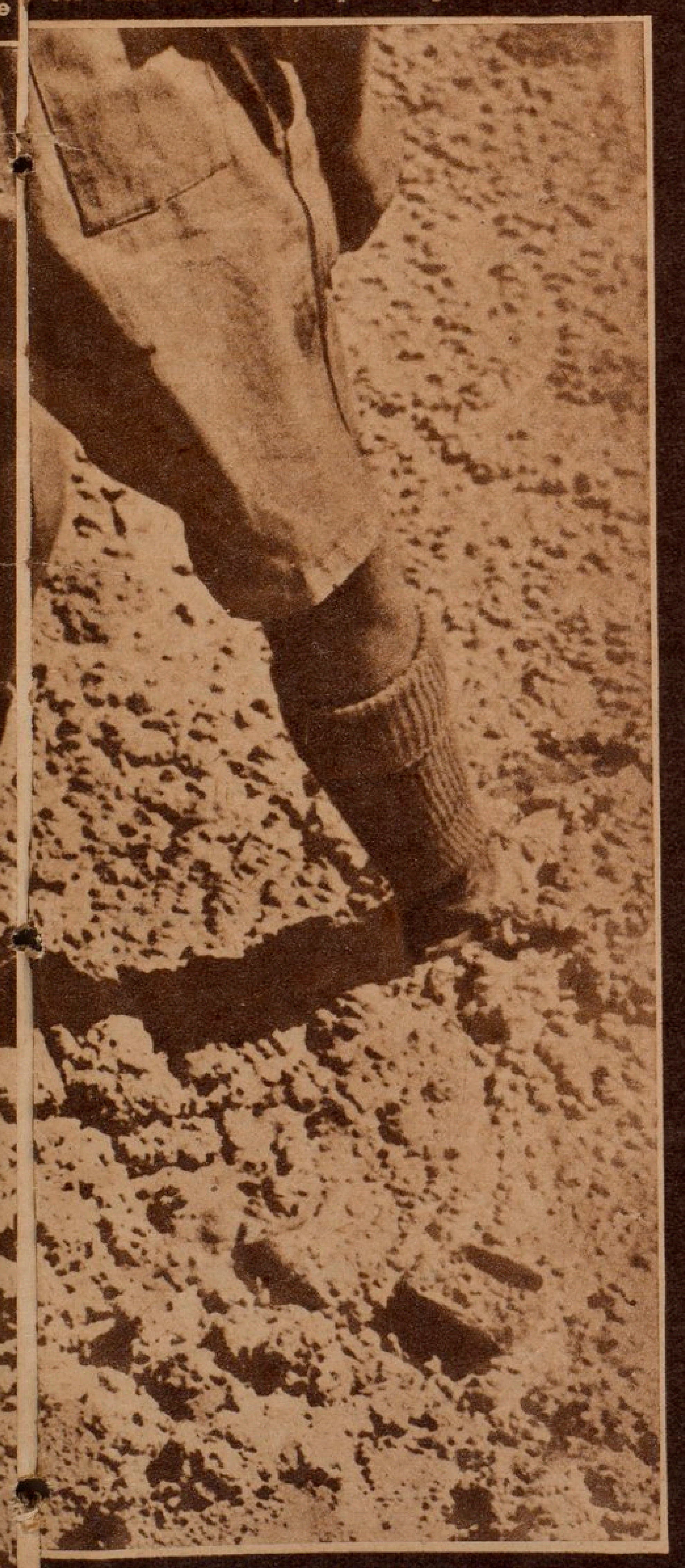
VOICI SON RECIT :



...cules qui auront tôt fait de s'enliser profondément dans les marais salants.



...ne peut traverser. Il leur a fallu s'enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux.



...chaussures s'enfoncer dans la vase. Imaginez ce qu'il en adviendrait d'un tank.

Il existe quelques chapitres de l'histoire de l'invasion de la Norvège qui n'ont pas encore été révélés au grand public. Aujourd'hui, on peut raconter par quels moyens nous sommes parvenus à mettre en sûreté la totalité des réserves d'or norvégiennes, sans perdre une seule once de notre précieux chargement. Malgré les rafales de mitrailleuses et les bombes de l'ennemi, nous déjouâmes toutes ses poursuites. Pour cette réussite miraculeuse, nous devons remercier tout le peuple de Norvège : les paysans et les pêcheurs, et surtout les conducteurs de camions qui plus d'une fois risquèrent leurs vies, et continuèrent à conduire leurs véhicules, sans se préoccuper des dangers qu'ils couraient jour et nuit.

L'ÉVACUATION EST DÉCIDÉE

L'évacuation immédiate des réserves d'or fut décidée lorsque la première alerte aérienne fut donnée, à minuit trente, dans la nuit du 8 au 9 avril 1940. Nous parvînmes à transporter tout le chargement jusqu'à une petite ville de la Norvège Orientale. Mais quelques jours après, le roi et le gouvernement étaient obligés de se réfugier plus à l'intérieur, et je reçus l'ordre de mettre l'or en sécurité à n'importe quel prix. Ceci était plus facile à dire qu'à faire. On m'avait confié la garde de 1.500 caisses pleines de lingots.

Au début, un train spécial fut mis à ma disposition. Pendant la nuit, nous roulâmes vers le nord à travers le Gudbrandsdalen. Mais à l'aube, notre convoi s'engagea sur une voie latérale et stoppa. Le conducteur venait d'apprendre que des parachutistes ennemis avaient atterri dans les montagnes, près du Trollitinder, et qu'ils bloquaient la ligne, entre le point où nous nous trouvions et la côte. Par bonheur, nos troupes eurent raison des parachutistes, et nous pûmes continuer notre voyage jusqu'à Andaalsnes.

Arrivés dans cette ville, nous étions en droit de penser que le pire était passé, mais d'autres épreuves, encore plus pénibles, nous attendaient. La ville se trouvait juste au centre de la zone de guerre, et nous fûmes obligés de nous enfuir en vitesse, jusqu'à une petite station à quelques milles plus loin. Nous demeurâmes là quelques jours et fûmes attaqués plusieurs fois par des avions ennemis. Quelle était la signification de ces bombardements ? Etait-ce simplement un hasard, ou bien les Allemands avaient-ils été informés de notre présence en cet endroit ? Une des dix bombes qui furent lâchées contre nous, atteignit en plein la voie ferrée. Des ingénieurs parvinrent à réparer le dommage. Le lendemain, à l'aube, nous retournâmes à Andaalsnes, où un croiseur britannique devait charger une partie de notre trésor. Mais le navire dut lever l'ancre après avoir pris à son bord 200 caisses seulement, nous laissant avec 1.300 coffres dans la zone dangereuse. Nous effectuâmes des préparatifs fiévreux pour embarquer cette quantité sur un croiseur qui devait encore arriver. Mais quelques heures plus tard, nous apprenions que l'ennemi avait défoncé les défenses norvégiennes et qu'il allait arriver d'un instant à l'autre.

Tous nos plans tombaient à l'eau, et nous nous trouvions dans l'obligation d'évacuer notre trésor une fois de plus. Cette tâche n'était pas facile à accomplir, mais j'eus la chance de trouver 26 camions qui devaient transporter des munitions. Les conducteurs, bien qu'ils eussent tenu le volant pendant vingt-quatre et certains pendant trente-six heures consécutives, se mirent à ma disposition. En un temps record, nos mille trois cents caisses furent chargées, et nous partîmes à destination de Molde. Le voyage dura vingt-quatre heures. Nous étions très inquiets, car les véhicules étaient destinés à supporter chacun une charge ne dépassant pas une demi-tonne, et nous avions été contraints à les surcharger de 2 et 3 tonnes d'or.

Pour ne pas constituer une cible trop facilement repérable, nous décidâmes de garder une distance de plusieurs kilomètres entre un camion et un autre.

L'ENNEMI NOUS BOMBARDE

Néanmoins, les attaques de l'ennemi ne se firent pas attendre. Nous nous mettions à couvert sous les véhicules. Trois ou quatre fois, les avions allemands revinrent à la charge, mais, à part quelques balles de mitrailleuse qui atteignirent les camions, notre colonne s'en tira indemne. Une maison, qui s'élevait au bord de la route, frappée par une bombe, vola en éclats.

Finalement, à notre grand soulagement, nous arrivâmes au bord d'un fjord. Nous laissâmes les camions sous le couvert d'un bois et goûtâmes, pour la première fois, quelques heures de repos. A la tombée de la nuit, nous transportâmes notre chargement de l'autre côté du fjord. L'opération nous prit six heures. Mais là, une autre épreuve nous attendait : le dégel avait couvert les routes d'une épaisse couche de boue glissante, dans laquelle nos camions enfonçaient profondément. Quatre véhicules durent être abandonnés. Leur chargement fut transporté et distribué sur les autres camions. Heureusement, malgré la surcharge, ils supportèrent le voyage.

Nous atteignîmes Molde avant l'aube; l'or fut placé en sécurité dans un caveau bétonné, gardé par des sentinelles.

Lorsque nous entrâmes dans la ville de Molde, c'était encore la localité que les voyageurs appelaient la « cité des roses », baignée par un soleil éclatant. Lorsque nous partîmes, quelques jours plus tard, le soleil éclatant n'éclairait qu'un amas de ruines fumantes. Les bombes avaient transformé les rues en des terrains ravagés par des crevasses profondes. Molde disparut en quelques jours...

Un autre croiseur britannique arriva dans cette partie de la Norvège qui n'était pas encore tombée aux mains de l'ennemi. Le roi et le gouvernement embarquèrent sur ce navire. Le commandant s'attendait à être attaqué par l'aviation ennemie d'un moment à l'autre. Nous ne pouvions songer à embarquer nos mille trois cents caisses sur le croiseur. Mais, quand même, je voulus tenter ma chance, et fis venir quatre camions chargés de dix tonnes d'or jusqu'au port. Trop tard : deux bombardiers attaquaient déjà le croiseur. Un tonnerre d'artillerie et d'explosions de bombes se déchaîna, et avant que j'eusse pu décharger un seul de mes camions, le navire levait l'ancre. De bord, je reçus les instructions suivantes :

— Essayez plus au nord. Faites votre possible !

Oui, mon possible, mon possible ! Ces mots résonnaient encore à mes oreilles lorsque je revins de mon désappointement désespérant. Nous devions agir avec la rapidité de l'éclair. Je donnai l'ordre de départ, et la colonne s'ébranla à travers les flammes qui achevaient de consumer les constructions de la ville.

NOUS EMBARQUONS L'OR ENFIN

Nous eûmes la chance de trouver un canot à moteur sur lequel nous transbordâmes le contenu des quatre premiers camions. Le reste de notre trésor devait être embarqué sur un chaland. Je venais de prendre ces dernières dispositions lorsqu'on vint m'apprendre que le canot à moteur avait été attaqué et que son capitaine avait donné l'ordre de rallier la côte, sachant que les Allemands bombardaient sans pitié toutes les unités, grandes ou petites, de la navigation norvégienne. Pour échapper à ces attaques, il nous restait une seule solution : embarquer l'or sur de petites chaloupes. Je réussis à en trouver quelques-unes. Le chargement dura toute la nuit, et aux petites heures du jour suivant, notre flottille mit le cap au nord. Pendant une semaine, nous naviguâmes dans le labyrinthe des îles près de la côte, ne sachant pas où se trouvait notre gouvernement, ignorant si l'ennemi connaissait notre position. Pendant le jour, nous accostions dans de petites criques, tâchant de nous donner l'air le plus innocent du monde. Un jour, j'aperçus un sous-marin allemand, à moins de vingt mètres de notre chaloupe. Nous fîmes semblant de ne pas nous apercevoir de sa présence, mais l'un de nos bateaux accosta et son équipage alerta les autorités norvégiennes par téléphone. Quelques heures plus tard, le submersible allait par le fond.

Finalement, nous arrivâmes à Tromsoe, où notre ministre des Finances me donna l'ordre d'aller en Angleterre avec les lingots d'or. Un navire britannique fut mis à notre disposition, et malgré plusieurs attaques de l'aviation ennemie, quelques jours plus tard, l'or de la Norvège était mis en sûreté dans les caves de la Banque d'Angleterre.

Ensuite, je reçus un autre ordre: celui d'accompagner le trésor jusqu'aux Etats-Unis.

Les réserves norvégiennes se trouvent actuellement en territoire américain, en un emplacement que je ne puis désigner.

Les Allemands ne purent, malgré leurs efforts, s'emparer de ce trésor qui servira désormais à la libération de mon pays.







Pour déjeuner avec Hedy Lamarr, deux cents invités ont payé chacun la coquette somme de cinq mille dollars, au profit des œuvres de guerre.

Vous pouvez être impeccable

EN UNE HEURE

Une heure de temps... Ce n'est, certes, pas beaucoup, et pourtant c'est cela seulement que vous demandent les soins n° 1 à donner à vos cheveux, vos coudes, votre visage, vos bras et vos jambes.

D'ABORD LES CHEVEUX

Brossez-les vigoureusement dans tous les sens. Puis préparez dans une petite casserole trois ou quatre cuillerées à soupe de bonne huile d'olive. Faites chauffer. Après avoir démêlé vos cheveux, faites une raie et appliquez dans cette raie un peu d'huile chaude, aussi chaude que vous pourrez la supporter.

Mais cette application devra être faite avec une petite brosse et seulement sur le cuir chevelu. Continuez ainsi en faisant les raies de deux en deux centimètres jusqu'à ce que toute votre tête — et non vos cheveux — en soit bien imprégnée. Après quoi, vous vous contenterez de vous envelopper les cheveux dans une serviette de toilette.



PASSONS AUX COUDES

Cette fois, il nous faut encore de l'huile d'olive : trois grandes cuillerées, et de l'huile d'amandes douces : neuf grandes cuillerées. Mélangez bien les deux huiles et versez-les en parties égales dans deux récipients assez grands pour y faire tremper vos coudes. Comme pour vos cheveux, il vaut mieux que cette huile soit chaude. Restez ainsi, avec un livre ou un journal, si vous tenez à vous occuper, pendant dix bonnes minutes. Ensuite, étendez sur vos bras le trop-plein d'huile de vos coudes et contentez-vous, après massage, de bien les essuyer.



MAINTENANT, AU VISAGE

Appliquez sur votre figure, deux ou trois fois, des compresses d'eau très chaude. Ensuite, massez-vous avec la crème de nettoyage. Enlevez le surplus avec du papier à démaquiller et recommencez cette opération jusqu'à ce que le papier revienne tout à fait propre. C'est la marque que votre peau est profondément nettoyée. Prenez alors une petite brosse à figure et du savon doux et lavez-vous tout le visage. Rincez bien, à l'eau tiède d'abord, puis à l'eau froide. Si votre peau tire un peu, appliquez un soupçon de crème nourrissante que vous garderez pendant une dizaine de minutes. Enlevez et maquillez-vous comme à l'ordinaire. Vous aurez aussitôt la merveilleuse sensation de vous sentir le visage reposé et rajeuni.

Et, en fin de compte, nous allons procéder à la décoloration des poils des bras et des jambes.

Dans une coupe de verre, mettez deux cuillerées à soupe de carbonate de magnésie que vous achèterez chez n'importe quel pharmacien. Ajoutez-y, peu à peu, de l'eau oxygénée en tournant avec une cuiller de manière à former une pâte épaisse. Mélangez cela très énergiquement. Versez encore quelques gouttes d'ammoniaque et laissez reposer quelques minutes.

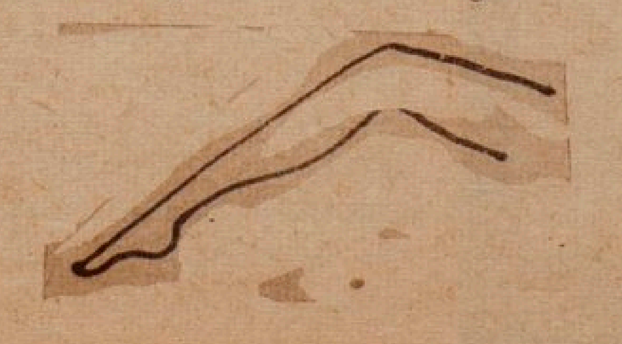
Pendant ce temps, vous aurez bien lavé vos bras et vos jambes ainsi que les autres parties à épiler : lèvres, aisselles. Vous appliquerez votre mélange que vous laisserez sécher sur place. Puis vous rincerez à l'eau fraîche, sans frotter. Cela n'occasionne aucune irritation et patine les poils à tel point qu'ils en deviennent invisibles.



L'HEURE A PASSÉ

Vous pouvez maintenant ôter la serviette qui recouvre vos cheveux. Si vous avez bien appliqué votre huile à la brosse, vos cheveux resteront souples et soyeux, sans être gras, et vous vous coifferez comme si de rien n'était.

Ce traitement, suivi au moins une fois par semaine, vous permettra d'être toujours impeccablement soignée.



Voulez-vous être

une employée PARFAITE ?

Si l'on vous demande un dossier perdu, ne dites jamais : « Je ne sais pas ». Votre métier est justement de « savoir ». Si vous n'avez pas de méthode, tâchez d'avoir de la mémoire, et si vous ne pouvez pas avoir de la mémoire, ayez de la méthode à tout prix.

DISCRÉTION ET PRUDENCE

Ne passez pas l'heure du déjeuner, entre collègues, à détailler les tics du patron, les manies du vieux comptable ou les étourderies de la petite téléphoniste. Il se pourrait bien que les autres tiennent alors compte de vos fautes d'orthographe.

AMABILITÉ ET ADRESSE

Quand votre patron, surchargé de soucis et de besogne, vous prie de recevoir à sa place quelque raseur tenace et prolixe, arborez votre plus aimable sourire. Les petites corvées font partie du métier, que vous avez librement choisi, parce qu'elles présentent aussi certains autres avantages.

GENTILLESSE ET SIMPLICITÉ

Ne passez pas la matinée de votre lundi à conter par le menu ce que vous avez fait le dimanche. Ne dites pas le prix de vos bas de soie ni le nombre de vos paires de souliers. Ne laissez pas traîner une photo de vacances prise devant une voiture qui, 99 fois sur 100, n'est pas la vôtre. Quand vous êtes responsable d'une erreur, ne dites pas : « Ce n'est pas moi ».

PATIENCE ET HUMILITÉ

Une bonne employée se reconnaît toujours à ses torts. Si vous méritez les reproches calmes et mesurés qu'on vous adresse, excusez-vous très vite. S'ils sont sonores et véhéments, faites-vous toute petite, tournez sept fois votre langue dans votre bouche et laissez passer l'orage. Vous verrez qu'une fois calmé, le patron s'excusera à son tour d'avoir perdu le contrôle de ses nerfs... et tout le monde sera heureux.

AMOUR-PROPRE ET COURAGE

Quels que soient votra état de santé, votre humeur, vos difficultés matérielles ou l'importance de votre tâche, soyez toujours nette, sobrement vêtue, mais soignée jusqu'au bout des ongles. On vous juge autant sur votre apparence que sur les qualités de vos références.

ANNE-MARIE

Conseils à mes nièces...

Nièce « M.L. »

Si vous voulez avoir une belle peau, surveillez avant tout vos intestins, votre foie et, en général, votre état physique. Ce n'est que si vous êtes en parfaite santé que vous pourrez aspirer à avoir une belle peau blanche et rose. Le brossage régulier du visage aide beaucoup à acquérir un teint éclatant.

Nièce « Nièce au joyeux sourire »

Lorsque vous reviendrez au Caire, arrangez-vous pour m'écrire. Je voudrais vous rencontrer et parler plus sérieusement avec vous. Il est temps de trouver une solution à votre problème. Votre silence ne m'a pas choquée. J'avais deviné que vous étiez partie en vacances.

Nièce « Joyce Campbell »

Je compte faire prochainement paraître dans cette rubrique un article sur des mouvements de gymnastique destinés à faire maigrir cuisses et hanches. Patientez donc d'ici là.

Nièce « Je suis toute à lui, rien qu'à lui »

J'ai été étonnée de lire votre lettre. Comment pouvez-vous, même un instant, penser à ruiner ce ménage, par caprice et parce que cet homme vous plaît ? Vous voudriez le séparer de sa femme et de son enfant ? Croyez-vous que cela vous porterait bonheur ? Vous vous moquez des institutions matrimoniales, me dites-vous. Ce sont pourtant grâce à elles que la société tient encore. Vous ne pouvez pas bâtir votre bonheur sur les ruines d'un autre foyer.

Nièce « S.G. »

Vous devez perdre un centimètre du tour de poitrine, 2 cm. du tour des hanches et 4 cm. du tour des cuisses. Faites, chaque matin, une quinzaine de minutes de culture physique. Vous ne pouvez pas vous imaginer avec quelle rapidité vous arriverez à modeler votre corps. Pourquoi ne pas chercher à avoir une silhouette parfaite ?

Nièce « Femme aimante » (Tel-Aviv)

Cherchez, en librairie, « La bonne cuisine », par Tante Marie. Vous y trouverez des menus aussi appétissants que variés qui, certainement, plairont à votre mari, malgré son régime. Le livre en question existe dans votre ville, car une autre nièce m'a déjà écrit pour me dire qu'elle l'a acheté et qu'il lui a donné pleine et entière satisfaction.

Nièce « Juliette dans l'ennui »

Vous ne pouvez pas perdre des journées à ne vous occuper que de vous, surtout pas en temps de guerre. Puisque vous ne savez que faire de vos journées, pourquoi n'essayerez-vous pas de travailler, bénévolement, à la Croix-Rouge, dans un hôpital, un asile d'enfants ou n'importe quelle œuvre de ce genre ? Secouez-vous un peu, il le faut !

Nièce « Marleine Goujon »

Je ne connais aucune adresse. Si j'ai un conseil à vous donner — et il est bon, croyez-moi — vous devriez cesser de correspondre avec ce jeune homme. Vos parents apprendront tôt ou tard que vous leur avez désobéi et vous vous trouverez alors dans de bien mauvais draps.

Nièce « J. Benz » (Izmir)

Vous devez aller chez un spécialiste qui vous fournira la crème en question. Je ne puis, à mon grand regret, vous aider dans ce domaine, car vous vous trouvez trop loin du Caire et je n'ai aucune idée quant aux instituts de beauté se trouvant dans votre ville.

Nièce « Sonia »

Vous êtes de trois kilos au-dessus de votre poids. Vous devez perdre deux centimètres du tour de poitrine, trois centimètres du tour des cuisses, un centimètre du tour des bras et deux centimètres du tour des chevilles. Faites de la culture physique. A quinze ans, on peut sculpter son corps très facilement.

Nièce « Louli »

Faites des exercices respiratoires. N'importe quel mouvement de gymnastique vous aidera à développer votre poitrine, si vous tenez dans chaque main un haltère de 500 grammes. Faites de la natation, du canotage. Vous gagnerez sûrement quelques centimètres en tour de poitrine.

Nièce « Linda C. »

Vous avez 5 kilos de trop. Vous devez maigrir de partout, car toutes vos mesures dépassent celles que vous devriez avoir. Faites de la gymnastique très régulièrement. Cela vous aidera également à grandir, car vous êtes trop petite de taille.

Nièce « Venezuela »

J'ai été vraiment très touchée par votre lettre si simple, si émouvante. Je compte venir à Alexandrie durant la seconde quinzaine de septembre. Je vous enverrai un mot afin que nous puissions nous rencontrer. Bon courage.

Nièce « Violette Lila » (Istanboul)

Consultez un docteur. Le défaut en question provient d'un mauvais état de santé. Vous ne pouvez pas voir vos cheveux pousser abondamment si quelque chose ne va pas dans votre organisme.

Nièce « Curieuse de connaître la vie »

Mon adresse est : « Tante Anne-Marie », c/o Revue « Images ». Post Office Bag. Le Caire. Je passe mon temps à répéter à mes nièces que personne ne décachète mon courrier. Je suis seule à le lire.

Neveu « Isaac N. Emlek » (Lulé-Burgaz)

Perdre du poids, pendant la croissance, est chose courante. Ne vous désolez pas. Lorsque vous cesserez de grandir, alors seulement vous vous étofferez quelque peu. Cependant, pour être certain que vous êtes en bonne santé, je vous conseille d'aller voir un docteur. Peut-être auriez-vous besoin de piqûres de calcium ? Cela ne pourrait que vous faire du bien, en tout cas.

Neveu « Solitaire »

Si vous désirez obtenir les renseignements en question, il me faudra avoir vos nom, timbres et adresse. Mon adresse est : « Tante Anne-Marie », c/o Revue « Images », Post Office Bag. Le Caire.

Neveu « Amoureux »

Voyez ma réponse, ci-dessus, à « Isaac N. Emlek », puisque vous vous trouvez dans le même cas que lui.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Hier, en présence d'un moutard affreusement laid, affreusement petit, affreusement ratatiné qui le faisait ressembler à une sorte d'horrible vieillard lilliputien, j'ai dû m'exclamer devant sa mère, avec une surprise admirative : « Qu'il est beau, ce bébé, qu'il est mignon, et combien il a l'air éveillé pour son âge ! », lieux communs nécessaires, indispensables, inévitables devant l'auteur de ses jours, bien que, dans son for intérieur, de bien différentes pensées vous assaillent. Et si vous deviez les exprimer, vous ne manqueriez pas de dire : « Quelle horrible créature ! Voyez ces yeux bridés, cette figure embrouillée, cette expression plus animale qu'humaine » et, devant ces pleurs discordants, il vous viendrait l'envie de prendre la fuite ou de le gifler, tandis qu'avec un sourire figé, il vous faudra trouver encore d'autres qualificatifs flatteurs qui feront se pâmer d'aise le papa ou la maman du nouveau-né.



Un proverbe arabe dit que « le singe aux yeux de sa mère semble une gazelle ». Tant mieux pour les parents qui peuvent s'illusionner à si bon compte sur leur rejeton et à qui personne ne viendra dessiller les yeux pour les désabuser. Cela pour le physique, mais, en ce qui concerne l'éducation, combien peu de parents ont vraiment notion de la conduite qu'un enfant bien élevé doit adopter avec ses parents et à l'égard des étrangers ! Tout récemment encore, me trouvant dans un salon ami, j'eus la mauvaise fortune de prendre sur mes genoux un bambin que sa mère me tendit en croyant me faire plaisir. Il n'eut de cesse qu'après m'avoir dénoué la cravate, déboutonné la chemise et mis mes cheveux en broussaille. Tout cela accompagné de force cris et de force exclamations. Je n'en pouvais mais. Cependant, je dus supporter toutes les extravagances et toutes les plaisanteries avec une colère rentrée et une expression que je tâchais de rendre aussi sympathisante que possible, tandis que sa mère le couvait des yeux, paraissant assister au plus grand régal artistique qui se pusse voir. Un moment après, ce fut le goûter. Catastrophe ! Le gosse n'avait rien trouvé de mieux que de s'essuyer les mains sur mon pantalon. Sa maman eut à ce moment-là un reproche sur les lèvres : « Allons, Robert, n'ennuie pas les grandes personnes et va jouer dans ta chambre. »

« Je veux rester ici », fit l'enfant, en continuant à se barbouiller le visage de confiture et sans faire aucun cas des remontrances de sa mère. « Décidément, fit celle-ci en guise de conclusion, les enfants d'aujourd'hui sont insupportables. »

Mais non, ma cousine, ils ne sont pas plus insupportables aujourd'hui qu'ils ne le furent hier, ou qu'ils le seront demain, mais les parents tendent de plus en plus à négliger l'éducation de leurs enfants en en laissant le soin, quand ils en ont les moyens, à des salariés, ou, autrement, abandonnant toute initiative pour mieux se livrer à leurs occupations personnelles. Telle dame du monde des plus notoires m'avouait qu'elle passait parfois plusieurs jours sans voir ses deux fillettes qu'elle venait le soir embrasser alors qu'elles étaient endormies.

— Que voulez-vous ? me disait-elle. Quand je me lève, elles sont déjà au jardin. Quand je rentre, elles font leur sieste et, ma partie de bridge commençant au club à quatre heures, je ne peux bavarder quelques moments avec elles que lorsque je regagne la maison avant qu'elles ne soient couchées.

Voilà comment des mères veillent au développement physique et moral de leurs enfants. Elles croient avoir tout fait en les confiant à des nurses bien rémunérées sur le dos desquelles elles se déchargent de toutes leurs responsabilités.

Elles se plaignent après cela de ne pas voir établis, entre elles et leurs enfants, cette tendre affection, ce délicieux abandon, cette confiance réciproque et cette cohésion parfaite qu'elles voient, non sans une sorte de jalousie et d'envie, régner chez les autres.

De tels parents n'ont qu'à s'en prendre à eux et si, plus tard, ils ressentent le contre-coup d'une éducation laissée aussi librement à elle-même, qu'ils ne cherchent pas ailleurs les coupables.

Croyez, ma chère cousine, à mon dévouement bien sincère.

SERGE FORZANNES



MINISTERE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ECOLE SUPERIEURE DES BEAUX-ARTS

AVIS

Le Ministère de l'Instruction Publique a décidé la création, à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts, d'un cours libre pour l'étude de l'art sans qu'il soit délivré aux étudiants qui fréquentent ce cours de diplôme de fin d'études quelle que puisse être la période de leur scolarité.

L'Ecole contient deux studios, l'un pour la peinture et l'autre pour la sculpture.

Les cours sont diurnes ; ils commenceront le 17 Octobre 1942 et se termineront à la fin de l'année scolaire de l'Ecole même.

Les élèves admissibles à ce cours devront être âgés de 15 à 30 ans et subir un examen qui permettra de juger de leur aptitude à suivre ce genre d'études.

Les demandes d'admission devront être adressées à la Direction de l'Ecole, au No 8 de la rue Ismail Pacha Mohamed, à Zamalek.

No 9782.

THE EGYPTIAN DIRECTORY

L'ANNUAIRE EGYPTIEN DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

L'EDITION 1942 EST EPUISÉE

Celle de 1943 paraîtra plus tôt que d'habitude et nous conseillons donc de commander dès maintenant l'édition 1943, car nous craignons de ne pouvoir exécuter les commandes tardives.

Votre intérêt est de vérifier votre adresse qui est insérée gratuitement. Signalez-nous toute erreur ou omission ou envoyez nous les détails vous concernant si votre nom n'y figure pas encore.

Vu les circonsrances le prix du volume a dû être porté à **P. T. 120** pour les souscripteurs seulement (après parution il sera vendu plus cher).

THE EGYPTIAN DIRECTORY

LE CAIRE : B. P. 500 - Tél. 53442 - R. C. 536
ALEXANDRIE : B. P. 1200 - Tél. 29974 - R. C. 3989

FRAIS ET LÉGER COMME LE Zéphyr

FRAÎCHEUR ET BEAUTÉ PAR LE SAVON ZÉPHYR DE LA SALT & SODA

ON DEMANDE DE L'IODURE DE CADMIUM

S'adresser à : AL-HILAL

4, Rue Amir Kedadar, Près Midan Khédive Ismaïl.

LE CAIRE — TÉL 46064

Délassons-nous

VRAI OU FAUX ?

Avant de répondre, réfléchissez bien

LE LION EST LE PLUS BRAVE DES ANIMAUX

VRAI ou FAUX

C'est faux, et la plupart du temps le lion appelle la lionne à son aide. Celle-ci est en effet inifiniment plus courageuse, et le « roi des animaux » est loin d'être un exemple de bravoure. Veuve, la lionne se console d'ailleurs très rapidement et il arrive souvent qu'elle dévore le cadavre de son époux...

LES ROUSSES ONT MOINS DE CHEVEUX QUE LES BRUNES

VRAI ou FAUX

Le nombre des cheveux d'une femme blonde est environ de 150.000, celui d'une brune varie entre 80.000 et 130.000. Mais, quoique cela puisse paraître étonnant, une femme rousse ne compte pas plus de 30.000 racines environ.

LES YEUX DES JAUNES SONT OBLIQUES

VRAI ou FAUX

Pas plus que les vôtres. Si les yeux d'un Japonais ou d'un Chinois vous apparaissent « en pente », c'est une impression qui provient du fait que la « racine » de leur nez, support de leurs paupières, est plate et basse. Mais leurs yeux sont aussi rectilignes que ceux d'un Français ou d'un Russe.

LA VIEILLESSE NE MENE PAS AU GATISME

VRAI ou FAUX

C'est exact. Bien entraîné, l'esprit humain ne se détériore pas. Seule la paresse (manque de gymnastique cérébrale) ou des lésions accidentelles peuvent mener au gâtisme. Mais on peut apprendre à tout âge : à quatre-vingts ans Caton commença à étudier le grec; à quatre-vingt-un ans Gœthe termina *Faust* ; à quatre-vingt-cinq ans Verdi composa son *Ave Maria* ; à quatre-vingt-dix-huit ans, le Titien exécuta plusieurs de ses meilleures toiles.

CONNAISSEZ-VOUS L'ORIGINE DE CES MOTS ?

LE PANTALON est plus vieux qu'on ne le croit, puisque la braie était celui des Gaulois. Mais c'est le docteur Pantalon, type de la comédie italienne, dont les culottes descendaient bas, qui l'a baptisé.

UN GIBUS. Bien démodé aujourd'hui, le chapeau à claque qui se repliait, pour être moins encombrant, grâce à un ressort ! Il devait son nom à son inventeur, le chapelier parisien à la mode Gibus.

On BOYCOTTE ce que l'on veut faire échouer. Et cela parce que, vers 1880, James Boycott, qui était, en Irlande, l'intendant du comte d'Erne, se montrait si dur que ses subordonnés, le haïssant à juste titre, donnèrent naissance au « boycottage », qui, depuis, a fait son chemin.

UNE LAVALLIERE n'est pas une vulgaire cravate. Le premier ruban ainsi noué négligemment au cou fut porté à la Cour de Louis XIV par la charmante Mademoiselle Louise de La Vallière.

SAVEZ-VOUS QUE...

- Le titan est un insecte extraordinairement rare qui vit dans les vieux troncs d'arbre, en Guyane.
- L'acteur de cinéma Brian Donlevy a fait construire une piscine sous le balcon de sa chambre à coucher pour pouvoir y plonger directement de son lit, le matin.
- La Coréenne ne peut jamais voir son mari avant le deuxième jour qui suit son mariage : on le choisit pour elle et, lorsqu'elle le rencontre pour la première fois, à la cérémonie, elle a les yeux bandés.
- De 1865 à 1911, la dépouille mortelle du président Abraham Lincoln fut déplacée dix-sept fois avant d'être portée à Washington.
- Aristoclès fut nommé Platon à cause de la largeur de ses épaules.
- Quand on se trouve à cent milles au large de Santos (Brésil), on sent déjà nettement l'odeur du café.
- Certaines fleurs, telles que l'orchidée, par exemple, n'ont pas la même odeur toute la journée.

AUTHENTIQUES

Le professeur Helen White, de l'Université de Wisconsin, rapporte cette « perle » de l'un de ses élèves, grand admirateur d'Abraham Lincoln : « Lincoln, avait-il écrit dans l'un de ses styles, est né dans une cabane en bois construite de ses propres mains. »

* * *

Au cours de son premier voyage en Amérique, Thomas Mann, le célèbre écrivain, rencontra dans un banquet un fade littérateur qui s'abaissa beaucoup devant lui, exagérant l'importance du fameux romancier et accentuant sur le fait qu'il n'était qu'une misérable mouche en comparaison de lui.

Mann l'écouta avec patience, puis, se tournant vers son hôte, lui dit à l'oreille : « Cet homme n'a pas le droit de se faire tellement petit. Il n'est pas assez grand pour cela... »

POUR ET CONTRE LES FEMMES

Seules, les femmes donnent quelque prix à la vie ; et ce monde, qui n'est que mauvais, serait, sans elles, inhabitable. — *Anatole France*

Toute l'intelligence de la femme est, le plus souvent, de faire croire qu'elle en a. — *Etienne Rey*

Les femmes ressemblent aux girouettes : elles se fixent quand elles se rouillent. — *Voltaire*

Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître. — *Jean Lorrain*



Harmonie...

Son mariage s'est révélé heureux parce qu'elle prend soin de sa personne et en particulier de sa beauté de son teint, qui est l'attrait de la femme. Le Savon de Toilette

"LUX"

confère au teint du visage une pureté et un charme incomparables.

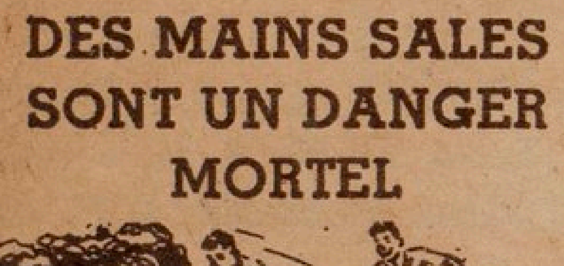


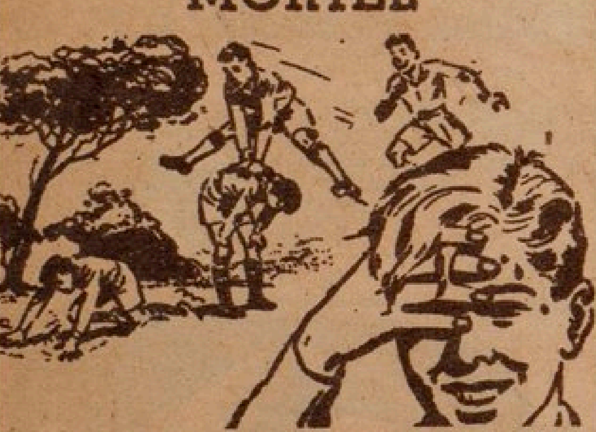
LEVER BROTHERS LTD. PORT SUNLIGHT



R.C. 37984

DES MAINS SALES SONT UN DANGER MORTEL





Ce jeune homme rempli de santé et de vigueur a dû s'aliter durant de longues semaines à la suite d'une blessure simple mais infectée plus tard à cause de ses mains sales. Les germes microbiens ne se multiplient que sur les corps impropres entraînant des maladies souvent mortelles. Pour éviter ce danger, nettoyez en permanence vos mains avec le savon GUARDIAN CARBOLIC qui prémunit contre les microbes.



SAVON

Guardian

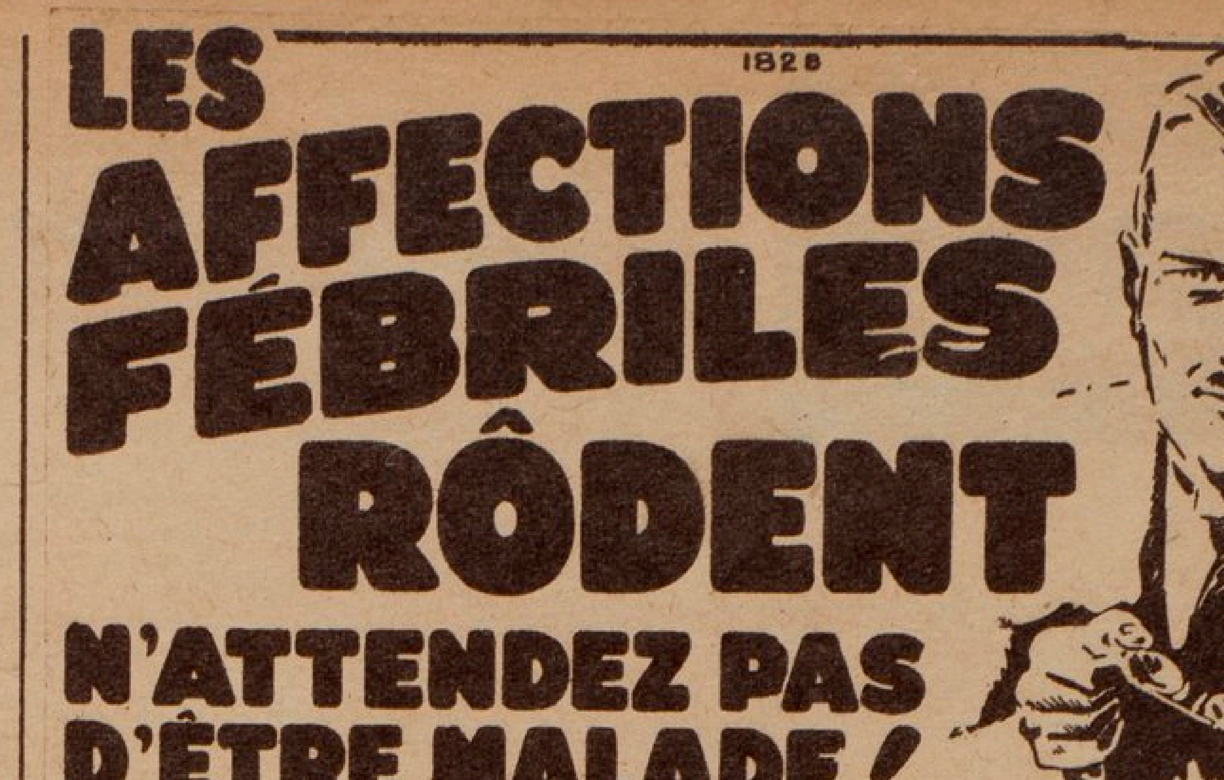
J. CROSFIELD & SONS LTD. WASSINGTON



ELITE

LE SAVON DE L'ELITE

C'EST UN PRODUIT SALT & SODA



N'ATTENDEZ PAS D'ÊTRE MALADE !

Des nouvelles reçues de toutes les parties du pays indiquent que grippe, refroidissements, maux de gorge et autres affections fébriles du même genre, se manifestent. Etant donné qu'il a été définitivement prouvé qu' 'ASPRO' est l'antidote qui agit le plus vite contre les maladies à caractère fiévreux, il est très important que vous connaissiez la valeur des comprimés d' 'ASPRO' afin que vous puissiez vous protéger contre la contagion. Souvenez-vous qu' 'ASPRO', une fois assimilé par l'organisme, est un antiseptique interne — il tue les microbes, il abat la fièvre, il dissout l'acide urique; il est donc équippé, du point de vue médical, pour chasser les maladies à leur début.

C'est le moment de prendre de l' 'ASPRO'

'Aspro' n'affecte pas le cœur

Les effets quasi-miraculeux d''ASPRO':

"J'ai pu constater l'effet quasi-miraculeux de vos comprimés sur les violents maux de tête qui me font horriblement souffrir à intervalles presque réguliers. Je tiens à déclarer qu'il m'était arrivé très rarement de me rendre compte aussi rapidement de l'effet bienfaisant d'un médicament"

Mme. Ch TORRE, Institutrice à Carpineto par Piedicrose (Corse)

'ASPRO' LE MEILLEUR REMÈDE !

Je suis très satisfait d''ASPRO'. J'avais souvent mal à la tête; hier soir, 2 comprimés d'ASPRO' ont fait complètement disparaître la douleur. Ma femme souffrant de la gorge, s'est gargarisée le soir avec 'ASPRO'; le lendemain elle ne sentait plus rien. D'après moi 'ASPRO' est le meilleur remède que j'ai pu connaître jusqu'à ce jour.

Mr. E. COLLEY - Les Tilleuls, 57, r. Lunaret, Montpellier

"DOULEUR, RHUME S'EN VONT..."

"Je souffre depuis deux mois à la jambe et j'ai voulu essayer 'ASPRO'. Je peux vous certifier que depuis que je fais usage d''ASPRO', ma douleur à la jambe a complètement disparu ainsi qu'un mauvais rhume que j'avais en même temps. Je suis très bien pour le moment. Je n'ai pas eu besoin d'en prendre une quantité pour faire disparaître tout mon mal.

Mme BERTINO, Béon (Ain)

LIBÉRÉ de SES MIGRAINES

«J'emploie 'ASPRO' avec grand succès. Je recommande toujours votre excellent produit, particulièrement à mes amis mobilisés. Je leur conseille de ne pas partir sans une provision d''ASPRO'.

H. ROPARS,
1, rue des Chapelles, Veneux-les-Sablons (S.-&-M.)

En gargarisant avec 'ASPRO' vous pouvez bannir radicalement un mal de gorge. En outre, vous éviterez toutes sortes de maladies en empêchant l'infection.

'ASPRO' EST FABRIQUÉ EN ANGLETERRE

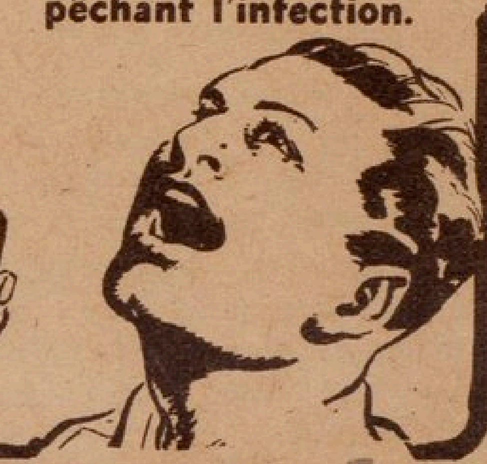
ASPRO

PRIX INCHANGÉS

5 P.T. ... pour 27 comprimés

5 Mms ... pour 2 comprimés

POUR PRÉVENIR LES MAUX DE GORGE UN MOYEN REMARQUABLE



Agents : J. P. SHERIDAN & Co.

R. C. CAIRE 7861

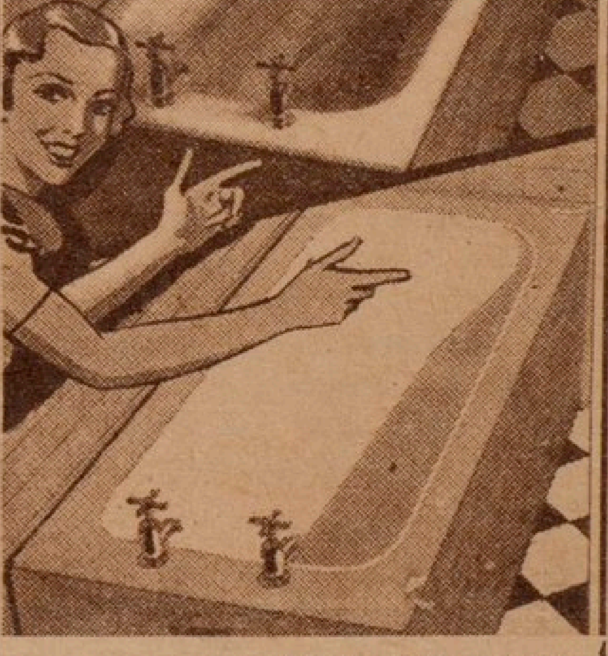


Le savon LUX en paillettes, d'une pureté rare de composition, est tout indiqué pour ceci. Il fond instantanément dans l'eau et produit une mousse abondante dans laquelle vous n'aurez qu'à plonger les bas, sans besoin de frotter.



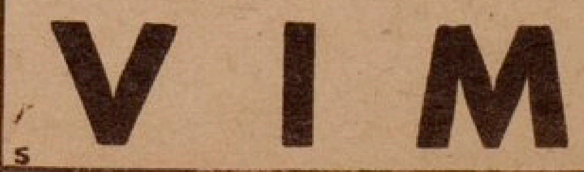
LEVER BROTHERS LTD. PORT SUNLIGHT

Lequel préférez-vous ?





Naturellement l'évier dans lequel il n'y a pas de rayures. Ces rayures proviennent toujours de l'emploi de produits de basse qualité. « VIM » nettoie délicatement et conserve aux ustensiles de cuisine et à la vaisselle leur brillant et leur état de neuf.



LEVER BROTHERS LTD. PORT SUNLIGHT

MARTHE LA CHRETIENNE

Les Aquitains, massés devant Bordeaux, en barraient la route aux Arabes venus d'Espagne. Mais ils fléchirent sous le choc impétueux des cavaliers aux sabres recourbés, qui, dans un élan irrésistible, se frayèrent un passage sanglant et firent irruption dans la ville. La garnison se rendit sans combat. Le gouverneur de la place fut décapité, les prisonniers furent envoyés en captivité et les vainqueurs, grisés par un triomphe rapide et inespéré, entrevoyaient déjà la soumission de toute la Gaule terrifiée et la conquête de l'Europe qui s'entre-déchirait.

Le duc d'Aquitaine, Eudes, désemparé, ne disposant plus de troupes pour repousser l'envahisseur, appela à son secours le maire du palais, Charles, qu'on surnommera plus tard « le Martel ».

Le prince franc répondit à l'appel. De toutes les provinces mérovingiennes, les guerriers affluèrent. Et Charles, à la tête d'une puissante armée, hâtivement constituée, marcha contre les Arabes que commandait Abdel Rahman El Ghaféki, l'Abderrame des chroniqueurs occidentaux. Cet émir, général d'un courage indomptable, avait lancé son avant-garde vers la Loire et dressé ses tentes entre Tours et Poitiers.

Les femmes, les prisonniers et le butin de guerre avaient été placés au centre du camp. Abdel Rahman, confiant et ayant lui-même choisi ses positions, attendit l'arrivée de son ennemi.

Charles ne fut pas moins prudent. Lorsqu'il se trouva en face des Arabes, il freina l'ardeur de ses guerriers et — à son tour — attendit le moment favorable pour attaquer.

Le jour où les premiers cavaliers francs apparurent au lointain, Abdel Rahman, entouré des principaux chefs de son armée, les consultait, suivant la coutume des siens, sur les meilleures dispositions à prendre pour battre l'ennemi.

Son porte-massue, homme de confiance et gardien de ce que l'Emir avait de plus précieux, pénétra dans la tente et, s'approchant d'Abdel Rahman, lui confia dans l'oreille :

— Une femme est là qui sollicite d'être reçue par toi, Emir.

— Une femme ?

— Tu la connais bien : Martha Al Nasrania.

Abdel Rahman la connaissait fort bien, en effet, cette femme étrange et mystérieuse, chrétienne devenue musulmane, franque devenue sarrasine :

— Ne la fais pas attendre : elle peut entrer.

La femme fut introduite auprès du général :

— Sois la bienvenue, Martha, et prends place parmi ces princes arabes. Tu peux parler sans réserve : quel hasard t'amène ici et quel est le motif de ta visite inattendue ?

Martha salua d'un geste, s'assit, salua de nouveau en portant la main sur sa poitrine et sur son front, et dit :

— Prince, je viens te demander une grâce...

— Je te l'accorde d'avance, Martha, interrompit Abdel Rahman.

— Je t'en sais gré ; mais voici de quoi il s'agit : je viens d'arriver dans ton camp avec dix des miens...

— Des tiens ?

— Oui : dix jeunes gens qui brûlent, comme moi, du désir de combattre dans les rangs des musulmans.

L'Arabe fronça les sourcils :

— Martha, nous savons tous que tu es la fidélité même et que ton époux, qui est l'un des nôtres, est le plus heureux des hommes. Mais pourquoi et depuis quand es-tu devenue l'ennemie des tiens, et quelle est la cause de ce changement ?

— Ecoute, Abdel Rahman : je fus loyale et sincère à l'égard des Francs tant qu'ils demeurèrent, de leur côté, loyaux et sincères envers moi. Mais maintenant qu'ils ont trahi leurs engagements, je me sens, à mon tour, libérée de tout serment.

— Explique-toi.

— Mes compatriotes viennent d'assassiner mon mari. Dix membres de sa famille et de la mienne m'ont suivie pour venger sa mort. Abdel Rahman, donne-nous des armes, laisse-nous nous joindre à ton armée et combattre à tes côtés, en te souhaitant la victoire qui sera pour nous, en même temps, une légitime vengeance.

— Ton vœu sera exaucé, Martha : va en paix.

Et Abdel Rahman El Ghaféki donna l'ordre de délivrer à la femme et à ses dix compagnons les armes qu'ils réclamaient.

Martha se leva, rayonnante de joie. Elle s'inclina, porta ses deux mains sur son front, en signe de remerciement, et se dirigea, à reculons, vers la tapisserie qui servait de portière à la tente du chef.

Qui était donc cette femme que les Arabes connaissaient sous le nom de Marthe la Chrétienne, et pourquoi était-elle devenue l'ennemie de son pays et des siens ?

Elle s'appelait Marguerite de Fontanes. Elle était née en Espagne, d'un père franc et d'une mère franque. En l'an 711, Marguerite était une jeune fille de quinze ans lorsque les Arabes, conduits par Tarek Ibn Ziad, traversèrent le bras de mer qui séparait l'Europe de l'Afrique, détruisirent le royaume des Wisigoths et fondèrent leurs principautés d'Espagne. Depuis cette époque, le rocher près duquel ils débarquèrent, sur le sol espagnol, porte le nom de leur grand chef et s'appelle Jabal Tarek, la montagne de Tarek — le Gibraltar des Européens.

La conquête de l'Espagne ne fut pas, comme certains historiens l'ont décrite, une série ininterrompue de batailles, d'embûches, de persécutions et de massacres. Le romanesque s'y est souvent mêlé aux luttes épiques et à l'expression la plus éloquente de la plus pure chevalerie.

L'histoire de Marthe la Chrétienne est un exemple typique des drames d'amour et de vengeance dont cette époque héroïque foisonne.

●

Marguerite de Fontanes fit la connaissance d'un jeune guerrier syrien, venu d'Afrique avec les conquérants. Il s'était battu en Syrie, en Egypte, en Cyrénaïque, dans le Maghreb. Il avait acquis une renommée légendaire. Plusieurs fois blessé sur les champs de bataille, il avait toujours repris les armes, aussitôt rétabli. Dans un engagement contre les chrétiens, il avait été désarçonné et grièvement atteint. Le père de Marguerite le sauva en lui donnant les soins les plus urgents et une hospitalité qui, chez les habitants des montagnes espagnoles, rappelait étrangement la vertu prédominante des Arabes.

C'est dans la propre demeure du père, où il continuait de recouvrer la santé, que le jeune Syrien vit, pour la première fois, la fille de son hôte et sauveur. Elle était jeune et belle. Ils s'aimèrent. La barrière que dressait entre eux la différence de religion et de race ne leur parut pas insurmontable : ils firent part au père de la jeune fille de leur désir de s'épouser. Marguerite de Fontanes devint la femme de Kassem El Ameri. Elle se fit musulmane et accompagna son mari dans toutes les expéditions auxquelles il prit part, et assista ainsi aux batailles de Narbonne, de Toulouse, de Bordeaux et autres. Pour les Arabes, Marguerite devint Marthe. Ils ne tardèrent pas à lui donner le surnom de Chrétienne, et l'appelèrent Martha Al Nasrania.

En 721, le Duc Eudes d'Aquitaine remporta sur les Sarrasins d'Espagne une éclatante victoire qui provoqua une formidable explosion de haine et de fureur, dans les villes et les campagnes d'Andalousie. La population, déchaînée, se vengea sur les Espagnols et les Francs qui vivaient encore dans le pays. Dans une bagarre entre musulmans et chrétiens, au village où se dressait la demeure seigneuriale des Fontanes, le père de Marguerite fut tué par un Arabe. Une semaine après sa mort, sa femme mourait à son tour, terrassée par la douleur.

Marthe la Chrétienne, anéantie par ce double deuil qui la frappait, résolut de ne plus rentrer en Espagne. Elle garda rancune aux Musulmans d'avoir tué son père et causé la mort de sa mère. Kassem, amoureux et compatissant, se rangea au désir de sa femme et les deux époux, se retirant dans un hameau isolé de la région de Bordeaux, jurèrent de ne plus prendre part à la lutte qui mettait aux prises les Arabes et les Chrétiens.

Quelque temps plus tard, un événement, d'un genre encore inédit à cette époque, vint attiser les haines et réveiller les instincts belliqueux chez les uns et chez les autres : un chef arabe, nommé Al Mouneidher, épousa l'une des filles du Duc Eudes d'Aquitaine et se rallia à ce dernier pour combattre ses propres compatriotes et coreligionnaires.

Des liens de parenté attachaient Kassem El Ameri à ce chef arabe traître aux siens. Al Mouneidher lui demanda de le rejoindre et de se ranger sous sa bannière. Le mari de Marthe refusa : il voulait respecter son serment. Il avait décidé de ne plus guerroyer contre les chrétiens, mais il lui répugnait de combattre les musulmans dans leurs rangs.

Après la défection d'Al Mouneidher, l'Emir Abdel Rahman prit une résolution audacieuse et conçut le plan d'une campagne gigantesque : envahir le sud de la Gaule, traverser les Alpes, conquérir toutes les régions situées sur le littoral nord de la Méditerranée, et rentrer en Orient par l'Asie Mineure.

Seule la témérité de Charles Martel empêchera la réalisation de ce plan.

Abdel Rahman traversa les Pyrénées à la tête d'une formidable armée, livra bataille à Al Mouneidher, le défit et le tua, lança ses cavaliers dans les plaines et les montagnes, entre l'océan, à l'ouest, et la mer, à l'est, s'empara des villes, regroupa son armée et se prépara à reprendre sa marche en avant.

Entretemps, la haine populaire dans les régions conquises avait éclaté sous des aspects divers : embuscades, massacres, meurtres. Le mari de Marthe fut tué par des gens d'armes aquitains, comme autrefois son père avait été tué par des guerriers arabes.

Et c'est après l'assassinat de Kassem que la Nasrania s'était rendue au camp d'Abdel Rahman, accompagnée de dix hommes choisis dans sa famille, pour venger le sang par le sang. Lorsque l'Emir arabe avait ordonné à ses hommes de livrer des armes à la femme et à ses amis, il ignorait encore les détails des événements qui avaient éveillé dans leur cœur le sentiment de la vengeance. Marthe lui en fit le récit et ajouta :

— Celle qui te parle, ô Abdel Rahman, n'est pas la Chrétienne. Elle n'est pas non plus la Musulmane. C'est la Femme. Oui, c'est la femme dont on vient de tuer le mari après l'avoir privée de son père. Je me vengeai naguère des Arabes en ne combattant plus, avec mon mari contre leurs ennemis, et en les privant, de la sorte, d'une épée tranchante et d'un conseiller précieux. Car Kassem était pour vous, je le sais, aussi bien un conseiller avisé qu'un guerrier redoutable. Maintenant, je veux le venger, et je n'ai qu'une voie à suivre : combatttre les chrétiens qui, en le tuant m'enlevèrent mon unique soutien dans la vie. Quant aux hommes qui me suivent, il y a parmi eux des Arabes que les liens du sang obligent à prendre part à cette vendetta, et des chrétiens qu'une injure reçue dresse contre le Duc d'Aquitaine. Tous veulent se battre pour moi et pour la mémoire de Kassem.

●

Plusieurs jours s'écoulèrent au cours desquels il n'y eut que des engagements partiels, entre les hommes d'Abdel Rahman et ceux de Charles. Les deux armées s'épièrent, attendant le moment propice pour se jeter l'une contre l'autre.

L'Emir, cédant enfin à son impatiente ardeur, prit soudain l'initiative de l'attaque.

Une nuée de cavaliers, légers comme le vent, s'élancèrent contre la masse importante que constituaient les guerriers francs. Leur impétuosité alla se briser contre les lourdes armures, « comme le vent se brise contre une muraille d'acier ».

Abdel Rahman fut atterré par cette résistance inattendue. Il se rendit compte que l'armée qu'il avait cette fois en face de lui était plus difficile à vaincre que celles des Aquitains, des Goths et des autres peuples réduits par lui à l'impuissance.

Il ordonna à ses hommes de revenir sur leurs pas et décida d'adopter une tactique nouvelle. Mais Charles fut plus prompt que lui à profiter du premier choc défavorable aux Arabes. Une idée lumineuse, que le chef franc mit immédiatement à profit, allait changer la face de la lutte... et le cours de l'Histoire.

Charles fit faire à sa cavalerie un mouvement enveloppant et la lança, non plus contre les rangs compacts de l'armée arabe, mais sur le camp, dressé à quelque distance à l'arrière.

Pour sauver les femmes et empêcher l'ennemi de s'emparer du butin dont regorgeaient les tentes, les cavaliers d'Abdel Rahman, rompant leurs lignes, se dirigèrent à bride abattue et en désordre vers le camp menacé. Charles jeta sur leurs escadrons épars la réserve de ses guerriers. Et ce fût la mêlée incohérente que l'Histoire dénommera « Bataille de Poitiers » et pour laquelle le maire du palais, Charles, recevra le surnom de « Martel ».

Pendant la nuit, un calme complet régna sur les lieux, et seuls les gémissements des blessés rompaient le silence...

A l'aube du lendemain, Charles voulut revenir à l'attaque ; mais il ne trouva plus, en face de lui, aucune trace des Sarrasins, qui s'étaient retirés à la faveur des ténèbres.

Cette journée mémorable de « Poitiers », que les chroniqueurs arabes désignent sous le nom de « Plaine des Martyrs », eut des conséquences considérables sur l'avenir de l'Europe et de la Chrétienté. Mais elle fut décrite à tort par les historiens d'Occident, comme une défaite sanglante pour les Arabes et une déroute désordonnée.

La réalité est tout autre.

A Poitiers, les Arabes perdirent la première manche de la bataille et refusèrent de livrer la seconde. Ils se retirèrent lorsqu'ils s'aperçurent, le soir de la première journée, que leur général avait été tué dans la mêlée. Leur retraite raisonnée leur évita un désastre. Poitiers brisa l'élan des Arabes, les priva de nouvelles conquêtes mais ne leur enleva aucune de celles qu'ils avaient déjà réalisées.

●

Le cadavre de l'Emir Abdel Rahman El Ghaféki fut trouvé, le soir de la bataille étendu près d'un rocher. Le cheval du malheureux chef avait été tué sous lui. Non loin de là, on découvrit aussi le cadavre d'une femme. Trois blessures balafraient son visage et ses doigts étaient encore crispés sur la garde d'un sabre dont la lame lui avait traversé la poitrine.

C'était Marthe la Chrétienne

Elle s'était battue farouchement aux côtés d'Abdel Rahman. Un groupe de guerriers francs avait entouré l'Emir qui se battit à son tour comme un lion. La Nasrania vola à son secours et paya généreusement de sa personne pour le sauver.

Il tomba, couvert de blessures.

Elle tomba en même temps, la figure ensanglantée.

Les guerriers ennemis s'éloignèrent...

Marthe se traîna vers son protecteur et ami et tenta en vain de le ranimer : Abdel Rahman El Ghaféki était mort, rivé à son cheval éventré, tenant toujours dans sa main droite l'épée fameuse entre toutes, que des admirateurs lui avaient envoyée de Damas, et dont il ne restait plus, maintenant, qu'un tronçon ébréché et dégouttant de sang.

Voyant sa fin approcher, Marthe, dans un effort désespéré, plongea son épée dans son sein et s'en alla rejoindre, dans l'au-delà, celui qui lui avait permis d'assouvir sa vengeance...

Les dix compagnons de la femme de Kassem avaient tous péri dans la mêlée.

Pieusement, les Arabes creusèrent deux tombes et y ensevelirent, côte à côte, leur chef que la fortune des armes venait de trahir et Martha Al Nasrania avec qui venaient de s'éteindre les familles alliées des Ameri et de Fontanes.

C'était en l'an 732, an 114 de l'Hégire.

●

Les divisions et les luttes intestines des Espagnols avaient aidé les Arabes à les vaincre et à s'emparer de leur pays.

Tout aussi bien, les divisions et les luttes intestines des Arabes aideront plus tard ces mêmes Espagnols à les vaincre et à leur arracher leurs conquêtes.

L'Histoire est un éternel recommencement, et la désunion mène toujours les peuples, quelles que soient leurs qualités et leur valeur, à la défaite, à la servitude et à l'anéantissement.

HABIB JAMATI

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 14 AU DIMANCHE 20 SEPTEMBRE
UNIVERSAL PICTURES présente

Bud ABBOTT * *Lou* COSTELLO
MARTHA RAYE * CAROL BRUCE
dans

"KEEP'EM FLYING"

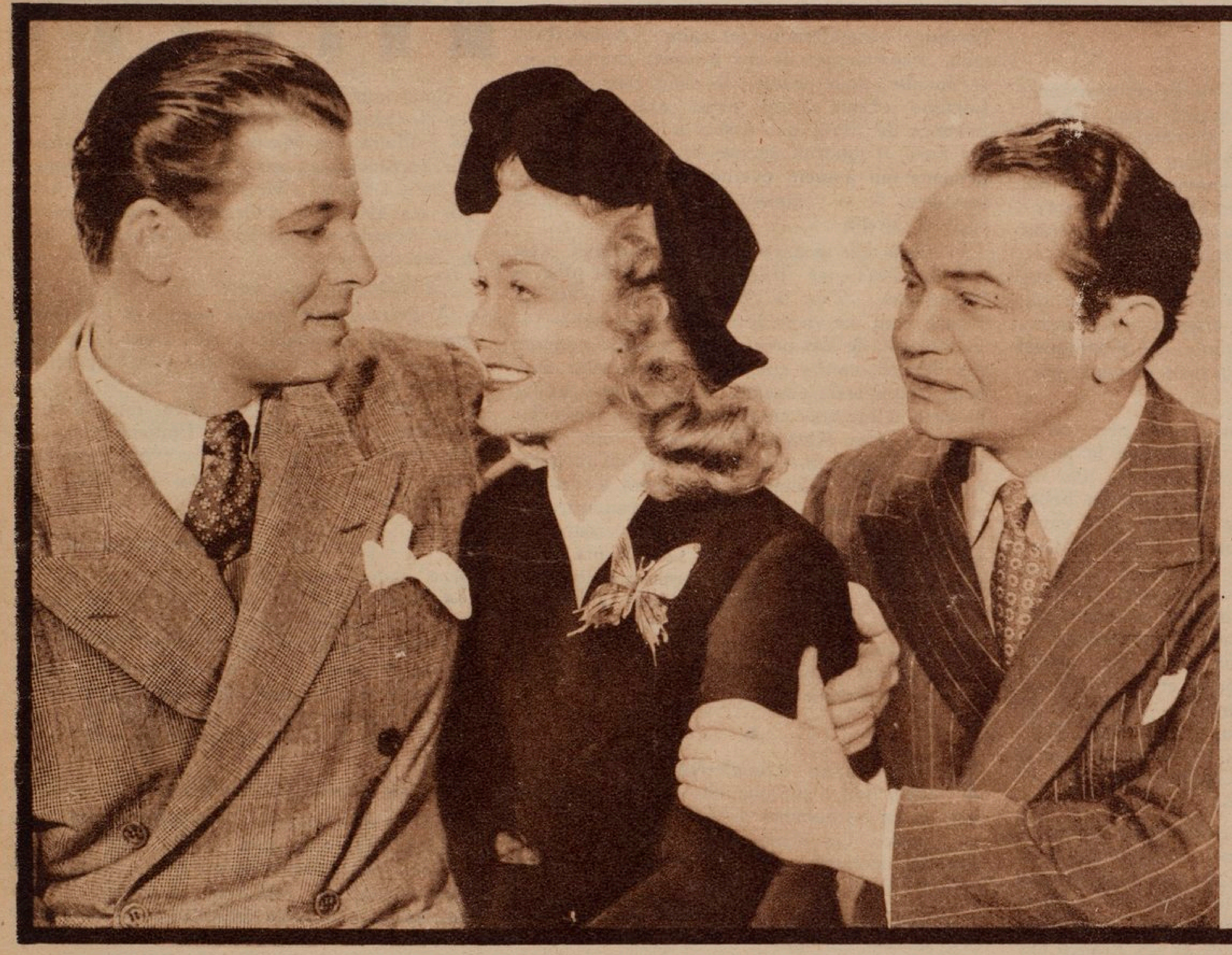




Un gigantesque éclat de rire avec les rois du burlesque !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de ce film
4 SPECTCALES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 15 AU LUNDI 21 SEPTEMBRE
WARNER BROS. présente

EDWARD G. ROBINSON
Jane WYMAN * *Brod* CRAWFORD
dans

"LARCENY INC."

Un film d'action dynamique !... avec un rire dans chaque image, et un coup de théâtre dans chaque scène !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

ACTUELLEMENT
UNIVERSAL PICTURES présente

Martha RAYE * *Olsen* & JOHNSON
JANE FRAZEE — MISCHA AUER
dans

"HELLZAPOPPIN"



La plus sensationnelle Comédie Musicale de Broadway depuis 10 ans... un spectacle entrainant et désopilant qui vous fera passer deux heures dans la joie !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Lundi, Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits

